U d'/of OTTAWA
39003003333670

SEP 19/69

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/leprincedeligneo00peet

LE

PRINCE DE LIGNE

DÉPOSÉ

Réserve de tous droits

—

BRUXELLES

TYPOGRAPHIE DE M. WEISSENBRUCH

N. PEETERMANS

LE PRINCE DE LIGNE

OU

UN ÉCRIVAIN GRAND SEIGNEUR

A LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE

DEUXIÈME ÉDITION

revue et corrigée

LIÉGE

F. RENARD, ÉDITEUR

rue des Augustins

PARIS

E. DENTU, libraire

LEIPZIG

F. A. BROCKHAUS, lib.

1861

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

D
985.8
.L5P4
1861

PRÉFACE[1].

« De toutes les illusions, la plus agréable, c'est l'espoir d'occuper après qu'on n'existe plus. Cette fumée de gloire n'est pas déraisonnable, et peut faire faire de grandes choses. » Le prince de Ligne, qui s'exprimait ainsi, il y a tantôt cinquante ans, a réussi à *occuper* plus qu'il ne l'espérait.

Je ne viens pas le ressusciter; son souvenir est bien vivant.

---

[1] Cette préface est celle de la première édition qui a paru en 1857.

L'Allemagne, la Russie même, en ont souvent parlé : la France l'a rangé parmi ses enfants d'adoption les plus spirituels.

Depuis Mme de Staël, qui, en 1809, l'introduisait auprès du public français par quelques mots remplis d'enthousiasme[1] ; depuis M. de Feletz, qui, dans le *Journal de l'Empire*, le jugeait avec plus de réserve, il semble, comme on l'a remarqué, que, sur son compte, toutes les formes de l'éloge brillant soient épuisées.

La réputation du prince de Ligne, établie alors, consacrée par *le Globe* en 1827, par la *Revue de Paris* en 1841, vient tout récemment d'être rajeunie encore par M. Sainte-Beuve dans ses *Causeries du Lundi*[2].

Certes, la Belgique lui a rendu moins

---

[1] V. *Lettres et Pensées du maréchal prince de Ligne*, publiées par Mme la baronne de Staël-Holstein. Paris 1809.

[2] T. VIII, p. 189.

d'hommages que la France[1]. J'ose ajouter qu'elle le connaît peu, malgré deux notices extrêmement agréables de MM. de Reiffenberg et Charles Hen[2].

J'avais relu ces diverses appréciations de la vie et du talent de notre compatriote. Elles ne me semblaient pas à refaire, mais à compléter par un tableau des relations du prince avec le monde et la cour de Bruxelles. C'était un épisode jusqu'ici oublié.

Ce projet primitif se transforma successivement, grâce à des matériaux que

---

[1] Depuis que ces lignes sont écrites, un spirituel professeur, M. Deschanel, et M. le général Renard, ont donné au *Cercle artistique et littéraire* de Bruxelles, sur la vie et les ouvrages du prince, des conférences où les critiques et l'auteur qu'ils étudiaient ont été tour à tour vivement applaudis par un public d'élite.

[2] Ce qui était vrai en 1857 l'est moins aujourd'hui grâce au patriotisme d'un éditeur de beaucoup de goût. M. Al. Lacroix vient de publier un choix susbtantiel des *OEuvres du prince de Ligne*. Bruxelles, Fr. Van Meenen, 4 vol. 1860.

n'avaient point possédés mes devanciers.

Outre les *Mélanges militaires, littéraires et sentimentaires* du prince de Ligne, j'avais sous les yeux sa correspondance générale publiée en 1812, et de précieux fragments de mémoires édités à Paris en 1846 par la *Revue nouvelle*.

Tout en profitant des réflexions d'illustres écrivains, je pouvais, pour retracer la longue carrière du feld-maréchal, puiser largement à des sources à peine explorées et pour ainsi dire nouvelles.

La tentation était grande. J'y ai cédé, je l'avoue, avec quelque plaisir, mais en hésitant.

Les lecteurs trouveront donc dans ce livre la vie entière du prince de Ligne. On y verra sa jeunesse se dérouler brillante en toute occasion, sur les champs de bataille de l'Allemagne comme à la guerre contre les Turcs, à la cour de France comme à celle de Bruxelles, puis sa vieillesse s'écouler à

Vienne, dans l'ombre, à l'écart, mais dans de féconds loisirs, pendant l'orage des révolutions.

On y verra enfin une appréciation et une analyse rapides des nombreux écrits que cet homme aimable a voulu léguer à la postérité[1].

Si ce volume s'est grossi, c'est beaucoup par le fait de l'entraînant auteur que j'étudiais; très-peu par le mien. Je l'ai trop souvent cité pour que l'on songe à me quereller sur le nombre des pages qui suivent. A ma place, qui n'eût consenti à laisser parler le plus possible ce charmant causeur?

---

[1] Dans cette seconde édition, tout en revisant avec soin notre propre travail, nous nous sommes appliqué à rétablir plusieurs textes qui avaient été quelque peu altérés par les *corrections* de Mme de Staël.

LE PRINCE DE LIGNE.

I

Naissance, éducation et jeunesse du prince de Ligne. — Guerre de Sept-Ans. — Voyage à la cour de France. — Visite à Voltaire. — Mort du maréchal de Ligne.

Dans le petit groupe des Belges qui ont contribué à l'honneur des lettres françaises, le prince de Ligne se distingue entre tous par l'heureux don de l'esprit, par cet esprit qui se déploie dans les cercles, brille pour se dissiper bientôt au milieu des sourires, égaie ou surprend, effleure tout dans une causerie, mais ne laisse, quand l'homme disparaît dans la tombe, que des souvenirs fugitifs et fonde à peine des demi réputations.

Toujours pratiquant cette maxime à lui, qu'il *faut avoir l'esprit sérieux pour soi et ne pas le communiquer*, le prince de Ligne finit par faire croire de son vivant à une véritable légèreté de caractère qu'il n'a pas voulu démentir, en se peignant dans ses Mémoires sous les plus folles couleurs. Ce n'était là qu'une manière, un peu forcée. On aperçoit bientôt, après avoir parcouru ses œuvres abondantes, que cet homme, si frivole en apparence, eut le rare mérite d'unir à une imagination vive et gaie un jugement souvent juste et prompt; on se dit qu'il aurait pu être autre chose qu'aimable, lorsque se sont rencontrées chez lui de ces pensées qui offrent comme une nuance intermédiaire entre l'esprit et le génie. « Le prince de Ligne a déployé, avec toutes les grâces de son brillant esprit et toute la richesse de son imagination, une singulière sûreté de coup d'œil politique. En se jouant, il traite et résout bien des questions morales, politiques et militaires. Mais telle est l'habitude de célébrer exclusivement en cet homme, aimable par excellence, le don de plaire, qu'on ne se préoccupe vraiment pas assez des sérieuses facultés de son intelligence.

A force de sympathie pour sa personne, on se dispense d'être complètement juste envers son mérite[1]. » Cette justice, nous tâcherons de la lui rendre, en nous accoutumant à lui voir traiter sur un ton de plaisanterie, qui excède par moment toutes bornes, les questions les plus ardues, les plus graves du monde. Ce sont des saillies de bon sens qui partent sans cesse, des éclairs de raison qui éblouissent comme des feux d'artifice et dont le lecteur ne découvre toute la portée qu'après coup.

De Ligne n'est pas un écrivain de profession, bien qu'il aime à se couvrir de ce titre. Auteur par occasion, par désœuvrement, il ne possède pas toutes les qualités du véritable artiste : s'il conte avec agrément, il ne sait choisir un plan, disposer son sujet dans un ordre naturel; composer un livre, en un mot, est une science qu'il n'a jamais beaucoup connue. Les livres qu'il fait, nous apparaissent comme une suite de notes décousues, jetées au vol sur le papier au sortir d'un salon; il n'a

---

[1] *Voy.* Paganel. *Histoire de Joseph II*, p. 558.

point de règle et surtout dédaigne l'ordre dont il se déclare l'ennemi. Il consigne sur des tablettes ce qu'il a si bien dit dans une causerie, sans songer qu'écrire et parler sont des arts fort différents ; il écrit comme il parle, avec le désordre et le ton négligé que tolère la conversation. Il lui aurait fallu quelqu'un à ses côtés pour le ramener aux lois de la grammaire, effacer bien des jeux de mots et faire disparaître une recherche parfois excessive. Voltaire disait, à propos des corrections qu'il faisait subir aux poésies du prince royal de Prusse : « Je raccommode une boucle à vos souliers, tandis que les Grâces vous donnent votre chemise et vous habillent. » Et bien ! ce sont *ces boucles des souliers* qui, souvent dénouées, déparent la toilette de sa phrase. Le prince ne se relisait guère; écrivant rapidement pour s'occuper, ou fixer des souvenirs, incapable d'un travail continu, il quittait et reprenait son ouvrage, suivant sa fantaisie et l'inspiration du moment, au risque de se répéter. Cependant, telles qu'elles s'offrent à nous, ses œuvres contiennent, par intervalles, d'excellents endroits, où se reconnaissent cette finesse de pensée, ce style pittoresque

que l'on accorde volontiers à la race wallonne. Elles suffisent à nos yeux pour honorer ce pays, ou permettre, du moins, à la Belgique de passer pour spirituelle.

Charles-Joseph, prince de Ligne, descendait de l'une des plus illustres familles des Pays-Bas, alliée aux meilleures maisons de l'Espagne ou de l'Empire. Plusieurs de ses ancêtres avaient marqué dans la carrière des armes ou dans les affaires d'État. Son bisaïeul, Claude-Lamoral de Ligne, président de guerre au Conseil de Castille, avait été vice-roi de Sicile et gouverneur du Milanais. Né à Belœil, le 23 mai 1735, d'un père feld-maréchal, brave à la guerre, grand seigneur à la cour, mais qui *se croyait un Louis XIV* dans son intérieur, il eut pour mère une princesse distinguée, Elisabeth-Alexandrine-Charlotte de Salm, à qui sa naissance coûta la vie.

Quand il reçut le jour, la Belgique, passée depuis vingt ans aux mains de l'Autriche[1], était gouver-

[1] Par le traité d'Utrecht.

née par l'économe et dévote Marie-Élisabeth, sœur de Charles VI, et semblait devoir longtemps encore dormir de ce sommeil léthargique dans lequel l'avait engourdie la déplorable politique de l'Espagne. L'Empereur, après le rappel du marquis de Prié, avait envoyé aux Pays-Bas sa sœur l'archiduchesse Marie-Élisabeth pour satisfaire Bruxelles, qui, à bon droit, aspirait au luxe et souhaitait le titre de capitale. Mais la cour d'une princesse se faisant accompagner au théâtre de deux confesseurs jésuites, ne remplit guère l'attente des Bruxellois. « La cour, disait-on un peu vulgairement, ce n'est qu'un couvent de plus. » Voltaire, qui vécut plusieurs années dans nos provinces, écrivait en 1740 : « C'est ici le pays de l'uniformité; Bruxelles est si peu bruyant, que la plus grande nouvelle d'aujourd'hui est une très-petite fête que je donne à madame Du Chatelet, à la princesse de Chimay et à M. le duc d'Arenberg[1]. » Piron s'y ré-

---

[1] Lettre à M. Berger. *Correspondance générale de Voltaire.*

jouissait davantage. « Notre hôtel, dit-il, en 1738, qui n'a pas son pareil à Paris, est continuellement plein de jeunes étrangers qui se renouvellent de temps en temps, mais qui ne nous quittent pas, à cause de notre belle dépense, de nos concerts et de nos beaux esprits ». C'étaient les Rousseau, les Beaulieu, les Pacheco, les Piron, les Geroli, les Bijou, qui se visitaient, et *qui faisaient de cet hôtel une halle ouverte aux quatre nations*[1]. Voltaire n'était pas de ce cercle; en somme, il juge assez bien le gros de la nation lorsqu'il l'accuse, ailleurs, de se livrer au bigotisme, d'être ignorante, et passive. L'esprit dévot de la cour, où l'étiquette était la principale affaire, déteignait sur le pays entier.

D'un autre côté, l'Université de Louvain, qui aurait dû briller comme un foyer de lumière, présentait le triste et froid spectacle d'une ruine. Que l'on interroge son histoire! Elle donnera à ce moment l'idée la plus pénible de l'état intellectuel et littéraire

---

[1] *Voy.* Lettre à Mlle Quinault. — Ailleurs, Piron malmène Voltaire assez vivement. (*Œuvres inédites de Piron*. Paris. Poulet-Malassis 1859.)

de nos contrées. Que devaient être les hommes, se dit-on, chez un peuple où l'enseignement public était presque d'un siècle en retard? De quelles splendeurs pouvaient jouir les lettres dans un pays où l'Université n'avait rien de commun avec la littérature?

Aussi, quand le jeune prince fut en âge de recevoir un précepteur, son père, selon la coutume d'alors, tourna-t-il les yeux vers la France. Il fit venir de ce pays et donna successivement à son fils six gouverneurs, abbés, jésuites ou gens de guerre. Tous, à part un seul, le dernier, répondirent très-peu aux intentions du maréchal. De la sorte, l'éducation du jeune prince manqua tout-à-fait de suite et d'enchaînement.

« J'avais été, dit-il lui-même, moliniste sans le savoir, avec mes deux jésuites, qui m'avaient entretenu de madame Guyon, de Fénélon et du quiétisme. J'étais devenu janséniste de même avec mon ex-oratorien, qui ne me parlait que de Bossuet et me donnait à lire le *Cathéchisme de Montpellier,* l'Ancien testament de Messânguy, l'*Histoire des Variations,* etc. Les premiers m'avaient rendu sa-

vant sur Molina et Molinos; l'abbé dont j'ai parlé, le seul qui crût en Dieu, m'avait donné à lire Marie d'Agréda et Marie Alacoque; et, avec toute mon érudition ecclésiastique, je ne savais pas un mot de la religion. On s'en aperçut, parce que j'avais quatorze ans et qu'on parla de me faire faire ma première communion. J'allai apprendre tout, depuis la création jusqu'aux mystères, chez le curé du village. Il me dit qu'il n'y comprenait rien non plus que moi. Je crus au christianisme, dont on ne m'avait jamais parlé, et je fus dévot pendant quinze jours[1]. »

C'est ainsi qu'en bon chemin pour devenir sceptique il a conservé, lorsqu'il écrit ses *Mémoires*, le ton quelque peu railleur d'un voltairien (1803).

Un jésuite, ami de Fréron, M. de la Porte, fut le dernier précepteur qu'il reçut, celui qu'il garda jusqu'à son mariage. « Il m'apporta, dit-il, du collége Louis-le-Grand, toute cette fleur d'humanité, de littérature, d'urbanité qui fait le charme de ma vie;

---

[1] *Fragments des Mémoires de ma vie.*

et, formant mon âme en même temps que mon esprit, il acquit d'autant plus de droits à ma reconnaissance, que je crois que, si je valais quelque chose, c'est à lui que je le devrais[1]. » M. de la Porte fit plus : il le remit dans une meilleure voie, et réussit à jeter dans cette tête fertile en impressions certains ferments d'idées religieuses qui le préservèrent des excentricités violentes de son siècle.

Quelque vicieux ou médiocres que soient ses gouverneurs, le jeune de Ligne apprend le latin tant bien que mal. Il traduit Phèdre et César, dévore Quinte-Curce; *se pâme sur Polybe*. Sous la conduite et grâce aux soins de l'abbé de la Porte, il se forme sur toute chose un fonds varié de connaissances qu'il grossira si bien, qu'à la fin de sa carrière il risquera d'être pris pour un savant.

L'histoire, avec ses grandeurs militaires, obtient toutes ses prédilections. « Elle était pour moi,

---

[1] Voy. *Fragments des Mémoires de ma Vie*. — Voy. aussi *Nouveau Recueil de lettres du feld-maréchal prince de Ligne* : lettre à mon ancien gouverneur, 1re partie, p. 36-42.

dit-il, un objet continuel de travail; j'étais fou d'héroïsme : Charles XII et Condé m'empêchaient de dormir[1]. »

Habitant tour à tour Bruxelles, Baudour, et Belœil, de Ligne avait grandi au bruit de ces batailles dont la Belgique devint le champ clos à l'avènement de Marie-Thérèse. Encore bien enfant, il avait entendu, non sans tressaillir, la canonnade de Fontenoi (1745). Pendant le siége de Bruxelles, il avait vu entrer trois boulets dans la porte cochère de l'hôtel de Ligne, alors qu'il était sur le balcon. Son père enfin l'avait fait assister des hauteurs de Belœil aux scènes émouvantes de la prise de Mons, de Saint-Ghislain et d'Ath; tandis que son oncle, le maréchal Ferdinand, développait encore ces instincts guerriers, en le faisant courir sur le champ des manœuvres avec ses dragons.

Combien cette enfance, passée au milieu du fracas des armes, ne devait-elle pas, chez un jeune homme de sa race, exciter d'enthousiasme pour la gloire

---

[1] *Fragments des Mémoires de ma Vie.*

militaire? Aussi, est-ce cette passion qui le caractérise dès l'abord, ainsi qu'une faiblesse dont il apparaît des traces partout : le désir de montrer qu'il a été un petit prodige. Il veut avoir aimé, il veut avoir écrit, il veut s'être enrôlé, il veut avoir tout fait à quinze ans, et notez qu'il ignore la date précise de sa naissance. « A quinze ans je menais tout le monde à Paphos ou à Amathonte. En jockey de Milton, je jouais avec les diables; en garçon sorcier, je n'aimais que les enchantements du Tasse et de l'Arioste. » Enfin ailleurs il ajoute qu'à douze ans, il lisait les œuvres de Voltaire qu'il cachait sous son chevet.

A dix-sept ans, la carrière des armes était devenue en lui une vocation irrésistible. Il brûlait d'être *lâché au service*. Afin de monter l'imagination de son père, qui s'y opposait, il trace sa première œuvre littéraire : il écrit sur la profession des armes un petit discours plein de chaleur. Quoiqu'on découvre son peu d'aptitude pour certaines sciences nécessaires à cet état, il entre en 1752 comme enseigne dans le régiment d'infanterie de son nom; ce jour où il revêt pour la première fois

son uniforme compte parmi les plus heureux de sa vie. Il avait arraché cette permission à son père, sans doute à la suite d'un voyage en Autriche, pendant lequel il avait été présenté à Marie-Thérèse et à François 1er.

C'est vers cette époque aussi qu'il parut à la cour de Bruxelles, théâtre moins vaste, mais plus brillant que celle de Vienne.

De grands changements s'y étaient opérés. Marie-Élisabeth était morte peu de temps après son frère l'Empereur Charles VI (1741); et le *bon duc* Charles de Lorraine, son successeur dans le gouvernement de notre pays, avait repris possession de la Belgique depuis le traité d'Aix-la-Chapelle (18 octobre 1748).

Ce prince, de mœurs françaises, grand amateur de fêtes et de spectacles, venait d'ouvrir une ère de galanterie inconnue encore à Bruxelles, et mettait la cour sur un ton gai, frivole, à la manière de Louis XV. Il donnait aux ministres que la plupart des Etats entretenaient auprès de lui de splendides fêtes auxquelles assistait la noblesse. L'élève de M. de la Porte, alors un peu timide, y figura

plus d'une fois, tantôt jouant, dans les mascarades de l'Olympe, le rôle de Mars, tantôt représentant le personnage d'Apollon, qui lui convenait mieux. C'est à cette cour qu'il commence à recueillir ces hommages qui lui furent plus tard si prodigués; c'est là qu'il essaie ces grâces et cette exquise amabilité que tout Paris voudra même imiter.

Cependant le jeune prince devenait homme. Son père, jugeant son éducation complète, songea à nouer une alliance avec une noble et puissante famille d'Autriche, à le marier à Françoise-Xavier de Lichtenstein[1]. Un jour, sans lui annoncer le moins du monde ses intentions, le vieux maréchal fait monter son fils en voiture, et le mène une deuxième fois à Vienne. « J'arrive, dit celui-ci, dans une maison où il y avait quantité de jolies figures épousées ou à épouser. C'est ce que je ne savais pas. On me dit de me placer à table à côté de la plus jeune. J'appris par mes gens qu'il s'agissait de mariage pour moi. Mais quand je pensai, au

---

[1] Née le 27 novembre 1740.

sortir de table, à tout ce que j'avais vu, je ne savais si c'était ma belle-mère, une tante ou les jeunes petites personnes qui m'étaient destinées. Huit jours après j'épousai : j'avais dix-huit ans[1] et ma petite femme en avait quinze; nous ne nous étions rien dit. C'est ainsi que je fis ce qu'on prétend être la chose la plus sérieuse de la vie. Je la trouvai bouffonne pendant quelques semaines, et puis indifférente[2]. »

Pendant les fêtes données à cette occasion, il y eut comme un mauvais présage qui vint alarmer tous les parents du prince. On avait imaginé, pour représenter l'alliance matrimoniale, de joindre, dans un feu d'artifice, deux cœurs enflammés. La coulisse sur laquelle ceux-ci devaient glisser manqua. « Le cœur de ma femme partit et le mien resta là, » nous dit le prince en riant; image de ce que devait être une union irrévocable, si hâtivement contractée.

---

[1] Le prince se trompe : il avait vingt ans.
[2] Voy. *Fragments des Mémoires de ma Vie.*

Le mariage accompli, il s'éloigne de Vienne avec sa jeune femme, après avoir eu la précaution de se faire nommer capitaine, malgré son père et la famille des Lichtenstein (1755). Il reprend la route des Pays-Bas, libre enfin, débarrassé de tout précepteur, mais plein de reconnaissance envers celui qui l'avait accompagné jusqu'alors.

Il est à peine installé à Bruxelles depuis un an, que la fortune, souriant à ses regards, fait éclater une guerre qu'il désire.

L'Europe, sous l'influence de l'Autriche et de la France, s'arme contre Fréderick II pour reprendre la Silésie et se partager les dépouilles de la monarchie prussienne. De Ligne part en 1756 pour la guerre de Sept-Ans; il y court comme à une fête, car il va satisfaire une passion qui le tourmente, l'amour de la gloire. Il ignore que si l'issue en est heureuse, si Frédérick est vaincu, c'en est fait de l'existence nationale de son pays[1].

En attendant qu'elle vienne, cette gloire, il com-

---

[1] *Voy.* Martens. *Recueil des Traités de paix*, t. XIV.

mence un livre qu'il poursuivra toute sa vie, à bâtons rompus : *Mes Écarts ou ma tête en liberté,* mélange de bon et de médiocre, de prose et de vers, de portraits de tout genre. Sur les champs de bataille il écrira ses tablettes de campagne, qu'il publiera plus tard sous le titre de journaux de guerre. Les loisirs, d'ailleurs, devaient manquer à notre bouillant prince, qui n'était jamais sans une affaire de cœur. Dès que le service ne le réclamait pas à l'armée, il courait à Vienne, paraissait à la cour avec assurance, se sentant un de ces hommes dont les rois ne peuvent se passer.

Lancé au milieu de la vie dissipée des camps, à un âge où il voulut toujours faire plus ou mieux que ses compagnons, notre jeune et fougueux officier se livra chaque jour à mille folies difficiles à décrire. S'il faut en croire ses souvenirs, il dépensait en un mois ce qu'il recevait de son père pour une année ; empruntait d'énormes sommes à d'honnêtes juifs qui risquaient de tout perdre s'il était tué ; faisait *enrager* ses généraux par quelque *coup de patte* ou quelque plaisanterie ; folâtrait avec d'autres fous de son âge ; jouait sa vie, comme ce jour où, sous pré-

texte de venger l'honneur de son corps d'armée, il osait déchirer le drapeau d'un régiment qui s'était mollement conduit. Léger, extravagant, magnifique : tel de Ligne se plaît à se peindre dans ses années de jeunesse. Mais il était autre chose que cela. Il savait aussi quitter les plaisirs pour son instruction; animé du désir de se rendre utile à son pays, il consacrait de longues heures à l'étude de l'art militaire ou à son goût pour les lettres[1]. Il savait enfin, au moment des combats, sous le feu de la mitraille ennemie, briller au champ d'honneur par une bravoure chevaleresque.

Pendant ses premières campagnes, il se signale partout : à Collins, où le régiment Ligne-dragons décide de la victoire, à Holsberg, à Breslau, à Leuthen enfin, où, quoique simple capitaine, il profite d'une dispute de rang entre son major effectif et un lieutenant-colonel agrégé, pour commander avec éclat deux bataillons du régiment de son père. « En

---

[1] Voy. *Mélanges militaires, littéraires et sentimentaires*, t. XVIII, préface.

attendant que le conseil de guerre en décide, je prends ceci sur moi, » avait dit le jeune officier aux contendants, certain sans doute d'obtenir à l'issue de la bataille le grade de lieutenant-colonel (5 décembre 1757)[1]. Mais sa valeur ne le laisse pas longtemps dans ce poste : la part glorieuse qu'il a eue dans la belle journée de Hochkirch lui vaut l'année d'ensuite, des mains de Marie-Thérèse, le brevet de colonel. L'impératrice lui avait dit : « Je vous ai fait colonel du régiment de votre père, j'entends mal mes intérêts. Vous m'avez fait tuer un bataillon la campagne passée : vous allez m'en faire tuer deux. Mais au moins, ménagez-vous. » S'il recueillait de la bouche de sa souveraine des paroles aussi flatteuses que justement méritées, son père lui en adressait de sévères, sans qu'on puisse bien en découvrir le motif. « Savez-vous, » écrivait en 1759 le jeune prince à son ancien gouverneur, « ou plutôt pouvez-vous deviner ce que mon père

---

[1] Voy. *Mélanges, etc.*, t. XV : *mon journal de la guerre de Sept Ans*, préface.

m'a répondu l'autre jour, lorsque, suivant la formule qu'il exige des colonels de son régiment, je lui écrivis : *Monseigneur, j'ai l'honneur de faire part à Votre Altesse de ma promotion?* Voici ses tendres mots, qui m'ont fait rire au lieu de pleurer, comme aurait fait un meilleur enfant : *Il était déjà assez malheureux pour moi, monsieur, de vous avoir pour mon fils, sans avoir le malheur encore de vous avoir pour mon colonel*[1]. »

Une mission spéciale lui était réservée en novembre 1759. L'Autriche, qui avait la France pour alliée, venait d'obtenir à Marxen, sur le roi de Prusse, des avantages signalés. Il fut choisi par l'impératrice pour en annoncer la nouvelle à Louis XV. C'était un acte de courtoisie envers le roi de France : Marie-Thérèse lui députait un prince, français par toutes les qualités de l'esprit comme par l'élégance et l'urbanité de ses manières.

De Ligne arrivait à Paris, colonel à vingt-quatre

---

[1] Voy. *Nouveau Recueil de Lettres du feld-maréchal prince de Ligne, en réponse à celles qu'on lui a écrites*, 1re partie, p. 40.

ans à peine, ayant pris part à une action d'éclat, soutenu d'un grand nom, doué de beaucoup d'esprit.

Ajoutez à cela un port noble, une taille élancée, une belle figure, quoique son teint fût déjà brun, presque bronze, un front bien dessiné, beaucoup de physionomie enfin, surtout quand ses doigts avaient relevé et bien attifé sa chevelure. C'est plus qu'il n'en faut pour réussir où règne madame de Pompadour.

Il fit merveilles à Versailles. On ne revenait pas de ce qu'il sût si bien la langue de Paris. « Vous ne pouvez, lui demandait-on, parler le hongrois mieux que le français. » C'étaient les mêmes gens qui avaient dit d'Usbeck : « *Comment peut-on être Persan?* » Le récit dégagé de ses *Mémoires* montre qu'il n'éprouve en cette circonstance nulle gêne, nul embarras. « Lorsque je fus envoyé à Versailles porter la nouvelle de la victoire et de la prise de dix-sept mille Prussiens à Marxen, le roi me fit vingt questions saugrenues et aux autres aussi : comme au curé de Saint-Germain, s'il y avait eu beaucoup de morts pendant l'hiver. — Mauvaise année, répéta-t-il dix fois en portant cette phrase

à tous ceux qui étaient à son lever. Il demanda à notre ambassadeur Stahremberg le temps qu'il faisait à Vienne et s'il y avait beaucoup de vieillards, et au nonce comment étaient vêtus les pages du Pape. Quel fut mon étonnement, ajoute-t-il, lorsqu'après la ronde de révérence qu'on me fit faire chez tous les individus de la famille royale, on me conduisit chez une espèce de seconde reine, qui en avait bien plus l'air que la première, qui était une vieille mal élevée. Madame de Pompadour (c'était elle) me dit cent balivernes politico-ministérielles et politico-militaires; elle me fit deux ou trois plans de campagne, et puis me dit avec emphase : « Vous voyez, monsieur, ce que nous faisons pour vous : n'en êtes-vous pas satisfait ? — Je vous jure, madame, que je n'en sais rien. » Elle ajouta : « Nous vendons notre vaisselle pour soutenir votre guerre. » Et puis ne s'avisa-t-elle pas de me dire : « Je suis mécontente de vos femmes de Prague. — Et moi aussi, lui répondis-je, je l'ai été très-souvent. — Elles sont mal élevées, reprit-elle. Comment ne font-elles pas mieux leur cour aux sœurs de madame la Dauphine ? » — Il n'y avait rien à répondre

à une pareille bêtise ; je me retirai, » dit le prince[1].

Très-peu ébloui par tout ce qu'il voyait à Versailles, de Ligne, tombé entre les mains du roué Dubarry dès son entrée en France, préféra bientôt la ville à la cour, et se laissa aller à toutes les séductions que Paris lui offrait. Qu'on se le représente, ivre de plaisirs, de fêtes et d'enchantements, et contraint de quitter un lieu de féerie pour se rendre chez son père à Baudour. « Je le trouvai, dit-il, dans une grande salle mal éclairée, pendant l'hiver, avec la goutte et deux merles pour rôti. » Il n'y fit pas longue résidence. Des lettres de change qui arrivèrent presque en même temps que lui au foyer paternel, un grand luxe qu'il étalait avec complaisance, contribuèrent à augmenter une antipathie que le vieux maréchal n'avait pas cachée en recevant son fils[2]. Celui-ci se hâte de fuir le château de Baudour pour rejoindre son corps d'armée, et va conquérir, sous les ordres de Lacy, sa part

---

[1] En 1759 la Dauphine était âgée de 4 ans.

[2] Voy. *Fragments des Mémoires de ma Vie.*

d'honneur dans la prise de Berlin et de Postdam (octobre 1760).

Lorsque la paix est signée, en février 1763, de Ligne est parvenu au grade de général-major sans rien devoir qu'à lui-même ; mais, comme la paix va le laisser inactif, il reçoit de Marie-Thérèse de brillantes offres d'emploi, qu'il décline par indifférence ou peut-être pour contenter un désir qu'il nourrit depuis longtemps. Il a lu et relu les écrits de Voltaire, qui remplit le siècle de sa renommée; dans son culte ardent pour les grands hommes, il veut visiter le patriarche de Ferney, alors dans toute la splendeur de sa gloire. Aussitôt que sa présence n'est plus utile à l'armée, il franchit les frontières de la Suisse. Au mois d'août 1763, il va frapper à la porte de l'immortel poëte. « J'ai été huit jours chez lui, dit-il, et je voudrais me rappeler les choses sublimes, simples, gaies, aimables qui partaient sans cesse de lui. Mais, en vérité, c'est impossible. Je riais ou j'admirais, j'étais toujours dans l'ivresse. Jusqu'à ses torts, ses fausses connaissances, ses engoûments, son manque de goût pour les beaux-arts, ses caprices, ses prétentions à être homme d'État,

ou profond, ou savant, au point d'être ennuyeux; ce qu'il ne pouvait pas être : tout était charmant, neuf, piquant et imprévu. Il aimait alors la Constitution anglaise. Je me souviens que je lui dis : « M. de Voltaire, ajoutez ici comme son soutien l'Océan, sans lequel elle ne durerait pas un an. » L'océan, me dit-il, vous allez me faire faire bien des réflexions là dessus. Il était dans un accès de colère contre le roi de Prusse. Il n'a jamais été capable de reconnaissance cet homme-là, me dit-il; Monsieur, il n'en a jamais eu que pour le cheval sur lequel il se sauva à Molwitz. Il avait une pension, Monsieur, mais le chasseur qui vint lui dire que la bataille était gagnée, est encore chasseur à présent.

« On lui annonça un homme de Genève : « Vite, vite, dit-il, du *Tronchin;* » — c'est-à-dire qu'on dise qu'il était malade. Le Genevois s'en alla. « Que dites-vous de Genève? me dit-il un jour, sachant que j'y avais été le matin. » Je savais que dans ce moment là il détestait Genève. — « Ville affreuse! » lui répondis-je, quoique cela ne fût pas vrai. Ses portiques, ses arcades sont en architecture de potence. Ma foi, dit-il, c'est que tous ses citoyens de-

vraient y être. Il y avait partout, peut être en attendant mieux des échaffaudages, qui réellement en avaient l'air. Je racontai à M. de Voltaire, devant Mme Denys, un trait qui lui était arrivé, croyant que c'était à Mme de Graffigny. M. de Ximenès l'avait défiée de lui dire un vers dont il ne lui dit tout de suite le nom de l'auteur. Il n'en manqua pas un. Mme Denys, pour le prendre en défaut, lui en dit quatre qu'elle fit sur le champ. « Eh bien! monsieur le marquis, de qui cela est-il? — De la Chercheuse d'esprit, madame. — Ah! ah! bravo! bravo! dit M. de Voltaire; pardi, je crois qu'elle fut bien bête. Riez-en donc, ma nièce. » ... Il était occupé alors à déchirer et à paraphraser l'*Histoire de l'Église*, par l'ennuyeux abbé de Fleury. « Ce n'est pas une histoire, me dit-il, en en parlant; ce sont des histoires. Il n'y a qu'à Bossuet et à Fléchier que je permette d'être bon chrétien. Ah! M. de Voltaire, lui dis-je, et aussi à quelques révérends Pères dont les enfants vous ont assez joliment élevé. » Il me dit beaucoup de bien d'eux.

« Vous venez de Venise, avez-vous vu le procurateur Pococurante? — Non, lui dis-je, je ne me

souviens pas de lui. — Vous n'avez donc pas lu *Candide?* » me dit-il en colère : car il avait un temps où il aimait toujours le plus un de ses ouvrages. « Pardon, pardon, M. de Voltaire, j'étais en distraction ; je pensais à l'étonnement que j'éprouvai quand j'entendis chanter la *Jérusalem* du Tasse aux gondoliers de Venise. — Comment donc? Expliquez-moi cela, je vous prie...[1] »

Voyez comme Voltaire, dans sa vieillesse, se dessine en ces pages, rapidement écrites sous le coup de l'admiration; comme il vit, se meut, s'agite, se fâche, rit et plaisante sous cet habile pinceau ! Du milieu d'un fonds d'anecdotes un peu en désordre, arrivant pêle-mêle sous la plume, mais retracées avec feu, la physionomie de l'illustre veillard ressort d'une façon si vive et si vraie, qu'après avoir achevé cette lecture, on a devant les yeux, comme le peintre lui-même, Voltaire, « animé par sa belle et brillante imagination, distribuant, jetant l'esprit,

---

[1] Voy. *Mes Conversations avec Voltaire.* (*Mélanges, etc.*, t. X. p. 257-268.)

la saillie à pleines mains, en prêtant à tout le monde, porté à voir et à croire le beau et le bien, abondant dans son sens, y faisant abonder les autres qui ne s'en doutaient pas; rapportant tout à ce qu'il écrivait, ce qu'il pensait, faisant parler et penser, donnant des secours à tous les malheureux, bâtissant pour de pauvres familles et bonhomme dans la sienne, ainsi que dans son village[1]. »

De tous ceux qui ont, d'après leurs souvenirs, représenté les grandes figures historiques du dix-huitième siècle, de Ligne est peut-être celui qui a le mieux caractérisé les personnages dans la société desquels il a familièrement vécu. Si on peut lui reprocher d'avoir pris de sa riche palette trop de couleur et d'en avoir parfois surchargé son tableau, vous reconnaîtrez toujours que les traits principaux en sont sûrs, les contours exacts et la ressemblance du portrait avec le modèle frappante malgré tout.

---

[1] Voy. *Mes Conversations avec Voltaire*, t. X, p. 257-268.

Ces entrevues, ces conversations avec Voltaire ne firent qu'accroître un enthousiasme auquel une nature vive comme la sienne se laisse facilement porter. Dès cette époque se noue entre le prince et Voltaire une correspondance qui ne cesse qu'à la mort de celui-ci[1]. Notre compatriote est acquis, du moins en partie, aux doctrines philosophiques de l'auteur de *Candide* et de *Pangloss*, sans qu'on

---

[1] A propos de cette correspondance, il disait avec quelque dépit en 1796 : « J'évitais d'écrire à M. de Voltaire ; trop de gens s'en mêlaient ; cela ne m'arrivait qu'une fois par an. » *Voici la lettre que Voltaire lui adressa à la suite de ce premier voyage :* « Agréez aussi, M. le prince, avec les remercîments de ma nièce et de nos enfants, ceux d'un vieillard ; car tous les âges sont également sensibles à votre mérite. Il est vrai que je ne peux plus jouer la comédie ; mais il en est de ce plaisir comme de tous ceux auxquels il faut que je renonce ; je les aime fort dans les autres ; ma jouissance est de savoir qu'on jouit. Je désire plus que je n'espère de vous revoir entre nos montagnes ; l'apparition que vous y avez faite nous a laissé des regrets qui dureront longtemps... Nous serions trop heureux si nous étions faits pour vous posséder, comme nous le sommes pour vous aimer et pour vous respecter. Le vieux malade s'acquitte paraitement de ces deux devoirs. » — *Correspondance générale de Voltaire*, 26 novembre 1765.

puisse toutefois l'accuser d'avoir en ses écrits ouvertement attaqué les dogmes religieux. Il s'engage dans une voie de scepticisme épicurien qu'il n'abandonnera jamais, même lorsqu'il se croira bon catholique. « Pour moi, — écrit-il dans sa vieillesse, au souvenir de Voltaire, — si j'avais été aussi bon chrétien que je suis à présent, et moins jeune que lorsque j'étais à Ferney, je parie que je l'aurais raccommodé avec Jésus-Christ. » Plus tard il tentera cette bonne œuvre; mais d'abord il est de ceux dont il parlait tantôt, de ces gens que Voltaire faisait abonder dans son sens.

De Ligne avait quitté Ferney et la Suisse, enchanté de son hôte. A son retour en Belgique, il essaie de revoir son père; mais celui-ci le repousse avec aigreur. Chagriné de cet accueil morose, il commence ses voyages à travers l'Europe. C'est ainsi qu'il assiste au couronnement de Joseph II à Francfort (1764); qu'il visite à deux reprises l'Italie, toujours en repassant par Ferney[1]; qu'il parcourt

---

[1] *Voy.* Lettres du 18 février 1764 et du 22 juillet 1766 : *Correspondance générale de Voltaire*

l'Allemagne, la Hongrie, la Pologne, et une première fois la Russie.

L'approche seule de la mort devait réconcilier avec son fils le vieux maréchal, qui consentit à le recevoir quelques mois avant ce moment suprême (1767). « Ce qui fit sur moi le plus d'effet, dit le prince dans ses *Mémoires*, ce fut lorsqu'un jour il me chargea d'une affaire, et me parla presque pour la première fois de sa vie, en me disant que cela me regardait plus que lui, puisque... » Et il ajoute : « Ce *puisque* me fit fondre en larmes. » Il regretta ce père rigide envers lequel il avait eu assurément quelques torts, et ne se souvint plus que des qualités du maréchal.

Cette mort apporta dans la position du jeune prince un changement prodigieux. Hier sans argent, n'ayant devant lui que des dettes, il se trouve maintenant en possession d'un immense revenu dont il est l'unique héritier[1].

---

[1] Il avait deux sœurs qui, destinées dès leur enfance à la vie religieuse, entrèrent de bonne heure toutes les deux dans un couvent.

L'heure des grandes choses semble avoir sonné. Mais les sommets ne tentent plus quand on est déjà si haut. L'ambition lui manquera, le bonheur est trop près de lui, la postérité trop loin[1]. Que sont devenus ces rêves de gloire qui le dévoraient enfant? La gloire n'est déjà plus à ses yeux qu'une courtisane de mauvaise compagnie, qui attaque quelquefois, en passant, ceux qui n'y pensent pas; il n'en a que faire. Indifférent, paresseux, ennemi de l'intrigue, craignant les affaires et toute espèce de calcul, il visitera la plupart des cours de l'Europe, en homme qui cherche non des faveurs, mais d'élégants plaisirs, et s'y oubliera. Il s'arrêtera surtout à celle de France, la plus rapprochée de son cher Belœil; il mènera une vie royale à Bruxelles, jusqu'à ce que la révolution, qui gronde sourdement dans le lointain, le proscrive de son pays. « Quelle belle existence était la mienne! a-t-il dit, en se rappelant ces années de jeunesse. De la plus belle campagne du monde je pouvais être dans un jour

---

[1] L'éditeur des *Mémoires*.

à Paris ou à Londres, à La Haye ou à Spa. » A ce moment, la vie du prince de Ligne se dédouble, si je puis ainsi parler. Il use de cette faculté que lui donnent les lieux, et lui laissent les distances. Il va tous les ans passer cinq ou six mois à Paris ou à Versailles; il habite le reste de l'année Bruxelles et Belœil, qu'il ne vit presque jamais dans la saison des fleurs[1]. Cette large façon de vivre nous oblige d'ouvrir devant nous deux chapitres qui, semblables à des chemins parallèles conduiront, avec des vues et des aspects différents, à travers la France et la Belgique pendant une même époque.

---

[1] Il fit aussi de nombreux voyages. « En 1786, son secrétaire en compte, dit-il, 34 de Bruxelles à Vienne; 12 de l'armée à Vienne pendant trois guerres, et 18 de Belœil à Paris. »

II

Le prince de Ligne à Paris. — A Neustadt. — A la cour de Louis XVI.

La France du dix-huitième siècle avait produit ses grandes pages littéraires; son génie s'était épanoui dans les œuvres de Voltaire, de Rousseau, de Montesquieu et de Buffon; il se reposait. Tandis que la philosophie, cette grande ouvrière des idées, marquait de profondes traces dans les esprits comme dans les livres, de fades et sensuels auteurs, continuaient à débiter en prose et vers de fort jolies choses sur les mouvements du cœur, mê-

lées à beaucoup de raffinement métaphysique. Il y avait eu, avec des différences, un renouvellement du genre précieux auquel Montesquieu lui-même avait sacrifié dans le *Temple de Gnide;* ce genre subsistait toujours, malgré ces salons où Mme du Deffand et Mme Geoffrin maintenaient les meilleures traditions de l'esprit français. Le règne de Louis XV s'achevait péniblement dans les débauches et les orgies. Encore quelques années, puis le vieux roi passait des bras de la comtesse Dubarry dans la tombe.

Le prince de Ligne était résolu à ne plus retourner à la cour; mais sa nature, ses goûts l'entraînaient du côté de la France. Un procès qu'il trouve dans la succession de son père le ramène à Paris vers 1767. Il appartient à l'Empire, et tout personnage autrichien doit, selon les ordres de Marie-Thérèse, être présenté à la favorite. L'ambassadeur de Vienne, le comte de Mercy-Argenteau, conduit le prince chez Mme Dubarry. Celle-ci le reçoit à merveille. Il y rencontre le roi; mais ce *mannequin,* qui avait l'air de marcher par ressort, lui déplaît et le confirme dans son éloignement pour cette cour,

qu'il reverra seulement quelques mois avant la mort du monarque.

Cependant Paris lui devient nécessaire de même qu'à tous ceux qui en ont une fois connu les charmes. Dès qu'il y a vécu, il a touché, comme à une coupe remplie d'enivrante liqueur à laquelle il veut boire sans cesse. L'on soupçonne qu'à cet âge, amoureux des plaisirs, il ne résista pas aux faciles entraînements d'une belle et vigoureuse jeunesse. Mais, dans un temps de libertinage sans frein, ses jouissances surent être délicates et raffinées. Le prince de Ligne montra toujours et avec infiniment de goût une sorte de pudeur; s'il lui est arrivé d'agir contre les mœurs, il eut au moins l'air de les respecter; il se garda de braver l'opinion publique, d'afficher ses égarements : il put croire et crut, en effet, que, *sans mettre en avant morale et caractère, il possédait* en un sens large *la vraie morale de l'honneur et de la délicatesse*[1].

De bonne heure, il se choisit des modèles; en tâ

[1] *Voy.* Lettre XX, *Nouveau Recueil de Lettres* déjà cité, 1re partie, p. 128.

chant de rivaliser d'esprit et d'amabilité avec Boufflers, il fréquenta la meilleure compagnie, celle qui donnait le ton et exerçait un véritable empire. Ces sociétés élégantes, oisives, faisaient résider le premier mérite dans les grâces de la causerie et de l'esprit; il y recueillit la faveur la plus absolue, si elle fut un peu contestée d'abord. Les femmes, très-sensibles avec raison aux qualités qu'il réunissait, le prônèrent à l'envi, autant par reconnaissance pour les hommages qu'il leur prodiguait que par un réel sentiment de justice[1]. Ses aventures allèrent, sans doute, jusqu'à l'embarrasser, lorsque Mesdames de Luxembourg et de Mirepoix voulurent se mettre à l'aimer, quoique bien vieilles l'une et l'autre. Nôtre héros avait trop de succès.

En arrivant, de Ligne s'était trouvé de la meilleure école par son esprit, sa galanterie, sa valeur un peu aventureuse. Fêté partout, il se présenta dès 1767 chez madame du Deffand, alors tout-à-fait fascinée par Horace Walpole, et peu disposée

---

[1] *Voy.* ce que dit là-dessus M. de Feletz, *Mélanges de Philosophie, d'Histoire et de Littérature*. t. III. p. 214.

à admirer aucun autre que *le bel Anglais*. Avant de bien connaître notre compatriote, peut-être aussi pour amuser son correspondant, elle le peignit d'un trait de plume fort sévère : « Le prince de Ligne, dit-elle, n'est point le beau-fils de la princesse de Ligne-Luxembourg, c'est son cousin; il est de ma connaissance, il est doux, poli, bon enfant, un peu fou; *il voudrait, je crois, ressembler au chevalier de Boufflers, mais il n'a pas, à beaucoup près, autant d'esprit; il est son Gilles*[1]. » La pointe était acérée. Mais cette femme supérieure, qui mettait de l'épigramme dans sa manière même de prononcer un nom, revint bientôt de ce premier jugement. « Savez-vous, disait le prince en 1812[2], savez-vous que si l'on avait imprimé la lettre qu'elle a écrite peut-être le lendemain, *on me verrait porté aux nues?* Elle m'aimait beaucoup, la petite fantasque. Je ne puis point dire qu'elle n'avait des yeux que pour moi; car, comme lui écrivait Voltaire, elle était comme Plutus, la Fortune et l'Amour, trois aveu-

---

[1] *Lettres de madame du Deffand*, t. I, p. 168.
[2] Lorsqu'on publia les lettres de Mme du Deffand.

gles qui gouvernent le monde. — Elle me mesurait, me trouvait grand, comme le prince de Beauveau, et, en me faisant tourner, retourner et parler, ne me croyait pas aussi raide que lui et pédant de cour et de langage, disait-elle. — Je lui plaisais assez[1]. »

Le prince de Ligne était entré de plein pied dans le monde parisien, avec cette vivacité, cette pétulance toute française qui font réussir. Voltaire lui disait avec vérité en 1769 : « Vous jouissez à présent des plaisirs de Paris et *vous les faites*. » Sans négliger les plus illustres de ses contemporains, grands seigneurs ou gens de lettres, il se lia d'amitié avec des écrivains d'un ordre inférieur, avec les Dorat, les Gentil-Bernard, les Pezai, les Bertin, les Pont de Veyle, dont le genre de talent semblait surtout convenir à la nature de son esprit.

D'ailleurs, bien que répandu avec une rapidité inouie dans tous les cercles, il fut jalousé à ce moment suprême où il s'agissait pour lui, jeune,

---

[1] Lettre XXXIIe, *Nouveau Recueil de Lettres* déjà cité, 2e partie, p. 143.

étranger, de se poser en France; ceux qui faisaient profession d'esprit voyaient un rival dangereux venir leur disputer la place[1]. Ce furent d'amères railleries qu'il eut à subir de Grimm même, à propos d'une lettre qui causa grand bruit en 1770, quand J. J. Rousseau revint de son exil. De Ligne avait visité Jean-Jacques. Quelques jours après un entretien qu'il avait surpris au philosophe hypocondre de Genève, il apprenait, dans la société intime du prince de Conti, que des prélats et des parlementaires voulaient inquiéter Jean-Jacques. Il lui adressa la lettre que voici, où étaient ménagées toutes les faiblesses du grand homme[2] :

---

[1] M. Sainte-Beuve dit là-dessus avec raison : « Il y a sur ceci deux points à remarquer : d'abord, c'est que les personnes déjà en crédit et en possession, qui vous voient à vos débuts, ont peine à vous admettre : elles vous comparent à d'autres qui tiennent déjà un rang ; les places sont prises dans leur esprit, les hauteurs sont occupées. Il faut, pour s'en emparer, déloger quelques-uns de ses devanciers ; ce qui ne se fait pas en un jour, ni sans quelque effort. Puis il est à croire qu'à ses débuts, le prince de Ligne forçait en effet sa manière. »

[2] *Mes Conversations avec Jean-Jacques*, t. X des *Mélanges*, p. 268 et suiv.

« Je suis, Monsieur, celui qui a été vous voir l'autre jour. Je n'y retourne pas, quoique j'en meure d'envie ; mais vous n'aimez ni les empressés ni les empressements.

« Pensez à ce que je vous ai proposé. On ne sait pas lire dans mon pays; vous ne serez ni admiré, ni persécuté.

« Vous aurez la clef de mes livres et de mes jardins, vous m'y verrez ou vous ne m'y verrez pas. Vous y aurez une très-petite maison de campagne à vous seul, à un quart de lieue de la mienne. Vous y planterez, vous y sèmerez, vous en ferez tout ce que vous voudrez.

« Jean-Baptiste et son esprit sont venus mourir en Flandre, mais il ne faisait que des vers; que Jean-Jacques et son génie viennent y vivre. Que ce soit chez moi, ou plutôt chez lui, que vous continuiez *vitam impendere vero.* Si vous voulez encore plus de liberté, j'ai un très-petit coin de terre qui ne dépend de personne; mais le ciel y est beau, l'air y est pur, et ce n'est qu'à quatre-vingts lieues d'ici. Je n'y ai point d'archevêque ni de parlement, mais j'y ai les meilleurs moutons du monde.

« J'ai des mouches à miel à l'autre habitation que je vous offre. Si vous les aimez, je les y laisserai; si vous ne les aimez pas, je les transporterai ailleurs : leur république vous traitera mieux que celle de Genève, à qui vous avez fait tant d'honneur et à qui vous auriez fait du bien.

« Comme vous, je n'aime ni les trônes ni les dominations; vous ne régnerez sur personne, mais personne ne régnera sur vous. Si vous acceptez mes offres, Monsieur, j'irai vous chercher et vous conduire moi-même au temple de la Vertu : ce sera le nom de votre demeure; mais nous ne l'appellerons pas comme cela; j'épargnerai à votre modestie tous les triomphes que vous méritez.

« Si tout cela ne vous convient pas, prenez, Monsieur, que je n'ai rien dit. Je ne vous verrai pas, mais je continuerai à vous lire et à vous admirer, sans vous le dire[1]. »

Rousseau n'accepta point de généreuses offres d'asile; il crut que c'était un piége. Grimm, tout

---

[1] *Correspondance littéraire de Grimm*, juillet 1770, t. I, p. 228.

en avouant que le *prince de Ligne des Pays-Bas* passe pour avoir de l'esprit et pour être un homme aimable, dit hautement de cette lettre, imprimée dans toutes les gazettes du temps, qu'elle manquait de naturel et prouvait trop de prétention à l'esprit, maladie, ajoutait-il, dont on ne relève pas en ce pays[1].

Le côté faible du prince de Ligne était parfaitement marqué; mais Grimm, quand il lançait cette courte et maligne réflexion, se montrait de trop sévère humeur. Si l'on veut à toute force ranger le prince dans la *populace* des beaux esprits, on conviendra qu'il en est le roi; il ne devient bel esprit que lorsqu'il ne se surveille pas, par inadvertance ou plutôt par une sorte de donné-rendu aux gens qui l'entouraient.

Observons qu'alors en France, tout, dans certaine classe, était, pour ne rien dire de plus, très-maniéré, les esprits comme les cœurs; la grâce fardée et musquée abondait au détriment de la force.

---

[1] *Correspondance littéraire de Grimm*, juillet 1770, t. Ier, p. 228.

Tout le monde courait après un certain esprit, même ceux qui en avaient le plus : en un mot, la mode exigeait d'en avoir. Mais la mode, cette magique et capricieuse puissance qui va jusqu'à exercer son empire sur le langage, s'écarta des règles du bon goût. Elle revint, en imitant le patron de Fontenelle, à un genre affecté qui rappelait sous plusieurs rapports toutes les erreurs du fameux hôtel de Rambouillet. L'auteur de la *Pluralité des Mondes* avait parlé avec tant de grâce, même des sciences exactes, qu'il était devenu, dans la première moitié du XVIIIe siècle, le fauteur innocent d'une fâcheuse révolution dans le goût demeuré si pur pendant tout le règne de Louis XIV. L'agrément de ses vers, la finesse de sa prose, sa délicatesse, qui tournait aisément à la subtilité, avaient séduit et égaré un grand nombre de ses jeunes contemporains qui manquaient de force pour suivre le vol audacieux du Génie. Fontenelle avait fait école; comme il arrive toujours en ces sortes de rencontres, l'intention du maître avait été dépassée par les disciples. Ses imitateurs, ne trouvant plus la langue assez riche, avaient, par un surcroît de raffine-

ment, forgé de nouveaux mots, inventé des tours nouveaux; étant, par une pente facile, descendus au jargon, ils avaient créé le genre *pointu* et *pincé* du XVIIIe siècle.

La recherche de l'esprit, véritable maladie dont Grimm voulut guérir ses contemporains, était donc générale, mais affectait surtout les poëtes de société et les personnes, que le prince voyait et coudoyait tous les jours; Grimm, comme de raison, s'attaquait à l'homme que déjà l'on commençait à proclamer un modèle. Il faut convenir que la contagion de ce mal avait gagné le prince de Ligne. Il partagea, à son insu, ces travers dont il sentit tout le ridicule, mais auxquels il crut échapper. Ne disait-il pas à Pezai, à propos de leurs charmants dîners avec Dorat et Gentil-Bernard: « Il y avait plus de bon esprit à faire une chère excellente que de bel esprit. Je parie qu'aux dîners de Sceaux et aux soupers de l'hôtel de Rambouillet, les gens d'esprit n'osaient pas être gourmands, et qu'il n'y avait que les sots à qui on le permettait. A présent ils sont heureusement confondus, et on est sorti de la sobriété qui avait succédé aux cabarets où Molière.

Boileau, La Fontaine et Racine puisaient la vérité, le goût, la naïveté et la connaissance du cœur, et du vin de Silleri[1]. »

Tout en raillant, le prince de Ligne ne manquait pas de tomber dans les défauts du célèbre hôtel ou plutôt dans un genre *pointu* et *pincé* que nous voudrions essayer de définir. On sait ce que furent les *précieuses* au temps de Louis XIV; leur police s'exerçait à la fois sur le fond et la forme des idées; elles voulaient, en discutant les points les plus subtils de l'amour, introduire l'honnêteté dans le langage et dans les mœurs, le bon ton et les belles manières en toutes choses. Ce n'est pas de telle délicatesse que les petits-maîtres se piquaient dans les salons du XVIIIe siècle, où règnait parfois la plus superbe impertinence. Ce dont chacun se préoccupait alors, c'était de faire de son cerveau ou de ses livres une cassette à fusées brillantes. Cette nouvelle sorte d'afféterie consistait dans la

---

[1] Lettre à Pezai, *Nouveau Recueil de Lettres* déjà cité, 2e partie, p. 25.

science des antithèses, dans le talent d'aiguiser ses idées par le contraste des mots, et de faire de chaque mot un trait, une pointe. J'imagine que le comble était de pouvoir dire, quand on s'appelait Duclos : « Mon talent à moi, c'est l'esprit. »

Le prince voyait l'écueil; mais il a répété le mot de Duclos[1]. Pourtant l'affectation lui déplaît, au point qu'il se refuse à fréquenter le salon de Mme Geoffrin, parce qu'elle passe pour tenir un bureau d'esprit. Il ne faut rien moins qu'une visite de cette dame pour le décider à devenir quelquefois l'un des ornements de sa société habituelle : « Vous avez bien fait de venir à Vienne, lui écrit-il vers 1771, car je n'aurais jamais été chez vous, qu'on croit si mal à propos un hôtel de Rambouillet[2]. » Sachons donc gré au prince d'avoir redouté des travers dont ne se gardaient pas toujours les meilleurs esprits, ni Voltaire lui-même.

---

[1] *Voy.* Lettre à Catherine, t. XXII des *Mélanges* déjà cités.

[2] Lettre à Mme Geoffrin, *Nouveau Recueil de Lettres* déjà cité. 2e partie, p. 164.

Pour bien apprécier le prince de Ligne et le goûter malgré ses défauts, il faudrait ne point se tenir à ses œuvres, mais se le figurer dans un salon, avec l'expression et la finesse de son regard, avec l'inflexion de sa voix, avec *tout ce qui donne enfin à l'art de parler mille fois plus de ressources qu'à celui d'écrire*[1]. Là fut la place de ses triomphes, au milieu de jolies femmes poudrées et musquées, lorsqu'il prodiguait avec une feinte simplicité les plaisanteries dans les choses les plus sérieuses, étant, par sa verve inépuisable, la gaîté de ces cercles où se rendait la plus haute noblesse. Il ne suffirait pas de le voir chez madame du Deffand et chez madame Geoffrin, quoique la cour de la première se composât de plus grands seigneurs que l'entourage de la seconde. Dans ce monde où lui, plein de jeunesse, venait rencontrer une génération près de s'éteindre, il semble s'effacer, ne parler que peu, s'en tenir dans ses préférences aux seuls abbés Arnaud et Voisenon. Parmi les gens de lettres bien connus qui venaient

---

[1] *Madame de Staël*, préface déjà citée.

à ces réunions, il trouvait que le président Hénault, pour tout esprit, faisait les honneurs de sa maison en mangeant comme un diable; que Marmontel le secondait à merveille; Duclos, pas mal avec sa sécheresse et *son sel amer;* que pour Crébillon, le grand garçon du grand homme, il vivait, lui, sur sa réputation de boudoir et de canapé. Saint Lambert lui paraissait taciturne, Laplace très-lourd lorsqu'il voulait être plaisant; et ainsi des autres, dont il parle tout à son aise, chacun recevant à la rencontre un trait plus ou moins acéré.

En somme, il jugeait *les servants* de madame Geoffrin insupportables ailleurs que chez elle, et ne distinguait autour de madame du Deffand que peu d'hommes de lettres aimables à son gré.

Le prince de Ligne, tout-à-fait à la mode au bout de quelques années, nous rend dans sa plénitude l'alliance de l'esprit du monde avec celui des lettres, si intime au XVIIIe siècle. Chacun recherchait sa présence et souhaitait son approbation; il était invité à entendre toutes les lectures de société, tantôt au palais Bourbon, tantôt au Mont-Parnasse, chez Choiseul-Gouffier, qui lui fit

connaître de Ségur. Hier, chez la femme de son cousin, la comtesse de La Marck, demain il sera à l'hôtel de la jeune marquise de Coigny, aussi piquante que pleine de goût et de raison, où Laharpe, qui débute, va lire son poëme sur les femmes.

Il alla aussi chez Mme Favart. A quoi bon le suivre dans ces salons, non plus qu'en d'autres cercles inférieurs? Il hanta presque toutes les actrices célèbres, lorsque leurs maisons étaient agréables et de bonne compagnie; il soupa chez Sophie Arnould pendant quelque temps avec des gens aimables comme il l'entendait, avec les chevaliers de Beauvau et de Luxembourg, le comte de Coigny, Louis de Narbonne, de Voyer, Boufflers, le chevalier Delisle et le duc d'Orléans.

La vraie place du prince de Ligne était marquée à la cour; mais, avant de le faire monter sur ce théâtre, où la toile va tomber pour se relever bientôt et laisser apparaître une jeune et éblouissante reine, montrons-le avec des princes philosophes; assistons avec lui, en 1770, à une entrevue de Joseph II et du grand Frédéric au camp de

Neustadt, en Moravie. Là, comme à Paris, il ne compte que des succès. Tous les soirs, il est prié à souper avec Frédéric, auquel il plaît par le tour original de sa conversation[1]. C'est à lui que le roi constamment s'adresse; mais aussi comme il sait répandre la gaîté la plus folle dans la société de ces deux hommes, tout étonnés de se trouver ensemble! Un jour que Frédéric et Joseph parlent de ce qu'on peut désirer d'être, ils lui demandent son avis: « Je voudrais, dit le prince, qui ne se livrait d'ailleurs pas trop, je voudrais être jolie femme jusqu'à trente ans, puis un général d'armée fort heureux et fort habile jusqu'à soixante; » et, ne sachant plus que dire, il ajoute à tout risque: « cardinal jusqu'à quatre-vingts. » Le roi, qui aime à plaisanter, sur le Sacré-Collége, s'égaie là-dessus, et lui dit de venir la première fois qu'ils auront l'un et l'autre trois ou quatre heures à se donner. Voici qu'un long orage empêche les manœuvres; ils ont ces loisirs; le roi de Prusse et notre

---

[1] C'était le beau temps des soupers.

spirituel compatriote passent en revue les hommes et les choses de leur temps. Quel ravissant tête-à-tête! Qu'il y aurait eu de plaisir à écouter aux portes leurs propos rompus, et ces demandes empressées du roi, désireux de connaître, et ces réponses du prince, toutes jetées en saillies piquantes! Ils vont, causant Allemagne et France, généraux et gens de lettres, religion et philosophie. A quel sujet ne toucheront-ils pas? Beaux-arts, guerre, médecine, morale, histoire, législation, antiquité, tout arrive et se glisse dans cet entretien qu'ils savent alimenter par une verve intarissable et des connaissances variées. Le prince de Ligne admira la grande figure de Frédéric, qu'il devait esquisser d'une main hardie; mais il trouva que le roi mettait un peu trop de prix à sa damnation et s'en vantait trop. « Indépendamment de la mauvaise foi de messieurs les esprits forts, qui très-souvent craignent le diable de tout leur cœur, dit-il, c'est de mauvais goût au moins de vouloir le paraître; et c'était avec des gens de mauvais goût qu'il avait eus chez lui, comme un Jordans, d'Argens, Maupertuis, Labaumelle, Lamettrie, l'abbé de Prades, et quelques

lourds impies de son académie, qu'il avait pris l'habitude de dire du mal de la religion et de parler dogme, spinozisme, cour de Rome, etc. Je ne répondis plus, toutes les fois qu'il m'en parla [1]. »

Cette réflexion sur les philosophes, assez dure s'il fallait la prendre à la lettre, nous ramène en France, où de Ligne ne tarde pas à rentrer après quelque temps de séjour à Vienne.

Que pensaient donc en ces matières les gens du grand monde qui, à l'exemple du prince de Ligne, ne s'affichaient point pour philosophes? Eh! bon Dieu, leur sagesse consistait à ne pas répondre quand on leur en parlait. Respectant la religion par bon goût ou par principe de politique, ils s'en entretenaient, mais pour dire que l'amant sans superstition en amour, qui ne mettait pas de prix à un cheveu de sa maîtresse, ou ne baisait pas son gant, ne pouvait jamais faire, sans cette tendresse mystique, un véritable dévot. Parmi ces sociétés élégantes où le sentiment religieux était plus affaibli qu'ailleurs,

---

[1] *Mémoire sur le roi de Prusse Frédérick II*, t. VI de *Mélanges*. p. 155.

où la philosophie avait plus ou moins pénétré par contagion, hommes et femmes entendaient la messe le dimanche, quand l'heure n'en contrariait pas un rendez-vous, puis se confessaient quand venaient les glaces de l'âge ou de l'indifférence.

Alors que risquait-on à promettre de ne plus faillir, et que ne risquait-on pas, en ne le faisant point? pensaient ces voluptueux calculateurs. Muets sur la religion, que Voltaire et ses disciples battaient en brèche dans leurs écrits, ils se contentaient de la renverser par une vie où *avoir* pour les hommes, *enlever* pour les femmes semblaient être le mot d'ordre. De cette manière, le prince de Ligne a pu dire : « Ceux qu'on soupçonne le moins de philosophie sont ceux qui en ont le plus; la véritable, c'est le plaisir; qu'on y fasse seulement entrer ses devoirs. » Tâche difficile, sans doute, lorsque les idées du devoir s'étaient de la sorte obscurcies dans les consciences, lorsque le désordre moral était porté à son comble! Royaliste d'ailleurs par réflexion, ne croyant les hommes capables ni de liberté ni de philosophie, de Ligne professait l'utilité de la religion catholique, parce que cette Église

lui paraissait de tous les appuis du trône le meilleur, en imposant au peuple par un culte plein de majesté. Avec une même logique il en vint à condamner les sectes philosophiques *comme des foyers de démocratie, dangereux aux États par leurs demi-lumières.* Dans un livre écrit à la fin de sa vie, il posera ce principe que le mal est dans la nature, le remède dans le catholicisme, et conclura, par un singulier mélange de foi et de raison, qu'il ne faut pas se laisser vaincre par la force des vérités éternelles, mais avoir la bonté de croire. *Avoir la bonté de croire,* telle est la formule voilée de ce scepticisme élégant auquel de Ligne aboutira, après avoir franchement dit dans sa jeunesse : *Doutons de presque tout, tout est douteux dans le monde*[1].

La nature ironique de son esprit, unie à un penchant très-vif pour le plaisir, fit que le prince de Ligne ne profita pas des occasions où il pouvait prendre un rôle digne de lui.

---

[1] Voy. *Mélanges de Littérature ;* à Philosopolis. 1783. t. II, p. 77. — *Voy.* aussi t. X des *Mélanges militaires, littéraires et sentimentaires,* p. 178.

A la mort de Louis XV, lorsque tout, à la cour, est encore dans la confusion, ses amis lui conseillent de demander à sa souveraine l'ambassade de Paris; ils savent qu'estimé de Marie-Thérèse, il acquerra facilement cette position auprès de la fille de l'Impératrice. Déjà l'on s'informe s'il est en mesure de guider la reine. « Eh! mon Dieu, répond le prince, je ne guide personne, pas même moi... Ma foi, la France ira comme elle pourra. Irais-je pour ses beaux yeux me fourrer dans une boutique d'intrigues? »

Au lieu de cela, en attendant que tout se débrouille à Paris, il écrit à Voltaire qu'il s'en retourne en Belgique exercer ses bataillons et sa patience[1]. N'aimant les grands rôles qu'à la guerre, il abandonne l'ambassade d'Autriche à un autre Belge, au comte de Mercy-Argenteau; sans ambition politique, il se contentera, dans cette cour à laquelle le hasard va le rendre, de la place de confident de la reine. Quand l'atmosphère de l'intrigue qu'il

---

[1] *Voy.* Lettre à Voltaire, *Nouveau Recueil de Lettres* déjà cité, 1re partie, p. 12.

redoute menacera de l'étouffer, il jouira de ses droits de simple étranger; il ira chercher un air plus pur dans son beau domaine de Belœil, et plus d'activité dans son commandement de Flandre.

Laissons lui dire comment il revit Versailles vers 1776. « Le hasard fait arriver M. le comte d'Artois dans une garnison voisine de celle où j'inspectais des troupes. J'y vais avec une trentaine de mes officiers autrichiens bien tournés. Il nous regarde, m'appelle, et commença en frère de roi, et finit comme s'il était le mien. On boit, on joue, on rit; lâché pour la première fois, il ne savait comment en profiter. Ce premier jet de gaîté et de charmante pétulance de la jeunesse me charme. La franchise et son bon cœur, qui paraissent toujours dans tout, me séduisent. Il veut que j'aille le voir à Versailles. Je lui dis que je le verrai à Paris, lorsqu'il y viendra. Il insiste, parle de moi à la reine, qui me l'ordonne[1]. »

A peine a-t-on vu le prince de Ligne, à peine

---

[1] Lettre V^e à la marquise de Coigny, t. XXI des *Mélanges*

a-t-il dit quelques mots que chacun à Versailles, touché comme d'une baguette magique, est ravi et partage l'engoûment du jeune comte d'Artois.

A peine est-il venu que, séduit par la belle figure et les grâces de Marie-Antoinette, lui-même se sent attiré vers la reine et son cercle intime, si différent des entours du feu roi.

Aussi bien mesdames de Simiane et de Lamballe, la comtesse Diane, la charmante Jules de Polignac et son mari, les Coigny, les Vaudreuil, les Adhémar, doivent convenir et plaire à notre compatriote. Ils ont une égale ardeur vers de mêmes plaisirs[1]. Ce ne sont chaque jour que fêtes et danses, chasses ou jolies promenades à Fontainebleau, gais spectacles à Versailles ou dans la salle mignonne du Petit-Trianon. Sans oublier le prince de Conti et le duc d'Orléans, il renonce presque entièrement aux salons de Paris, pour vivre dans cette compagnie royale parmi les comédies à la Dorat, les concerts et les bals, les divertissements de tout genre. Pourtant, lorsqu'il va à Versailles, il passe encore par

---

[1] *Voy.* l'éditeur des Mémoires, passim.

Luciennes où demeure, délaissée et presque pauvre, une femme qu'il protége depuis la mort de son royal amant, et qu'il s'est pris à aimer, la belle comtesse Dubarry.

A l'aurore du règne de Louis XVI, la cour de France réunissait la société la plus polie de l'Europe. Elle brillait d'un éclat magnifique, quand Marie-Antoinette voulait la tenir, entourée de ses jeunes et gracieuses dames d'honneur. De Ligne préférait aux jours de faste et d'apparat, sans doute parce qu'il y tenait le dé de la causerie, les heures d'intimité que la reine accordait à la famille royale, au comte d'Artois, aux Polignac, à MM. Valentin Esterhazy, Bezenval, Vaudreuil, de Ségur et à lui-même. Le prince faisait l'âme de ces petits cercles, d'où sa présence proscrivait la moindre langueur. Il était toujours en train. C'étaient cent histoires plaisantes qu'il racontait, des chansons et un madrigal qui lui tombaient des lèvres à tout propos, des portraits qu'il crayonnait à ravir. Parfois, il touchait à la politique sans en avoir l'air. « Usant seul du droit de tout dire ce qui lui passait par la tête, il mêlait un peu de politique aux cha-

rades et aux portraits, et quoiqu'il poussât la gaieté jusqu'à la folie, il faisait passer de temps en temps, au bruit de ses grelots, quelques utiles et piquantes moralités[1]. » Ainsi, plus d'une fois, il eut l'occasion de dire un mot qui fit éviter une injustice, réparer une prévention ou reconnaître un mérite ignoré.

Courtisan moraliste, il se donnait le plaisir d'être têtu avec le comte d'Artois, aidait la reine à corriger et à déshabituer Louis XVI de *ses propos de fou et de chasseur,* en même temps qu'il cherchait à élever le cœur du monarque par quelque conversation intéressante. La certitude où était la reine qu'il ne s'approchait d'elle que pour lui parler des plaisirs de la journée, l'en faisait toujours accueillir, le front serein et le sourire sur les lèvres. Le prince se permettait-il quelque gaîté, quelque grosse méchanceté qui le brouillait avec Marie-Antoinette, son joli repentir les avait bientôt réconciliés.

Par moment, il semblait veiller sur elle et la protéger contre de charmantes étourderies, source d'infâmes libelles aux jours précurseurs de la révo-

---

[1] *Voy.* Mémoires de Ségur. p. 222.

lution. Déjà l'horizon, si riant jusqu'alors, commençait à s'obscurcir lorsqu'il usa de son influence dans un but plus sérieux. Le prince de Ligne employa de vains efforts pour raccommoder le baron de Breteuil avec Calonne. Sans paraître d'ailleurs s'occuper beaucoup de la politique intérieure de la France, il sentait, avec les bons esprits, la nécessité des réformes réclamées par le temps; il semblait, par intuition, deviner l'éloignement que la France commençait à éprouver pour les Bourbons. Dans un Mémoire sur Paris, adressé peut-être à Louis XVI, on trouve, à travers des réflexions de tout genre, cette espèce de programme, remarquable à la fois par sa date et dans la bouche de celui qui l'émet : « Que tout Paris ait l'air d'une fête. Cela va si bien au caractère des Français! Qu'on imagine une meilleure manière de l'éclairer. Plus du tout de supplices à la Grève. Ce n'est qu'un spectacle de plus dans Paris, et il n'a jamais détourné du crime. Moins de prisons. Il y aura plus de bonne foi. Des banques publiques de Pharaon plutôt que d'infâmes tripots où l'on craint peu de perdre la confiance des uns et la fortune des autres. Moins de loteries, la

source de vols domestiques. Des impôts sur le luxe seulement, en encourageant au luxe. Plus de ces emprunts usuraires et rentes viagères dont l'opération ressemble plutôt à des jeunes gens de famille qu'à des contrôleurs-généraux qui, cependant, commencent toujours par là, ne sachant que cela apparemment... Des maisons ouvertes chez tous les gens en place, pour attirer et retenir les étrangers. Des distinctions à la cour pour ceux qui n'ont pas d'autres moyens pour y être bien traités... *Le culte de toutes les religions. La révocation de la révocation de l'édit de Nantes. Le bannissement des moines. La richesse du clergé employée à finir tout d'un coup la pauvreté des malheureux citoyens qui se réfugient dans la capitale*[1]. »

Mais ces idées que le prince de Ligne n'eut, sans doute, qu'à certains jours, en amenant nos sou venirssur une grande révolution, nous éloignent

---

[1] *Mémoire sur Paris,* écrit en Bohême en 1778, im primé en 1783 dans ses *Mélanges de Littérature;* à Phi losopolis, t. II, p. 141 et 144. — *Voy.* aussi t. X des *Mélanges* déjà cités.

du cercle de la reine où le prince se faisait d'abord, l'ordonnateur des plaisirs.

« On le voyait partout, dit un contemporain[1]. Il arrangeait ou dérangeait les jardins; il présidait à des fêtes et à des illuminations; il se trouvait au lansquenet de la reine, au cavagnole de *Mesdames*, au whist de *Monsieur*, au quinze du prince de Condé, au billard du roi, mais surtout au pharaon, en revenant de la chasse à l'Ile-Adam, chez le prince de Conti. Il jouait fort gros jeu, perdait royalement son argent, et trouvait, entre les coups qui faisaient pâlir les joueurs de profession, le temps de débiter mille folies. » Si quelquefois son bon cœur ou sa vivacité naturelle lui faisait blesser quelque convenance, une saillie brillante, imprévue, venait le tirer d'affaire, une hardiesse nouvelle, tout réparer. Un jour, il se permet de présenter à la reine une lettre de Mme Dubarry, dont la fortune se trouvait en mauvais état. Le roi en a bientôt reçu la nouvelle. Il aborde le prince, en l'attaquant :

---

[1] *Annuaire de la Bibliothèque royale de Belgique*, septième année, 1846, p. 177.

« Voilà une belle ambassade dont vous vous êtes chargé; » mais lui de répliquer à l'instant : « Sire, c'est que certainement personne autre que moi ne l'aurait osé[1]. » Une autre fois, au théâtre de la cour, il applaudissait à tout rompre en dépit des usages; le roi lui dit un peu brusquement : « En vérité, vous êtes un impertinent. » Que va-t-il répondre? « Ah! Sire, s'écrie le prince, ne m'ôtez pas la seule place que je puisse et veuille avoir à votre cour[2]! »

Il semblerait pourtant qu'il y fût retenu par quelque motif sérieux. « A Versailles, où je *n'étais pas pour m'amuser*, on avait la bêtise de croire que j'avais des intentions politiques, comme plus tard, dans mon voyage du Nord. » Pourquoi y était-il donc? Mais, pour y être...

Comme on le devine, le prince de Ligne eut part aux jolies promenades du bois de Boulogne et de

---

[1] Voy. *Fragments des Mémoires de ma Vie.*

[2] Voy. *Notice sur le prince de Ligne* (*Mémoires et Mélanges historiques et littéraires*, par le prince de Ligne. Paris, Ambroise Dupont, 1827.)

Verrières, tant calomniées depuis. C'est alors que malgré l'étiquette et le cortége de la reine, il devenait le confident de Marie-Antoinette, qui lui racontait ses prétendues aventures, ou de véritables intrigues. Il fut de ces nuits de la terrasse de Versailles, charmantes et innocentes nuits, dit-il, pendant lesquelles, en causant, chacun faisait ou essuyait quelque méprise, tandis qu'une suave musique résonnait dans les bosquets parfumés de lilas ou sous les voûtes de l'orangerie.

Le prince de Ligne vit, en s'y mêlant, les bergeries de Trianon, assista à toutes les magnificences de Fontainebleau. Il était si nécessaire à la cour que Marie-Antoinette ne s'en séparait qu'à regret. Lorsqu'en 1780 une affaire de famille conduit le prince en Russie, la reine lui fait promettre d'être de retour dans six mois, et il est exact au rendez-vous[1]. Quelquefois elle lui disait : « Ma mère trouve mauvais que vous soyez si longtemps à Versailles; allez passer quelques jours à votre commandement

---

[1] Voy. *Fragments des Mémoires de ma Vie.*

(en Belgique); écrivez des lettres à Vienne pour qu'on sache que vous y êtes, et revenez. » Comment résister à d'aussi gracieuses paroles?

Le prince reparaissait après quinze jours d'absence. Il revint jusqu'à ce que la France, qui avait traversé si gaîment ce siècle en dansant, terminât toutes ces fêtes par l'une des plus sanglantes tragédies qui aient affligé l'humanité.

En 1786 il salua pour la dernière fois la malheureuse et noble Marie-Antoinette. Lorsqu'il partit pour Saint-Pétersbourg, où l'appellait la Tzarine, l'assemblée des *notables* était réunie; les premiers malheurs des Bourbons allaient commencer, le règne des plaisirs finissait.

Il était temps que le prince de Ligne, ce gracieux modèle d'une époque désormais disparue, s'éloignât de Paris.

III

La cour de Bruxelles et le prince de Ligne. — Belœil et Baudour. — Le ministre plénipotentiaire de Cobenzl. — Salons, Académie et Littérature.

Nous nous sommes promis de parcourir deux routes; nous nous engageons dans la seconde. Nous avons quitté la France et ce sol privilégié de Paris où semblent s'épanouir d'elles-mêmes toutes les brillantes qualités de l'esprit. Pareil à ce voyageur qui dépasse les frontières d'une riche contrée pour traverser un pays de landes, le lecteur n'éprouvera-t-il pas quelque regret, puis quelque tristesse, à l'aspect de la nature sévère qui va se dérouler

devant lui? La Belgique, en effet, s'est toujours, dans le partage des connaissances humaines, réservé les sciences et l'érudition profonde; les Grâces l'ont, depuis le seizième siècle, visitée à de trop rares intervalles. Qu'on se rassure pourtant, l'aimable prince nous accompagne dans cette excursion.

Sous l'administration paternelle, mais peu nationale encore, de Charles de Lorraine, la Belgique, épuisée par de précédentes guerres, commençait en 1767, à vivre d'une vie nouvelle. Le *bon duc* avait ouvert à l'État de puissantes sources de richesses et de prospérité, en encourageant le commerce, l'agriculture, l'industrie indigène. Déjà les beaux-arts et les lettres, ces admirables reflets de l'activité des peuples, semblaient sortir de leur tombeau, mais pâles encore, portant l'empreinte de pénibles angoisses et de longues souffrances. Dès 1755, le théâtre était tout resplendissant, tout renouvelé pour les plaisirs de son Altesse royale[1]. Cette année même, il s'était formé à Bruxelles une

---

[1] M. d'Hannetaire, directeur du théâtre de Bruxelles, en faisait l'ouverture le 2 septembre 1755 par un com-

société de gens de lettres. Un journal hebdomadaire, *le Littérateur Belgique,* avait essayé de s'adresser à la nation[1]. Mais les préventions que nous avons toujours eues contre nous-mêmes étaient, en ce temps comme aujourd'hui, très-vives. « De toutes parts, je reçois des objections, s'écrie l'écrivain d'alors en son prospectus. On parle, on décide de cette feuille périodique sans la connaître; et combien d'êtres inutiles, n'ayant rien à dire, disent des riens! Un petit-maître lettré (car il en est de toute espèce) la condamnait, il y a quelques jours, sur son titre. Injuste citoyen, il insultait à sa patrie; il osait assurer que ces deux mots *Littérateur* et *Belgique* impliquent contradiction; les Pays-Bas, disait-il, n'ont jamais donné et ne donneront jamais un seul favori des muses : le climat, nos aliments, notre éducation s'y opposent; aspirons à la gloire de posséder des

---

pliment qui fut vivement applaudi. — *Voy.* le journal dont nous allons parler.

[1] *Le Littérateur Belgique,* ouvrage périodique; Bruxelles, J. J. Boucherie, imprimeur-libraire. Se vend à Paris, chez Lambert, chez Duchesne, etc., 1755. Le premier N° parut le 10 avril 1755.

Rubens, mais n'ambitionnons ni le génie des Corneille, ni l'éloquence des Patru, ni la victorieuse sagacité des Bayle. *Le Littérateur* eut beau répondre : « le même astre qui échauffe le génie des peintres peut aussi animer celui des poëtes et à plus forte raison celui des orateurs et des historiens; la patrie des grands artistes dans l'art de peindre peut aussi être celle des littérateurs. » Le public, qui pensait comme les petits-maîtres, lui donna tort; cette noble tentative échoua après quelques mois d'essai[1]; elle nous a paru néanmoins mériter un souvenir, en ce qu'elle témoigne de la disposition des esprits. Cependant le gouvernement de Marie-Thérèse, en même temps qu'il environne les artistes de considération et de bien-être, s'efforce de répandre l'amour des lettres, d'éveiller la jeunesse belge

---

[1] Ce Recueil se modifia, il devint : *Le Littérateur Belgique, ou l'analyse raisonnée des ouvrages qui s'impriment dans les Pays-Bas et de tous les journaux célèbres, Mercure de France, Bibliothèque Italique-Germanique, Impartiale, Journal Étranger, Journal Britannique, Journal de Trévoux, Journal des Savants, Journal de Verdun, Journal OEconomique, Clef du Luxembourg et Feuille de M. Fréron.*

à la vie littéraire. Il se trouve aidé dans cette œuvre par le voisinage de la France. Ce pays, en nous envoyant ses livres, fait sentir une influence salutaire; la philosophie pénètre avec le goût de sa littérature; sa langue s'impose de plus en plus à la mode, tandis que Bruxelles exerce joyeusement ses droits de capitale; on parle français à la cour, et la cour forme un véritable centre vers lequel on afflue de tous côtés.

Charles de Lorraine, par son affabilité et la façon dont il recevait, en avait fait un lieu que recherchaient nos grands seigneurs. C'était, nous dit le prince, une jolie cour, gaie, sûre, agréable, polissonne, buvante, déjeunante et chassante. Toutefois les jours où le bon duc *tenait l'appartement* et invitait les dames, l'on ne se permettait qu'une gaîté inoffensive pour les plus sévères, bien qu'au dix-huitième siècle l'impertinence fût presque une grâce de plus.

Accueilli avec une grande faveur dès sa première jeunesse, le prince de Ligne en 1767 occupe avec le spirituel comte de Cobenzl le haut bout parmi cette noblesse belge qui avait dès lors adopté les

noblesse

modes et les manières de France, et qui comptait même plus d'un bel esprit. Brillant météore au milieu d'intelligences généralement moins vives, le prince, lorsqu'il paraît, excite l'admiration de cette petite cour par sa facilité à manier l'esprit suivant sa fantaisie. Une étrangère nous le dépeint comme un véritable magicien de la parole et du regard. Il avait dans les yeux je ne sais quoi de fin, d'aimable, d'incisif et de loyal tout ensemble, qui, fascinant tout le monde, lui assurait l'amitié des grands et des confréries bourgeoises[1].

Quand le prince de Ligne s'échappe de Bruxelles, il vient habiter Belœil, cette résidence, pleine d'une grandeur qu'elle devait à l'âme fière du vieux maréchal. Tout ce qu'il y avait là d'agréable et de joli était l'œuvre de notre gentilhomme; tout ce qui était grand, ce qui était digne, noble et majestueux appartenait à son père. Belœil se composait d'une suite de forêts, de jardins, de parcs, de maisons de cam-

---

[1] *Mémoires de la baronne d'Oberkirch*, t. I, p. 271 et suivantes. Bruxelles, 1854.

pagne et de chasse. Il faut lire la description qu'il en a donnée[1], pour se peindre ces beaux lieux, à de certains jours, tout en fête, peuplés des habitants du village en costume de bergers et de bergères, du milieu desquels se détachent de brillants officiers, de jolies dames attirées de Bruxelles ou de Paris, entourant l'hôte royal qui est l'heureuse occasion de ces magnificences. Il y invite tour à tour le roi de Suède, le duc d'Orléans, le prince Henri de Prusse, le frère du roi de France. Lors de ces réceptions, rien ne coûte assez, surtout quand le jeune comte d'Artois visite Belœil (1782)[2]. Des flots de lumière s'élèvent en gerbes éblouissantes entre les arbres et sous les charmilles pour éclairer des fêtes de nuit, où chaque invité devient acteur et contribue à l'effet du tableau. Sur la pelouse, ce sont des soldats qui dansent et boivent gaîment; plus loin, dans un riant bosquet, des marionnettes; dans

---

[1] *Coup d'œil sur Belœil*, 1781.

[2] Lettre du prince de Ligne à M. Legros, *Nouveau Recueil de Lettres* déjà cité, 2e partie, p. 98.

un autre, des danseurs de corde; sous des berceaux magiques, un charlatan ou un chansonnier au joyeux refrain; puis ailleurs, ce sont des proverbes, joués par Aufresne et Préville; à chaque pas enfin de nouvelles surprises, mêlées de bon goût et d'extravagance[1].

Sans doute, ce fut pendant ses séjours en Belgique que le prince de Ligne, si répandu partout à Paris, s'adonnait aux charmes de l'étude : il savait beaucoup et devait avoir appris quelque part. Quand il n'a personne à recevoir, il mène à Belœil une vie à peu près calme et studieuse; il va lire, presque sans être habillé, dans son île de Flore, ou travaille dans une petite chambre basse jusqu'au moment de son dîner. Mais le prince recherche trop la société des gens aimables pour s'en priver longtemps. Il réunit alors à sa table une douzaine

---

[1] A ce propos, nous devons faire remarquer que M. de Reiffenberg a trop facilement ramassé l'anecdote racontée par Fiocardo. « Cette fête, nous dit Legros, fût de la plus extrême décence. » Voy. *Poésies choisies* de Sauveur Legros, Bruxelles, Tarlier, 1857. — Éditées par M. N. Loumyer.

d'officiers ou quelques hommes de goût dont il se plaît à s'entourer. On le voyait, a dit quelqu'un :

Appeler les neuf sœurs à l'ombre de ses hêtres.

Parmi les nombreux écrivains qui se promenèrent sous les allées de Belœil figuraient plusieurs Belges jeunes alors, Henkart, Lefebvre et Hubin dont les œuvres fleurirent timidement plus tard, perdues dans la littérature de l'Empire comme l'était leur pays dans le territoire français. L'un d'eux, à la veille des révolutions, célébrait ainsi les plaisirs de ce beau domaine, dans une fade pastorale :

Cruel ! la guerre seule a donc pour toi des charmes ?
Hélas ! lorsque, sur le hautbois,
Tu chantais les jardins et les eaux et les bois,
Que manquait-il à tes vœux, à ta gloire ?
Avec plaisir tu jetais un coup d'œil
Sur le rivage de Belœil !
Que ces temps sont changés ! mais j'oserai le croire,
Alors tes jours coulaient purs et sereins ;
Dans nos fêtes, sous le feuillage
Tu brillais au village,
Comme un rosier parmi les romarins,
Ou comme ce pasteur qui, sur les bords d'Amphrise,
A gardé les troupeaux d'un roi[1].

---

[1] *Poésies* par M. Lefèvre, Bruxelles. 1816.

Ces amusements de Belœil se retrouvaient à Baudour, dans un autre château qui s'élevait au milieu des bois, un peu bizarre au dehors, mais qui avait au dedans conservé tout son caractère noble, antique et respectable. C'était en cette demeure de ses pères que le prince avait passé ses premières années ; les plaisirs y étaient plus intimes, moins empreints de luxe et d'opulence, en même temps que le culte des lettres y régnait. On écrivait en prose et en vers, des madrigaux, des chansons, des couplets souvent, des fables quelquefois. Le prince demandait à son secrétaire, sur les personnes qui composaient sa société, des épigrammes qui ne piquaient pas bien fort et y traçait de lui-même plusieurs portraits: *De moi pendant le jour, De moi pendant la nuit.*

Dans une lettre adressée en 1803 à son secrétaire Legros, il nous apprend, avec des regrets, quels étaient les agréables passe-temps de ce château au XVIIIe siècle. « Je crois qu'il est impossible d'être plus heureux que lorsque nous étions à Baudour, où, aimant et aimé, j'étais entouré de tous les plaisirs, grâce à vous, qui en étiez l'âme. Vos

vers charmants, les surprises que me faisaient l'amour et l'amitié en fêtes charmantes, les chants de nos petites sauvages qui couraient après nous dans la forêt, des chasses de sanglier, des manœuvres que je faisais faire à mon régiment, tout cela quelquefois dans la même journée, faisaient de chacune d'elles, par la variété de cet ensemble, un mois de bonheur[1]. On était étonné d'avoir fait tant de choses en vingt-quatre heures, et l'on recommençait. La malice et la promptitude des saillies de mon aumônier (car il fallait encore qu'il dît la messe, pour en être plus piquant, ce cher abbé Payès); la bêtise de mon écuyer Poulotti, la brutalité méchante du curé, la platitude du chevalier, la vivacité de Boschart, la lenteur de Poringo, d'ennuyeuses dissertations sur le charbon de terre dont nous

---

[1] « La mémoire ne me paraît pas un bienfait, les scélérats seuls devraient en avoir pour leur servir de bourreau : le souvenir des plaisirs ne cause que des regrets cuisants, le souvenir des peines les prolonge; *Baudour*, *Baudour* est terrible pour y penser. » (Lettre publiée par M. de Reiffenberg.)

tirions même parti, étaient le mélange et le contraste le plus plaisant.

« Je ne vaux pas M. de Vendôme, mais vous valez mieux que Palaprat et Campistron. Vos couplets avaient la couleur, la fraîcheur et le parfum des fleurs, sans en avoir la fadeur. Les petites épines des épigrammes que je vous demandais sur nous se sentaient un peu de la rose, à qui elles appartenaient; car votre bonté craignait de nous blesser à mort. L'abbé avait du Piron, du Robé, du Gallet, du Panard. Vous souvenez-vous de sa colère lorsque Grétry, croyant chanter, sur la musique qu'il lui avait demandée, ses couplets, trouva sur son pupitre ceux que j'avais faits pour lui et dont chacun était l'éloge de chacun de ses opéras [1]? »

Sans pénétrer davantage dans ce sujet, sans chercher indiscrètement le nom des *petites sauvages*, voilé par notre héros, revenons à Bruxelles. En toutes occasions, il y déployait une magnificence

---

[1] Lettre XIXe, *Nouveau Recueil de Lettres* déjà cité, 2e partie, p. 85.

royale. La ville entière, en se réveillant, apprenait par des placards qu'elle était invitée aux divertissements que le prince offrait, tantôt en son hôtel et dans ses jardins, tantôt au théâtre, où il s'amusait, suivant ses propres paroles, à amuser le public. Ici les bourgeois de Bruxelles sont venus assister *aux Miquelets* et *à la Tour de Babel,* audacieusement représentés en de riches mascarades; là, ils ont participé à de somptueuses fêtes, comme en 1773, quand les Belges exprimèrent, par un jubilé de huit jours, toute leur reconnaissance envers Charles de Lorraine pour ving-cinq années d'administration prospère.

Mais le prince de Ligne, s'il donne des fêtes à la cour, ne demeure pas étranger à la marche des idées en Belgique. Sous des rapports différents, il y mêle son nom. Gagné aux doctrines des philosophes français, le gouvernement autrichien, soit par sympathie, soit par politique, va semer ces doctrines nouvelles dans les esprits; le ministre plénipotentiaire de Cobenzl et, après lui, de Stahremberg sont décidés dans les Pays-Bas à briser même les obstacles. Tandis que tous veulent hâter

l'avénement et le règne de la raison, le prince de Ligne, moins confiant que ces ministres dans les philosophes de son temps, semble avoir déjà pour règle de ne *pas dégeler les peuples froids*[1]. Lorsqu'on supprime l'ordre des jésuites pour fonder les colléges Thérésiens, il se fait le champion des Pères en déclarant leur expulsion irreligieuse, antimorale, antipolitique[2]. En 1790 même, il écrivait encore avec quelque orgueil à Catherine : « Moi indigne, *point grand prophète dans mon pays* et pas grand sorcier dans les autres, j'ai dit, *il y a longtemps,* que, si l'on n'avait pas chassé les jésuites, l'on ne verrait pas ce maudit esprit d'indé-

---

[1] « Ne dégelez pas les peuples froids ; ils ont leur bon côté, et ce que vous leur donnerez gâtera ce qu'ils ont. La patience, la fidélité, l'obéissance valent bien l'enthousiasme, qui n'est jamais sûr ni durable. Pour une fois qu'il sera bien placé, il le sera vingt fois mal. Il vaut mieux qu'une nation n'ait point d'avis. Celle qui en a, est sujette aux orages : et si un physicien ne place pas bien le conducteur, la foudre tombe sur sa tête. » (*Mes Écarts*, t. XX, p. 221.)

[2] Lettre au père Griffet, *Nouveau Recueil de Lettres* déjà cité, 1re partie, p. 94.

pendance, de chicane, de définition, de sécheresse, de philosophie (*mot que je ne puis plus prononcer qu'avec horreur*), se répandre comme un torrent qui renverse et menace tous les trônes de l'Europe. » Erreur naïve, les jésuites n'eussent pu empêcher la vérité de se produire au grand jour.

Le prince de Ligne, sans le combattre ouvertement, se tint donc à l'écart du parti philosophique qui dominait à la cour.

Si en Belgique les doctrines généreuses partaient des sommités sociales pour descendre dans les rangs inférieurs, Voltaire se trompe lorsque, triomphant de voir la conquête s'étendre en chaque pays, il s'écrie en 1769 : « Il y aura enfin des philosophes à Vienne et à Bruxelles; les hommes apprendront à penser, et *vous ne contribuerez pas peu à cette bonne œuvre*. On substitue déjà presque partout la religion au fanatisme [1]. » Voltaire n'obtint jamais ce qu'il attendait de ces cajoleries insinuantes. Le

---

[1] Lettre de Voltaire au prince de Ligne, *Correspondance générale*, 5 mai 1769.

prince de Ligne ne fut jamais un philosophe dans le sens de ce mot au XVIIIe siècle. Rien n'est plus curieux que de démêler les efforts réciproques, trahis par leur correspondance, pour exciter ce qu'il y avait de trop timide dans l'un et tempérer ce qu'il y avait de trop vif dans l'autre. Tous deux usent d'une égale politesse : en évitant de blesser leur sentiment respectif, ils se donnent quelques conseils sous une forme adoucie. Si le prince de Ligne, écrivant à Voltaire, fait semblant de s'adresser à un excellent chrétien, celui-ci, lorsqu'il répond, feint de parler à un bon philosophe. Écoutez plutôt : « Je viens, dit le premier, de gagner une fière bataille pour vous sur les dévots, en leur prouvant que vous l'êtes bien plus qu'eux... Je vous ai fait reconnaître un des pères de l'Église, seulement un peu plus gai que vos camarades. Il est sûr que moi, qui ne le suis pas dans ce moment-ci, je vous assure sérieusement que les sots impies de ce temps-ci ont de quoi dégoûter de l'être. Les athées sont dans les antichambres, les déistes dans les salons, et si instruits, que l'autre jour le marquis de B.... disait : « Je viens de

« lire un livre si fort contre l'existence de Dieu, « que je me suis fait déiste. » *Un poète n'est ni l'un ni l'autre.* Pindare aurait été aussi bon catholique que David était bon juif. Les athées et les déistes n'ont jamais été que des prosateurs ennuyants. Jean-Jacques Rousseau a scandalisé, vous me l'avez dit vous-même, par ses changements de religion, ses contradictions et sa *Profession de foi du Vicaire savoyard.* Les déclamations de Diderot et la sèche conversation de d'Alembert, froid et peut-être habile géomètre, me donnent presque l'envie de me faire capucin.

« Les prophètes étaient poètes; le mot *vates* le prouve. Jérémie, le Young de ce temps-là, faisait des vers un peu tristes, mais c'étaient des vers; Ézechiel, sur le compte de qui vous vous êtes un peu trop égayé, et surtout Isaïe, étaient poètes, etc. » Et plus loin il ajoute avec une adroite flatterie : « La religion catholique doit plaire à celui qui inspire le goût des beaux-arts : nous lui devons le *Stabat* de Pergolèse, le *Miserere* de Lalande, les *Hymnes* de Santeuil, tant de chefs-d'œuvre en musique, en peinture et en sculpture; l'église de

Saint-Pierre, *la Descente de Croix* d'Anvers et une autre de ma galerie par Van Dyck. La mythologie parlait aux passions; le catholicisme, enveloppé de mystères, parle à l'imagination[1] » Le prince de Ligne, chose inattendue, oppose à Voltaire en trois mots, et trente années avant le vicomte de Chateaubriand, le génie du christianisme (1772).

Voltaire répond très-galamment : « Puis donc que vous me faites apercevoir que je suis prophète, je vous prédis que vous serez, ce que vous êtes déjà, un des plus aimables hommes de l'Europe, un des plus respectables. Je vous prédis que vous introduirez le bon goût et les grâces chez une nation qui peut-être a cru jusqu'à présent que ses bonnes qualités devaient lui tenir lieu d'agrément. Je vous prédis que vous ferez connaître *la saine philosophie* à des esprits qui en sont encore un peu loin, que vous serez heureux en la cultivant[2]. »

---

[1] Lettre du prince de Ligne à Voltaire. — *Nouveau Recueil de Lettres* déjà cité, 1re partie, p. 48 et suivantes.

[2] Lettre de Voltaire au prince de Ligne. — *Correspondance générale*, 29 septembre 1772.

On le sait déjà, des trois prédictions du patriarche de Ferney, la dernière fut celle qui s'accomplit le moins.

Sans les événements politiques dont la Belgique devint le théâtre sous le règne de Joseph II, le prince de Ligne eût fait école de bon goût, et, par son exemple, établi à Bruxelles une colonie de poëtes. Pendant ses séjours, il y créait l'esprit de société si favorable à la prospérité des lettres, il transportait dans nos salons la vie de Paris, mêlant la littérature à la galanterie et parfois aux amours. De 1781 à 1783, on imprimait, sous ses yeux et dans son hôtel, ses *mélanges de littérature*, son *coup d'œil sur Belœil* puis de petits volumes de poésies légères qu'il ne faut certes pas juger avec une grande rigueur, le prince n'y visant pas à l'immortalité. Ses vers sont écrits avec négligence, comme devaient l'être ceux d'un grand seigneur; en chantant de gais couplets, ou en racontant l'un de ses voyages de Bruxelles à Paris, il ne veut que plaire aux personnes qui l'écoutent; mais tout cela faisait assurément de son hôtel un centre de littérature.

Le prince de Ligne, sans voir tous les cercles

de Bruxelles, se rendait aux lundis officiels du duc Charles, jour de *l'appartement,* mais plus rarement allait aux bals du ministre plénipotentiaire qui, après la fête des Rois, recevait tous les vendredis. Il semble aussi avoir pris peu de part aux gais soupers que le comte de Cobenzl offrait souvent à quelques hommes d'esprit. Il ne nous a point parlé de Nelis, plus tard fougueux évêque d'Anvers, alors abbé spirituel et philosophe qui, dans ces réunions d'où sortit l'Académie de Bruxelles, se partagea les suffrages avec l'*intime amie des trois comtes de Cobenzl;* mais il connut le savant Schœpplin et fut l'admirateur de Mlle Murray en qui sans doute les grâces de l'esprit s'alliaient au prestige de la beauté[1]. C'était à ce moment l'un de nos rares poètes

---

[1] Elle n'avait pas encore débuté dans la carrière des lettres, mais déjà elle lisait des vers agréables, dont quelques-uns nous ont été conservés par les journaux de l'époque. Plus tard, en 1781, elle traduisait Pope et dressait un *éloge* historique de Marie-Thérèse. « Recevez, lui disait le prince, mes remerciments de ces deux excellents ouvrages que vous m'avez envoyés. *Pope* vous en doit pour la manière dont vous le faites valoir dans sa sublime

ou plutôt la Muse Belgique, comme il l'appelle en faisant allusion à certaines railleries de Voltaire.

O vous qui réparez ce qu'un malin auteur
Nous dit des marais de Bruxelles,
Vous qui nous faites tant d'honneur
En soutenant le goût qui chancelle,
Faites passer sous votre appui,
Mon aimable Muse belgique,
Ces vers que j'ai faits aujourd'hui.
. . . . . .

A côté de ces salons aristocratiques où tout se réglait avec une scrupuleuse étiquette, il y avait, dès 1767, une compagnie, plus libre en ses allures, qui s'était comme groupée autour de lui. Ce monde se réunissait chez M. d'Hannetaire, longtemps directeur du théâtre de S. A. R. le duc Charles. Des-

---

prière à Dieu, et je vous en fais encore d'autres d'avance, si vous voulez faire aussi mon oraison funèbre : elle ne coûtera pas beaucoup à votre imagination. Écrivez : *celui que nous venons de perdre fut mon serviteur, mon respectueux ami, et mon admirateur.* » (Lettre du prince de Ligne à Mlle Murray. *Nouveau Recueil de Lettres* déjà cité. 1re partie, p. 910.

tiné dans sa jeunesse à l'état ecclésiastique, ce comédien distingué, né à Grenoble en 1718, avait reçu une excellente éducation qui avait tourné au profit de la société de Bruxelles. Possesseur d'une grande fortune, au dire de Dazincourt, il tenait une maison charmante qu'embellissaient trois jeunes filles, connues alors sous le nom des *trois Grâces*. « Le prince de Ligne, en faisait un cas particulier. Il venait *souvent* se délasser chez lui du cérémonial auquel l'obligeait le rang distingué qu'il occupait à la cour de Bruxelles. » D'autres grands seigneurs suivaient l'exemple du prince; « la maison d'Hannetaire était leur rendez-vous, ainsi que celui des hommes de mérite que renfermait la ville[1]. » Nous pouvons en nommer quelques-uns : les comtes de Lannoy et d'Esterhazy, le vicomte d'Esandrouin, Albouis, un jeune Français qui, emporté par son goût pour les jeux du théâtre, était venu débuter en 1771 sous le nom de Dazincourt.

---

[1] *Mémoires de Dazincourt*. Collection des Mémoires sur l'Art dramatique. p. 240 et suivantes.

Quoique celui-ci, dans une de ses lettres, ajoute avec intention que les demoiselles d'Hannetaire n'étaient comédiennes et *très-excellentes comédiennes* que sur la scène, ce salon, le seul de cette époque qui soit demeuré quelque peu célèbre, est à Bruxelles le véritable foyer de l'esprit mondain du XVIIIe siècle. Tous les plaisirs savent s'y confondre en nuances délicates sans se heurter; ceux de l'intelligence y tiennent la meilleure place. Les causeries sur la littérature du temps sont mêlées de couplets et de madrigaux qui célèbrent la beauté des trois sœurs. L'art du théâtre n'y est pas oublié; le prince de Ligne aime à disputer là-dessus avec un *joli docteur* de dix-sept ans, Eugénie d'Hannetaire, depuis Mme Larive, qui, à beaucoup de tact et de goût, joignait un grand fonds d'esprit et de connaissances. Ce fut sans doute le fruit de leurs communes réflexions qu'il publia sous le titre de *Lettres à Eugénie sur les Spectacles*. Le prince fit plus; il y mit ses propres goûts à la mode. Voici ce qu'ajoute l'écrivain que nous venons de citer : « Cette maison, dit-il, était un véritable athénée dans lequel un des passe-temps les plus agréables était de jouer des

comédies dont le sujet n'était donné qu'au moment de la réunion. » De tels plaisirs méritent d'être signalés dans un chapitre où nous trouvons matière à l'histoire de nos mœurs.

Mais, en jouant avec les amoureuses, on se prenait aussi parfois d'une passion véritable qui se révélait au milieu des fêtes : le prince de Ligne aima la sœur de Mme Larive. Dans ses *Mémoires* il s'est souvenu d'Angélique d'Hannetaire. « Angélique de nom et de figure, dit-il, le meilleur temps de ma vie, c'est celui où j'étais aimé d'elle. Le bonheur dont je jouissais avec elle, avec des gens aimables, sa belle âme et sa personne, qui seule l'*égalait en blancheur*, je ne le sentis que lorsque je m'y arrachai. » Mlle d'Hannetaire avait mal pris son temps pour aimer; une rivale triompha en dépit de tous les sacrifices prodigués peut-être.

Pour compléter la vue de cet intérieur, où l'homme du monde vint chercher de petits succès de société, il faudrait pourtant ajouter un mot au risque d'en amoindrir le côté poétique. L'un des fidèles de la maison disait volontiers d'Angélique : « Vous voyez cet ange d'une blancheur éblouis-

saute : eh bien ! il me mange pour douze mille florins de charbons par an. » Pur jeu d'esprit, sans doute, que cette antithèse entre le blanc et le noir.

Tous ces souvenirs démontrent l'heureuse révolution que le prince de Ligne amenait dans nos mœurs, toujours un peu grossières comme celles des hommes du Nord. Il contribuait à substituer les plaisirs de l'intelligence à des occupations moins élevées. Le goût des choses de l'esprit, une fois l'étincelle communiquée, gagne de proche en proche. En 1781 les épigrammes couraient manuscrites sur les Mémoires couronnés par l'Académie. Si quelque savant auteur était attaqué, il avait recours au prince de Ligne ou à Mlle de Murray pour répondre aux traits malins dont il était l'objet. Ces Mémoires n'étaient guère amusants ; ces épigrammes, à vrai dire, n'étaient pas fort aiguisées ; mais elles prouvent ce que nous voulons indiquer, le mouvement et la vie succédant à l'inertie désespérante de la première moitié du siècle[1].

---

[1] Voy. *Bulletin du Bibliophile belge*, t. IX, p. 336.

Je ne sais à quelle époque le prince de Ligne faisait ainsi le procès de chaque nation : « Je voudrais que tous les pays s'entendissent pour corriger les défauts des citoyens. On devrait envoyer les élégants à Londres, les sauvages à Paris, les bigots à Berlin... et les *trop savants à Bruxelles*[1]. » Bruxelles, en tout cas, était, depuis 1772, pourvu d'une docte Académie, fondée en haine de l'université de Louvain. Les soupers du comte de Cobenzl avaient été le berceau d'une société littéraire qui, sous son successeur, était devenue, par lettres patentes, une institution nationale. Mais le prince boudait peut-être l'Académie, qui avait eu pour parrain le parti des philosophes, comme il avait boudé les réunions du ministre plénipotentiaire[2]. Ce corps d'ailleurs

---

[1] *Mes Écarts*, p. 274, t. XIII des *Mélanges* déjà cités.

[2] « Pour les places de membres honoraires, dit un contemporain en 1778, elles sont vides ; il est vrai que pour y être admis il faut être distingué par la naissance ou par un grand emploi et très recommandable par ses connaissances. A tous ces titres, le *prince de Ligne*, le *marquis de Chatelers*, le *comte de Nassau-Corroy* et *l'archevêque de Malines* ont tous également droit au fauteuil

n'eut que des commencements assez obscurs : c'était moins une assemblée littéraire qu'une compagnie où l'on s'occupait du perfectionnement des études, de l'histoire, des sciences et surtout *des arts utiles*. L'éloquence et la poésie n'y avaient aucunement leur temple. Pas plus que la savante association des Bollandistes, elle n'était faite pour attirer les regards du prince.

Cependant, si elle ne compta pas dans son sein beaucoup de noms célèbres, l'Académie porta dès l'origine d'utiles fruits. On peut dire à son honneur que d'elle est né le mouvement des études historiques, si remarquable de nos jours. Plusieurs points à résoudre de nos annales furent dès lors établis, premiers jalons jetés sur une route longtemps inexplorée. L'élan qu'elle excita, en réveillant l'instinct national, fut si vif qu'il se communiqua jusqu'au railleur même. Le prince de Ligne se mit, en ces

---

académique. On a même tout lieu d'être surpris qu'ils ne l'occupent pas : car tous, à une grande naissance joignent de grandes connaissances. » *Lettres sur l'état présent des Pays-Bas autrichiens*, Londres. 1778.

années, à écrire sur la conquête de la Belgique par César six lettres où, en esprit vagabond et capricieux, il traversait par sauts le vaste domaine de notre histoire. A ses yeux, tout, sur ce terrain, est encore à édifier. « Nous ignorons même jusqu'à l'origine de nos noms! Personne ne peut nous dire pourquoi celui de *Wallons* nous est venu. » Cependant que de moments glorieux dans nos annales, défigurés et mal expliqués par de superstitieux ou de fanatiques écrivains! « On voit de belles actions de guerre; mais on ne sait comment elles se sont faites... Je vois Saint-Quentin et Gravelines du comte d'Egmont; mais où sont ses ordres de bataille et ses manœuvres? » En demandant que quelqu'un s'empare de la matière de ces hauts faits pour les raconter en historien militaire, le prince de Ligne témoigne, lui aussi, de ce goût pour les sciences historiques qui marquèrent dans notre pays la fin du XVIIIe siècle.

A tout prendre, Bruxelles, un peu moins gai sur le déclin de Charles de Lorraine, tendait entièrement, sous Marie-Christine et Albert de Saxe-Teschen, à s'ériger en un centre de plaisirs et de litté-

rature. « En 1780 on y trouvait une cour agréable, une ville commode et belle; *des ressources de tous genres, quelque chose qui rappelait Paris, quoique de loin pourtant*[1] » un théâtre et des salons où, à défaut de grandes œuvres nationales, circulait la petite monnaie de nos beaux esprits.

La littérature enfin semblait s'unir avec les goûts et les habitudes des Belges; elle devenait pour eux une occupation, un besoin. Chacun lisait tout ce qui paraissait en France : romans, voyages, pièces de poésie ou de théâtre, livres d'histoire et de philosophie. « Toutes les brochures étaient enlevées avec une rapidité surprenante, surtout si elles avaient rapport à l'événement du jour[2] » : preuve d'activité et présage d'éclosion, si les temps se fussent montrés plus favorables.

Ce n'est toutefois pas qu'à cette époque il se soit

---

[1] *Mémoires de Madame d'Oberkirch*, t. I, p. 275, déjà cités.

[2] Voy. *Le Voyageur dans les Pays-Bas autrichiens*, 1782, t. I, p. 224.

publié en Belgique beaucoup d'ouvrages notables; les vrais livres y sont rares. Ce qui tient aux beaux rêves de l'imagination y fait encore tristement défaut; tout le champ est laissé à de savantes dissertations. L'histoire littéraire de la seconde moitié du XVIIIe siècle pourrait, si l'on excepte un assez petit nombre de livres, se resserrer dans les travaux historiques des membres de l'Académie, de Desroches et de Vandervynckt surtout, dans les mémoires historiques et politiques du chef président de Nény et du vicomte de Wynantz, dans les pages philosophiques ou oratoires de Nélis, dans les polémiques vigoureuses du *Journal Historique et Littéraire*[1] fondé par un ex-jésuite. Mais dans toutes ces œuvres, on découvrirait surtout de ces belges qui croyaient, suivant une remarque ironique, que leurs bonnes qualités devaient tenir lieu d'agrément et d'esprit.

A la vérité plusieurs essayaient d'écrire quel-

---

[1] Ce journal, fondé en 1774 par l'abbé de Feller, fut publié à Luxembourg et à Liége, jusqu'en 1794. Il comprend 62 vol. in-12.

ques œuvres romanesques ou poétiques. Mme de Vasse publiait à Paris, en 1782, les *Aveux d'une femme galante* et, l'année d'ensuite, *l'art de corriger et de rendre les hommes constants*. Si l'on cherchait bien, on trouverait, par ci par là, certains poèmes sans valeur et, au théâtre, plusieurs pièces de circonstance, une tragédie de Néel, *Sabinus*, une comédie du chevalier de Nerciat, un drame de Saint-Peravi, un opéra comique du Prince de Ligne. De jeunes poètes commençaient à chanter sur leurs pipeaux de gracieuses pastorales où se mêlait le ton philosophique de l'époque, mais ces œuvres, qui distinguèrent plus tard leurs noms, bien que se rattachant à ce réveil, n'étaient pour la plupart point encore réunies[1]. A quoi bon, disait-on alors :

A quoi bon ces vers alignés au compas,
Et toujours hérissés de mots qu'on n'entend pas?
. . . . . .
. . . . . .

---

[1] Les *traductions* de Pope par Mlle Murray, paraissent en 1781. *L'éventail* de Charles Millon, en 1799. Les *Variétés littéraires* d'Edmond de Trappé, en 1801. Les *Loisirs champêtres* de Conhaire, en 1807. Les *Poésies* de

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

Eh ! messieurs les rimeurs, soyez. moins précieux,
Abjurez. croyez-moi, le langage des dieux,
Et parlez rondement le langage des hommes :
C'est le seul qui convienne au pays où nous sommes [1].

Si quelqu'un voulait tracer un tableau de ces efforts de renaissance, il réussirait, semble-t-il, à créer à peine une esquisse où presque aucun genre ne serait suffisamment représenté, où la vie man-

---

Hubin et de Regnier, en 1812. Les *Poésies* de Lefèvre, en 1816. Enfin les *Loisirs* de Bassenge et de Henkart qui traçaient leurs premiers vers en 1781 et 1782, furent seulement recueillis en 1825. Les *poésies choisies* de Sauveur Legros, en 1857.

[1] Voy. *Épître à Mon ami*, par G. P. de l'A d'A, Paris, 1781. Ce poète demeuré inconnu qui appartenait à la Flandre, disait encore très-heureusement dans les vers suivants :

J'aime le sol fertile où le ciel me fit naître,
Il a mille beautés et je sais les connaître.
Pour t'en tracer ici les plus brillants tableaux
De ces Grecs renommés que n'ai-je les pinceaux !
Quel spectacle pompeux ! Cent villes florissantes
Semblent toucher l'Éther de leurs tours menaçantes;
Leur enceinte superbe offre de toutes parts
Les traces du Génie et l'empreinte des Arts
Nos bourgs et nos hameaux respirent l'opulence
Et *la Flandre en effet n'est qu'une ville immense.*

querait, faute de personnages bien illustres. Un seul coin serait riant dans ce tableau : celui que le peintre réserverait au prince de Ligne.

On aurait, avec la gaîté, la grâce, l'*humour* de ses premières œuvres, comme un rayon de soleil qui viendrait éclairer le ton déplaisant d'une toile uniforme[1].

L'une des plus importantes avait pour titre : *Coup d'Œil sur Belœil*, composition originale qui a mérité d'être remarquée par M. Sainte-Beuve au point de vue de l'histoire du pittoresque dans la littérature française. Ses *Mélanges de Littérature*, ses *Re-*

---

[1] *Lettres à Eugénie sur les Spectacles*. Bruxelles et Paris. Valade, 1774, in-8°.

Mémoire sur le roi de Prusse Frédérick-le-Grand. Berlin, 1780.

Coup d'œil sur Belœil. A Belœil, de l'imprimerie du prince Charles de — 1781, in-8°.

Opuscules en vers et en prose. Paris, Belin. 1782, in-8°.

Recueil de Poésies légères (imprimé dans son hôtel à Bruxelles en 1782). 3 vol. format Cazin.

Mélanges de Littérature. A Philosopolis. 1785. 2 vol. format Cazin.

cueils de Poésies formaient un délicieux assemblage de fantaisies épicuriennes, tracées dans ses loisirs, entre les causeries de Belœil et de Bruxelles, ou bien en quelque camp d'Allemagne. Le prince, libertin dans ses vers, plus délicat dans sa prose, partout étincelait d'esprit. Dans de gais couplets, il chante la *wallonne* ardeur, célèbre l'amour et le vin, moins Bacchus que le dieu de l'amour; on a, dit-il :

On a trop chanté Bacchus ;
J'aime une larme de Vénus
Plus que tout le jus de la treille.

Au milieu de ces chansons, de vaudevilles de hussards, se glissaient quelques poésies d'un ton plus grave, une ode sur la mort de son fils, et des traductions d'Horace, etc. Nous ne dirons pas avec un contemporain; « il badine comme Gresset, il est délicat comme Boufflers, naturel comme Nivernois[1]. »

---

[1] *Le Voyageur dans les Pays-Bas autrichiens*, t. I, p. 336. Il ajoute : « On trouve dans le recueil du prince de Ligne le récit d'un voyage qu'il a fait de Bruxelles à

Nous n'aimons ni ses vers ni ce genre poétique; nous leur préférons ses compositions en prose, ses *Mélanges de Littérature*. C'est là qu'il avait déposé un conte gracieux, plein de force et de vérité lorsqu'on le place à son véritable moment : je veux dire le *Lapin de Lafontaine*. Ce lapin, un bonhomme du vieux temps, un ancien d'un poil un peu plus gris, d'une allure plus posée que les autres, censurait le mieux du monde les philosophes de son temps et peut-être de *son pays!* Le prince y avait aussi imprimé un dialogue des morts qui rappelle tout l'esprit fin et railleur de Voltaire, son Discours sur la profession des armes, un Mémoire sur Paris, des lettres sur César, des portraits dont j'ai parlé, un sermon, une oraison funèbre et d'autres pièces que je néglige. J'ai hâte de revenir au soldat et à sa belle ardeur, oubliés ou comme perdus dans l'écrivain et dans l'homme du monde.

Paris. Il est dans ce récit plus gai, plus aimable et aussi naturel que Bachaumont. »

IV

Le prince de Ligne gouverneur civil et militaire du Hainaut, lieutenant-général commandant les troupes aux Pays-Bas. — Catherine II et voyage de Tauride. — Guerre des Turcs. — Révolution brabançonne et ses suites.

profession = soldat

Bien que la profession du prince de Ligne fût d'être soldat et que sa passion pour la gloire des armes circule vivace dans tous ses écrits, sa figure, plus on avance, se dessine moins dans l'esprit sous l'habit d'officier qu'avec le costume de cour, qu'il savait si bien porter. On se rappelle que la guerre de *Sept-Ans* l'avait laissé général-major. Sa carrière militaire semblait close : il n'en fut rien. En 1771,

général-major pendant la guerre de 7 ans

le prince de Ligne devenait lieutenant-général, propriétaire d'un régiment d'infanterie, et sept ans plus tard il commandait avec honneur un corps détaché, les housards, les Croates et tous les grenadiers de Laudon, dans *une chienne de guerre de politique*[1], entamée entre l'Autriche et la Prusse à propos de la succession de Bavière. Lorsqu'elle se termina, après beaucoup de marches de part et d'autre, notre héros n'en fut guère satisfait; tout le monde, ajoute-t-il, en eut de l'humeur. « L'impératrice, parce qu'on n'avait pas fait assez la guerre pour faire la paix; l'empereur, de ce qu'on voulait la faire à son insu; le maréchal Lacy, de ce qu'on avait souvent dérangé son plan, qui, s'il avait été suivi, aurait eu bien plus d'avantages; le maréchal Laudon, de n'avoir été qu'observateur et observé; le roi de Prusse, d'avoir dépensé 25 millions d'écus et 25 mille hommes pour n'avoir jamais fait ce qu'il a voulu[2]. » Frédéric, en

---

[1] Ce sont les mots du maréchal de Laudon. Voy. *Mon Journal de la Guerre de Sept-Mois ou de Bavière en* 1778, *t.* XVII des *Mélanges*. p. 67.

[2] Voy. *Ibid.*, p. 71.

effet, avait acheté bien cher le titre d'*homme juste et désintéressé*, et Marie-Thérèse, mis en mouvement bien des troupes, du Danube à l'Océan, de l'Adriatique jusqu'au Rhin, pour obtenir quelques bailliages en Bavière.

Le prince de Ligne fut à son retour, en 1779, appelé au gouvernement civil et militaire de la province de Hainaut, charge, qui était presque héréditaire dans sa famille. Dans ce poste, qui l'avait fixé davantage en Belgique, il espéra, un instant, servir glorieusement son pays, lorsque Joseph II eut la velléité de réclamer la liberté de l'Escaut. Notre officier supportait avec impatience l'indigne traité de la Barrière; c'est avec douleur que, sous la tutelle des puissances maritimes, toujours les alliées de nos ennemis, il voyait d'une part Anvers anéanti, de l'autre Ostende, naguère dans la splendeur, ruiné par la destruction de la *compagnie des indes*. Quand, en octobre 1784, des Hollandais tirèrent sur le pavillon impérial, son sang bouillonna. Si elle n'eût dépendu que de lui, la guerre était allumée : il se portait incontinent sur Anvers pour mettre à feu les quatre forts de l'Es-

caut[1]. Le gouverneur-général, Albert, n'osa prendre sur lui une démarche aussi vive, quoique le prince eût insisté. « Qu'on me désavoue, disait-il; qu'on me mette à un conseil de guerre : la prise de quatre places me fera trouver grâce devant lui. » Son plan lui paraissait certain, et déjà la république se croyait perdue[2]. Tous ces efforts n'aboutirent point; après quelques jours d'hostilités, quinze mois d'estafettes, de rapports, de projets, de nouvelles[3], de réprimandes; après quelques nuits passées à cheval ou dans les inondations, le prince de Ligne vit tout à coup, sous l'influence de M. de Vergennes, échapper l'occasion de venger

---

[1] Liefkenshœk, Lillo, Kruisschants et Frédérick-Henri.

[2] Voy. *Espèces de Campagnes de* 1784 *et* 1785, *ou l'Histoire d'une Guerre de Sept-Jours, pour être jointe à celle de Sept-Ans et celle de Sept-Mois, Mélanges*, t. XVII, p. 113.

[3] « J'attendais, dit-il, des nouvelles de Bruxelles; Bruxelles attendait des nouvelles de Vienne, Vienne de Versailles, Versailles de La Haye, La Haye de Berlin, et Berlin de Pétersbourg. Toute l'Europe se mêlait faiblement et indirectement d'une bien petite affaire que je pouvais finir tout seul. »

l'honneur national, en rétablissant la Belgique dans ses droits, d'enrichir une grande ville, d'humilier et de faire trembler Amsterdam. Il n'eut qu'un fugitif rayon d'espérance : à peine lui avait-on ordonné, le 17 septembre 1785, d'entrer sur le territoire de la république, qu'il recevait contre-ordre et avis que les préliminaires de Paris étaient signés. On avait fait la paix sans avoir fait la guerre, Joseph II en avait retiré dix millions de florins, tandis que le prince était récompensé de son zèle indiscret par la perte d'un procès considérable que M. de Vergennes l'empêchait de gagner.

Quand, à la suite des diplômes du 1er janvier 1787, éclata la révolution brabançonne, le prince de Ligne était lieutenant-général commandant les troupes aux Pays-Bas, sous les ordres de Richard comte d'Alton. « Jamais, dit-il, les premiers mouvements de la révolte n'auraient paru si j'étais resté à mon commandement. » Où était-il donc? A Batchi-Seraï, dans cette Crimée alors nouvellement conquise par la Russie, et visitée par Catherine.

Parti, on se le rappelle, une première fois pour la

cour de Russie, dans le dessein de réclamer quelque bien pour sa belle-fille, il oublia bientôt le but de son voyage, entraîné par le bon accueil qu'il reçut. Pendant six mois, il avait répandu le plus grand charme dans le palais de la Czarine ; et, une douce intimité s'était établie entre le prince et Catherine II. Catherine, dévorée par la soif des conquêtes, déjà méditait de vastes projets sur le midi de l'Europe, elle dirigeait elle-même l'éducation de ses petits enfants, de Constantin surtout, qu'elle semblait, jusque par son nom, destiner à l'empire d'Orient; mais ses projets n'étaient pas mûrs encore. Le prince de Ligne revint grand admirateur de l'impératrice. De son côté, il avait produit à la cour une impression très-favorable. « Au moment de partir pour son voyage triomphal en Crimée (1786) et de jouer une de ces scènes à effet que la politique russe imagine de temps à autre pour éblouir l'Europe, Catherine réfléchit sans doute qu'elle pourrait bien s'ennuyer si elle se condamnait au tête-à-tête de sa propre grandeur, et voulut être accompagnée par les deux causeurs les plus spirituels qu'elle eût rencontrés, M. de Ségur et le prince

de Ligne[1]. » Le premier était auprès d'elle comme ambassadeur de France; elle invita le second à venir. Le prince arriva avec la mission de lui annoncer que son souverain, Joseph II, la rejoindrait sur les rives du Borysthène; car son rôle revêt dans cette circonstance une espèce de caractère diplomatique.

Le 18 janvier 1787, par un hiver rigoureux, Catherine se mettait en route pour la Crimée, entourée de la cour qu'elle s'était choisie, du prince Potemkin, du grand-écuyer Narischkin, du comte Momonoff, de Nassau, et se faisait accompagner par les ministres de France, d'Angleterre et d'Empire, MM. de Ségur, Fitz-Herbert et de Cobenzl. Le prince de Ligne n'était pas encore de la caravane impériale. Il s'était, un mois auparavant, éloigné de Pétersbourg pour porter à Vienne l'itinéraire de Catherine. Il regagna seulement sur les bords du Dniéper, dans l'ancienne capitale des Czars le

---

[1] *Voy.* L'éditeur des Mémoires. *Revue nouvelle.* t. VII, p. 220.

cortége de l'impératrice. Tandis que l'on traversait de vastes plaines couvertes de neige, l'ennui commençait à se montrer. Aussi M. de Ségur salue-t-il ainsi l'arrivée de notre compatriote. « Enfin, le prince de Ligne revint de Vienne; sa présence ranima tout ce qui languissait, dissipa toute ombre d'ennui, et rendit la chaleur à tous les plaisirs. Dès ce moment nous crûmes sentir que les rigueurs d'un sombre hiver allaient s'adoucir et que le joyeux printemps ne tarderait pas à renaître[1]. » C'est de Kioff ou Kiovie que le prince date la première de ces lettres qu'il adressait à la belle marquise de Coigny, comme pour entretenir Paris de la merveilleuse odyssée de l'impératrice et répondre aux *gazetiers du Bas-Rhin, de Leyde et au Courrier de l'Europe.*

Il faudrait ici lui céder longtemps la parole pour raconter cette course que Catherine accomplit au milieu d'une pompe asiatique et de tous les pres-

---

[1] *Mémoires ou Souvenirs et Anecdotes*, par M. le comte de Ségur. Paris, Didier, 1844, t. II, p. 145.

tiges de la féerie. Nous ne pouvons qu'en indiquer le caractère. « La flotte de Cléopâtre est partie de Kiovie, dès qu'une canonnade générale nous a appris la débâcle du Borysthène. Si on nous avait demandé quand on nous a vus monter sur nos grands ou petits vaisseaux, au nombre de quatre-vingts voiles, avec trois mille hommes d'équipage : que diable allaient-ils faire dans ces galères? nous aurions pu répondre : Nous amuser et voguent les galères; car jamais il n'y a eu de navigation aussi brillante et aussi agréable. Nos chambres étaient meublées de taffetas chiné, avec des divans; et lorsque chacun de ceux qui, comme moi, accompagnent l'impératrice, sortait ou rentrait dans sa galère, *douze musiciens, au moins, que nous y avons sur chacune célébraient notre sortie et notre rentrée*[1]. » Ce fameux voyage de Tauride, si bien fait pour étonner l'Europe, offrit beaucoup de mise en scène. On eût dit une pièce féerique, divisée en plusieurs journées dont celle du lendemain éclipsait

---

[1] *Voy.* Lettre III, à la marquise de Coigny. *Mélanges*, t. XXI, p. 14.

la journée de la veille; le grand machiniste en était le prince Potemkin, cet étrange favori de Catherine. Chaque jour se marquait par quelque nouvel événement : tantôt c'était la manœuvre de soixante-dix escadrons de troupes réglées qui chargaient en ligne, tantôt un nuage de Cosaques qui exerçaient à leur manière, tantôt des Tartares de la Crimée qui formaient des corps d'honneur pour venir au devant de l'impératrice.

Les espaces de désert qu'on avait à parcourir pendant deux ou trois journées de route étaient pourvus de tentes magnifiques. Tous ces campements, avec l'air de fête qui suivait Catherine, présentaient le spectacle le plus varié. « On faisait quinze lieues le matin; on trouvait au premier relai à déjeuner dans un joli petit palais de bois, et ensuite à dîner dans un autre, et puis encore quinze lieues, et un plus grand, plus beau et meublé à merveille pour coucher, à moins que ce ne fût dans les villes du gouvernement, où les gouverneurs-généraux ont partout de superbes résidences en pierres[1]. »

---

[1] Copie d'une lettre de M. le prince de Ligne au baron

Les jours de repos se signalaient par des bals, des feux d'artifice et des illuminations à plusieurs lieues à la ronde. Catherine s'arrêta à Kanev, où pour y voir l'impératrice trois heures, le roi de Pologne avait dépensé trois mois et trois millions. Lorsque la flotte parut devant Kerson, elle avait traversé un désert de cent lieues peuplé, disait-on en Europe, de villes et de villages de carton[1]. C'est là que devait avoir lieu l'entrevue de Catherine et de Joseph II, et se traiter une première fois cette immense question d'Orient, toujours menaçante et, depuis, suspendue comme un danger sur la tête de l'Europe.

Cette course, pendant laquelle le prince de Ligne répandit le plus grand agrément, se prolongea six mois; et l'empereur Joseph accompagna trois semaines durant la Sémiramis du Nord.

---

de Grimm (3 juillet 1787). — Voy. *Corresp. de Grimm*, 3e partie, t. IV, p. 349. Paris, Buisson, 1813.

[1] « Que ces déserts n'alarment pas trop les gens bien intentionnés, comme les gazetiers du bas Rhin, de Leyde, *le Courrier de l'Europe :* ils seront bientôt couverts de grains, de bois et de villages, etc. » (*Ibid.*)

A Constantinople, on avait les yeux fixés sur la marche triomphale de l'impératrice. Dans le cours du voyage, dix vaisseaux turcs vinrent se placer *très-malhonnêtement* au bout du Dnieper, à Ocsakow, pour arrêter la navigation si Leurs Majestés Impériales avaient voulu aller par eau jusqu'à Kinbourn. La manœuvre fait réfléchir. Mais quand Catherine a vu, sur une petite carte d'Europe, la position de la flotte, elle donne une petite chiquenaude au papier, se met à sourire, et dit en regardant de Ségur : « Vous savez que votre France, sans savoir pourquoi, protége toujours les Musulmans. » La France avait déployé de vains efforts pour éloigner la guerre. « Ségur pâlit, Nassau rougit, Fitz-Herbert bâilla, Cobenzl s'agita, et je ris. » Le prince de Ligne riait, car il regardait tout cela comme un *joli* avant-coureur d'une *jolie* guerre. En nous représentant de la sorte les masques de chacun de ces politiques, il nous permet presque d'assister aux scènes de comédie, ou, si l'on veut, de diplomatie, qui se jouèrent pendant le cours de ce féerique voyage. Dans une autre lettre, il ajoute : « Leurs Majestés Impériales se tâtaient quelquefois

sur les pauvres diables de Turcs. On jetait quelques propos en se regardant : comme amateur de la belle antiquité et d'un peu de nouveautés, je parlais de rétablir les Grecs ; Catherine parlait de faire renaître les Lycurgue et les Solon. Moi, je m'étendais sur Alcibiade ; et Joseph II, qui était plus pour l'avenir que pour le passé et le positif que la chimère, disait : « Que diable faire de Constantinople ? On prenait comme cela bien des îles et des provinces sans faire semblant de rien[1]. » Au fond, Joseph II, que les troubles de Belgique commençaient à inquiéter, hésitait à bouleverser l'empire ottoman, pour voir grandir une puissance rivale. Cependant le voyage s'achève, et le prince, en marche pour Saint-Pétersbourg, termine ainsi sa dernière lettre à Mme de Coigny : « A vous revoir bientôt, chère marquise, *ou à vous écrire de Constantinople, si tout ceci continue à s'embrouiller.* »

Notre héros, toujours ardent, rêvait déjà la prise de Stamboul. Mais les Turcs, excités par la

---

[1] *Mélanges*, t. XXI, p. 25. Lettre IV à la marquise de Coigny. (1er juin 1787.)

Prusse et l'Angleterre, au lieu d'attendre les hostilités, déclarèrent eux-mêmes fièrement la guerre à la Russie. Les vœux du prince étaient comblés, mais ils jetaient dans un profond désarroi la cour de Catherine, qui ne s'attendait pas à tant d'audace de la part d'un empire *délabré;* on dut parer aux premières nécessités.

Comme l'Autriche ne s'est pas encore engagée dans la guerre, le prince de Ligne endosse l'uniforme russe. Il croyait recevoir le commandement des deux armées qui allaient s'opposer à l'attaque des Turcs; mais il avait compté sans le prince de Potemkin, qui, peu satisfait de lui et de sa correspondance avec Catherine, l'écarta de cet honneur. Ce furent de tristes journées que ces campagnes turques auxquelles il assiste, sans rôle défini, sans pouvoir se signaler par les services que lui permettaient de rendre ses talents militaires. Au mois de décembre 1787, il écrit à l'ambassadeur français : « Me voici, mon cher Ségur, avec l'uniforme russe de général en chef qui me fait grand plaisir, et un sabre turc au côté; et en attendant que je m'en serve comme général ou même comme volon-

taire, j'ai une plume autrichienne à la main ; je suis jockey diplomatique du meilleur des ambassadeurs, de notre Cobenzl[1]. » Il se sert aussi de cette plume pour tenir l'empereur au courant des menées et des intrigues de la cour de Russie, des bévues des généraux qui conduisent la guerre. Presque à la même heure, il écrit à Joseph II : « Quelle différence entre cette année et l'année passée! Quel beau zèle, Sire, vous avez trouvé ici..... Pouvais-je imaginer que le prince Potemkin voulût tromper celui dont je croyais qu'il avait besoin ? » Le prince de Ligne avait été malheureux dans sa mission politico-militaire ; il avait à faire connaître et adopter les plans de campagne envoyés de Vienne, et il n'avait pas réussi. Le 10 avril suivant, il ajoute : « Votre Majesté a pour elle les galeries et les salons de l'Ermitage, mais point le cabinet. » Bientôt le prince rencontre presque un ennemi dans le ministre de Catherine ; son influence diminue visiblement : « Je crois, dit-il, que je n'ai plus à me

---

[1] *Lettres sur la dernière guerre des Turcs. Mélanges*, t. VII, p. 151.

défendre des diamants et des paysans qu'on voulait me donner, il y a un an. »

Cependant, dès le mois de février 1788, Joseph, requis de fournir les secours promis par les traités d'alliance, avait publié sa déclaration de guerre aux Turcs.

Le rôle du soldat va recommencer; le prince de Ligne va sortir de cette situation mal définie pendant laquelle il se nomme plaisamment jockey diplomatique à la suite des armées et des ambassades, associé secrétaire permanent des missions, espèce de conseil voyageant. En d'autres termes, jusque-là, il n'avait été ni ambassadeur autrichien, ni général russe.

Néanmoins toute cette année se passe encore sans qu'il prenne une part active à la guerre. C'est au camp de Novo-Gregori, devant Choczim, sous Oczakow, à Jassy, que le prince se morfond tour à tour et qu'il demande à plusieurs reprises son rappel, sans pouvoir l'obtenir [1].

---

[1] Voy. *Relation de ma Campagne de* 1788 *contre les Turcs. Mélanges*, t. XXIV, p. 1-187.

Mais tout va changer au printemps prochain. L'empereur, effrayé par une suite de non-succès et de revers, donne à Loudon le commandement de l'armée de Croatie. Sous les ordres du vieux maréchal, le prince, en qualité de général d'infanterie [1], ajoute un nouveau fleuron à sa couronne par la prise de Belgrade (octobre 1789). Il reçoit du général en chef cette lettre flatteuse : « Une grande partie de cette expédition étant due à vos talents et à votre activité dans l'attaque faite sous vos yeux et par votre commandement, j'ai écrit à Sa Majesté tout ce que vous méritez, et, sans doute, elle saura rendre justice à vos services distingués dans la prise de Belgrade [2]. »

La recommandation de Loudon, outre qu'elle constate sa belle conduite, lui devenait, comme nous allons voir, très-utile dans les circonstances présentes. Son voyage de Tauride et sa campagne de 1789, devaient être pour le prince les derniers beaux jours

---

[1] *Feldzeugmeister.*

[2] *Voy.* aussi *Campagne de* 1789, *contre les Turcs. Mélanges*, t. XXIV, p. 268.

d'une vie jusque-là si heureuse et si brillante. Joseph II, son souverain adoré, allait mourir. Son fils Charles, un fils aîné qu'il aimait jusqu'à l'idolâtrie, allait, trois ans plus tard, être frappé mortellement dans les plaines de la Champagne[1]. Tout, enfin, allait lui échapper soudainement par un des coups terribles du sort.

La révolution brabançonne, qui, sous le beau nom de la liberté, s'armait au profit d'un clergé avide de pouvoir, embrasait le pays entier. Les Belges étaient en délire, et les troupes de l'Autriche, que celles de France devaient assaillir bientôt, entraient dans les Pays-Bas le 22 novembre 1790.

Dès les premiers temps de l'insurrection, le prince de Ligne découragé, lassé de son inaction dans la guerre des Turcs, avait proposé à Joseph II de retourner à son commandement de Belgique. En mai 1788, il avait fait des avances qu'on n'avait point écoutées à Vienne ; on se méfiait de l'influence qu'il pouvait exercer. Un jour Joseph II deman-

---

[1] Né le 25 décembre 1759, il succomba en 1792.

dant ce qu'on pensait, dans les Pays-Bas, de ses innovations et de lui-même, le prince devait avoir répondu : on dit que *Votre Majesté veut notre bien*[1]. On se souvint de ce mot. Notre compatriote fut bientôt soupçonné de favoriser le mouvement, par suite de la présence d'un de ses aides-de-camp à Bruxelles au plus fort de la révolte; et ces soupçons grandirent, quand on vit son fils Louis dans les rangs populaires à côté du comte de Lamarck.

Au moment où de Ligne croyait recueillir de nouvelles distinctions, l'empereur, à ce qu'il semble, mal informé, lui manifestait les preuves de son mécontentement; au lieu d'obtenir son départ pour la Belgique, le prince recevait l'ordre de choisir pour quartier d'hiver Esseck, Peterwaradin ou Belgrade, cette ville même que l'Autriche devait à sa valeur. Sans doute, aux yeux de l'empereur, il était déjà coupable pour avoir été distingué par les chefs de la révolution, puisque le prince, en décembre 1789, écrivait au maréchal de Lacy : « Ce n'est pas pour

---

[1] Voy. *Fragments des Mémoires de ma Vie.*

me faire valoir, mon cher maréchal, car mon devoir ne me coûte rien; mais je suis assez assommé de propositions pour me mettre à la tête des Flamands. Je n'ai répondu qu'une seule fois, pour dire que je ne répondrais point; je leur ai fait entrevoir la sottise et l'impuissance de leur révolte, grâce à leur pauvre tête; car ils pourraient bien empêcher d'un côté le passage de la Sambre, et de l'autre celui de la Dyle, par les bords escarpés qui se trouvent de leur côté; et après leur avoir démontré qu'ils ne savaient pas lire le bourguignon du bon duc, auteur de la *Joyeuse Entrée,* j'ai ajouté que je les remerciais des provinces qu'ils m'offraient, mais que je ne me révoltais jamais pendant l'hiver.

« Je n'ai pas même honoré Van der Noot de cette mauvaise plaisanterie, et n'ai pas répondu à sa sommation de venir défendre nos priviléges, ni à ses menaces, si je ne m'y rendais pas tout de suite.

« Je prie Votre Excellence de ne pas dire un mot de tout cela à l'empereur, que je plains d'avoir cru peut-être que je m'intéressais à la révolte Belgique;

car je m'imagine que c'est pour cela que je suis ici dans une espèce d'exil[1]. »

Le prince de Ligne n'était pas bien éclairé sur la cause de sa disgrâce; nous avouons sans peine que nous ne le sommes pas plus que lui; nous ignorons quelle part il pouvait avoir eue dans le mouvement révolutionnaire. Il a très-peu parlé dans ses œuvres de ce grave événement. On n'y rencontre qu'un *discours à la nation Belgique*, écrit, sous les murs de Belgrade, dans le temps où il espérait être envoyé dans *son bon pays* pour le pacifier. Tout ce qu'on peut dire d'après cette pièce, c'est qu'il se fût montré le chaleureux partisan des réformes de l'empereur, et qu'il prévit les dangers d'une insurrection appuyée par la France[2]. Quelques mois après, il re-

---

[1] Lettre au maréchal de Lacy, t. XXIV des *Mélanges*.

[2] Voy. *Mélanges militaires, littéraires et sentimentaires*, t. XXII, p. 24-30. Discours à la nation Belgique supposé dit ou lu par moi, si j'étais envoyé pour lui faire entendre raison : « On vous a parlé, dit-il, de la protection « de l'Angleterre, de la Prusse et presque de la France, « qu'est ce que cette pauvre protection si mal entendue? « Quelques intrigants ont trompé quelques mauvais poli-

cevait l'ordre de conduire une partie de l'armée en Moravie.

Le 20 février 1790, Joseph, vaincu dans ses projets, s'éteignait de douleur, mais en reconnaissant ses torts envers celui qui n'avait cessé de le servir avec loyauté. Allez, lui disait-il, à son lit de mort, allez aux Pays-Bas, faites les revenir à leur souverain, et si vous ne pouvez pas, restez-y. Ne me sacrifiez pas vos intérêts, vous avez des enfants.

Sa disgrâce toutefois, devait continuer sous le successeur de Joseph II. Par une de ces gaîtés qui lui étaient ordinaires, il s'était entièrement aliéné l'esprit de la cour de Bruxelles; l'archiduchesse Marie-Christine avait pris une méchante plaisanterie au sérieux, *comme un manque de respect pour toute sa famille*. Le prince de Ligne, tantôt à Vienne, tantôt sur les frontières de Silésie, fut écarté, en attendant que les révolutionnaires échouassent par des discordes intestines.

« tiques de trois pays différents qui en seront bien honteux « lorsqu'ils verront que *pour la balance de l'Europe*, les « Pays-Bas doivent rester fidèles à la maison d'Autriche. »

Léopold, en montant sur le trône, avait déclaré à nos provinces qu'il maintiendrait leurs priviléges; la restauration de la maison d'Autriche s'opérait avant la fin de l'année 1790. Pour qu'elle fût complète, l'ancien gouverneur devait reparaître à Mons. Il y rentre au milieu des bouquets et des fleurs. Pendant ce court espace de temps, il a son heure de triomphe au théâtre de Tournai. Lors d'une représentation de *Richard Cœur-de-Lion*, le public voyant le prince attendri à l'air : *O Richard! ô mon roi!* applaudit à tout rompre; de vieilles et de jeunes françaises se jettent hors de leurs loges, et, au moment de l'assaut, tout le parterre, composé de jeunes officiers, saute sur le théâtre en criant : « Vive le roi! vive le prince de Ligne! [1] » Chacun croyait alors qu'il jouerait un rôle dans la révolution française, dont il ne fut que le spectateur, et quelquefois un juge passionné.

Bientôt la mauvaise fortune le force à quitter son pays même : la bataille de Jemmappes détache,

---

[1] *Fragments des Mémoires de ma Vie.*

le 6 novembre 1792, la Belgique des destinées de l'Autriche, sans qu'il ait eu «le bonheur» de défendre de son épée cette vieille union. Il est vrai qu'à la suite de la victoire des Impériaux à Nerwinden, il reprit un instant encore ses titres et ses places dans le Hainaut; mais cette seconde restauration des Autrichiens ne devait pas durer plus longtemps que la première. Les provinces belges cessaient d'exister par la bataille de Fleurus (26 juin 1794). Les gouverneurs débonnaires de l'Autriche étaient remplacés par des proconsuls français.

V

Émigration du prince de Ligne à Vienne. Il devient homme de lettres. — Capitaine des gardes en 1805. — Feld-maréchal en 1808. — Son salon à Vienne. — Madame de Stael. — Mort du prince de Ligne.

Lieutenant Général de Vienne

L'Autriche avait toujours été pour le prince de Ligne une seconde patrie. Il l'avait visitée dès sa première jeunesse; il avait fait à Vienne de fréquents séjours; il y avait contracté des liens de parenté, noué de nombreuses amitiés, obtenu enfin le titre de lieutenant-général. Fuyant son pays, il devait un jour y chercher un asile, lorsque, par le sort des armes, sa vraie patrie échappera aux faibles mains de ses princes.

En 1794, notre compatriote se fixait définitivement en Autriche. Quatre ans plus tôt, il s'était bâti sur une haute montagne, à une lieue de Vienne, son refuge du *Léopoldberg*, pour se mettre, disait-il, à l'abri des philosophes et des inondations. Vienne lui rappelait de brillants épisodes de sa jeunesse. Autrefois traité avec une extrême bienveillance par Marie-Thérèse, qui se bornait à le quereller sur son peu de religion, par François Ier, à qui il enlevait ses maîtresses, il était devenu l'ami et le compagnon de Joseph II, de cet empereur dont les projets de réforme auraient mérité mieux que des revers. Un nuage qui se dissipa bientôt, une courte disgrâce traversa, il est vrai, leur amitié; mais Joseph II n'avait pas tardé à lui rendre justice.

Néanmoins la position du prince de Ligne à la cour de Vienne restait complétement changée. Le couronnement de Léopold II s'accomplit à Francfort en 1790 sans que le prince reçût, dans ce jour de grâces et de faveurs, la récompense due à de longs services, les insignes de feld-maréchal. Légitimement offensé de ce passe-droit, il avait sèchement demandé la démission des emplois qu'il oc-

cupait encore. Il n'allait plus à la cour que quand il le fallait, et dans le simple uniforme de son régiment, qu'il affectait de porter. Malgré deux lettres où l'empereur lui parlait de son avancement *mérité*, *désiré* et *promis*, il se tint à l'écart et commença sa vie d'artiste.

C'était bien tard, puisque le prince était âgé de cinquante-cinq ans. Homme du monde et du plus grand monde jusque-là, il voulut être et devint, par la force des événements, homme de lettres. Il avait beaucoup vu, recueilli des matériaux toujours; il écrivit trop pour sa gloire. Dès 1794 même, le prince de Ligne achevait le vingt-quatrième tome de ses *Mélanges*[1]. Sa plume, on le voit, n'avait guère chômé pendant les quatre années de loisirs que lui avait déjà values sa disgrâce.

Cependant, tandis que des ouvrages de tout genre s'échappaient de ses mains, qu'il vivait modestement et travaillait sans relâche, un désir incessant qui se changeait parfois en secret espoir le tour-

---

[1] Lettre à Mme de Reck en 1794. *Nouveau Recueil de Lettres* déjà cité. 1re partie, p. 144.

mentait : il rêvait dans les guerres de l'Autriche contre la France un commandement qu'il n'obtint jamais. En 1794, il écrit à Catherine : « Si Votre Majesté impériale a du crédit auprès du comte d'Anhalt, je la prie de m'appuyer respectueusement auprès de lui, car je lui écris pour lui demander une grâce qui m'intéresse beaucoup. » N'ayant pas réussi, il ajoute, au mois de septembre : « Je conseille à Votre Majesté impériale d'acheter une nouvelle édition de mon *Coup d'Œil sur Belœil,* où elle verra la description de Wœrlitz, qui est, en vérité, l'un des plus beaux lieux du monde.

« Si Votre Majesté s'étonne de me voir occupé de foin au lieu de lauriers, c'est que cette moisson est plus aisée; j'aurais bien voulu cependant essayer de la plus belle tout comme un autre; mais apparemment que je suis mort avec Joseph II, ressuscité un moment pour mourir avec le maréchal de Loudon et tomber malade avec le maréchal de Lacy. *Mon royaume n'est plus de ce monde...* » Deux fois choisi, en quelque sorte désigné pour le commandement de l'armée d'Italie, il fut sur le point de se porter à la rencontre du général Bona-

parte. Des intrigues, certains caprices de femme, la haine de M. de Thugut, *ce grand vizir* dont il *n'était pas l'homme,* entravèrent, malgré des offres de services, l'accomplissement d'une espérance qu'il poursuivit vainement. En butte aux persécutions de ce ministre, qui avait sans doute à se venger, il fut même un instant éloigné de Vienne. Nüsdorff devient pour lui un autre refuge; comme on pourrait l'y oublier, il donne des bals toutes les semaines; il a l'air de braver ses malheurs; il n'en est rien : le prince ne veut qu'attirer l'attention de la cour.

Au milieu des infortunes qui l'atteignent et qu'il supporte avec une gaie philosophie, la seule chose dont il souffre, c'est de se voir préférer tous ceux qui avaient été sous ses ordres. « Il ne réclamait plus le grade de maréchal, qu'un passe-droit lui avait ravi au moment où il espérait cette récompense suprême de ses services. Son seul désir, en présence des dangers que courait la cause des gentilshommes et des rois, était d'être employé[1]. » La

[1] L'éditeur des Mémoires. *Revue nouvelle*, t. VII, p. 397.

république française menaçait l'Europe entière, et il frémissait de son inaction. En proie à un profond découragement, il finit par briser son idole. « La bêtise ou la malice des gens en faveur, les mauvais choix qu'ils ont faits, leur négligence des braves gens et des gens éclairés, ont détruit ma ferveur militaire, que je n'aurais cru pouvoir s'arrêter. J'ai brisé l'idole la plus chère à mon cœur : la gloire, et j'ai résolu de ne jamais essuyer un coup de fusil. » Quelque idée que l'on se fasse de l'instinct de sa valeur et de son culte pour la gloire, un pareil sacrifice de sa pensée, cette résolution du désespoir dut coûter des larmes au brillant officier de Holsberg et de Leuthen.

Les révolutions des Pays-Bas et de France avaient commencé sa ruine; la conquête de la Belgique l'avait décidée. Il vivotait, selon son expression, sur quelques débris de sa fortune échappés au désastre. « Des créanciers, des usuriers dans mon antichambre, comme au temps où j'étais réduit à la maigre pension paternelle; des emprunts que je fais sous un prétexte fastueux, et qui servent à satisfaire des besoins réels, à peu près comme je faisais à vingt

ans aux banques de pharaon, où je ne perdais que la moitié de ce qu'on me prêtait. » Gentilhomme malaisé, réduit aux expédients comme à son début, tel il était pendant les premières années de son établissement à Vienne. Il vendit ses tableaux et ses raretés de cabinet, jusqu'à ce qu'il reçût une indemnité pour les possessions qu'il avait perdues sur la rive gauche du Rhin, ou qu'il recouvrât ses pauvres terres de France et de Flandre.

Le prince de Ligne maintenant se souvient, et selon la disposition de son esprit, le passé qui se dresse devant ses yeux éveille en lui des pensées douces ou de cruels regrets. S'il lui reste encore un petit rêve pour l'avenir en 1803, il n'a au moins aucune illusion sur le présent, et se trouve calme au milieu des agitations qui l'entourent. A la fin de sa carrière, il peut se rendre cette justice, se dire : « J'ai vu la fumée du plaisir et de la gloire, sans en être aveuglé; j'ai vu la boue autour de moi sans me crotter. » Pour se sauver de l'ennui, il lit de l'ancien, écrit du nouveau, ajoute tome sur tome jusqu'en 1812, et se prend à rire quand, sous quelque prétexte de générosité, il est parvenu, grâce à

deux ou trois mensonges, à vendre un exemplaire de ses volumineux ouvrages que le public n'achetait pas assez. Il s'amuse de ses privations, se moque de son avarice forcée, et savoure à longs traits le plaisir de n'être rien après avoir été quelque chose. Il pourrait regretter son existence d'autrefois ; « mais la crainte d'un quart d'heure de réflexion pénible, dit-il à son secrétaire, m'a toujours empêché d'y penser; et si, dans ce moment-ci, cela me passe par la tête, c'est pour me réjouir de n'avoir aucune affaire, pas même un testament[1]. » Lorsqu'il publie en 1812 son dernier livre, il lègue au comte de Laborde le soin de veiller à sa mémoire, il se recommande à son inaltérable amitié. Il se doute qu'on lui prêtera, dans quelque nouveau recueil de lettres, des légèretés, des imprudences, des méchancetés, « et je suis, dit-il, trop paresseux pour me donner la peine de soulever la pierre de mon tombeau pour m'en défendre... On m'a fait

---

[1] Lettre à M. Le Gros, en 1810. *Nouveau Recueil de Lettres* déjà cité, 2e partie, p. 101.

dire de mon vivant tant de spirituelles bêtises auxquelles je n'ai jamais pensé, que ce sera pis alors. L'esprit de parti ou de commérage peut supposer des personnages et des phrases embarrassantes pour les survivants. Veillez-y, cher comte, je vous prie; je suis sûr de n'avoir jamais rien écrit contre la religion et les souverains. Mais on lit de travers; on remplit comme on veut une lettre initiale : on imagine, on interprète. » S'il se rencontrait des légèretés, « faites supprimer tout ce qui pourrait en avoir l'air, la postérité est à présent une ouvreuse de lettres; il n'y en a plus de confidentielles; on est en chemise et on paraît en public.[1] » Cette lettre fut en quelque sorte son testament littéraire.

Cependant une pension de Paul Ier, la vente de sa terre de Tauride, que lui avait donnée Catherine, celle du village d'Edelstetten, qu'il avait obtenue en Bavière, améliorèrent sa situation sans lui rendre sa splendeur passée. Mais le prince de Ligne alors se contentait d'une demi-obscurité.

---

[1] Voy. *Nouveau Recueil de Lettres*, 2e partie, p. 158.

Rentré quelque peu en grâce auprès de l'empereur, il fut, en 1803, nommé capitaine des gardes[1], et promu au grade de feld-maréchal cinq années plus tard, le 7 septembre 1808.

Longtemps il alla aux eaux de Tœplitz passer chez sa fille, la princesse de Clary, quelques mois de la belle saison. Lors des séjours qu'il fit en Bohême, il vécut encore dans la plus grande intimité avec plusieurs têtes couronnées et particulièrement avec Frédéric-Guillaume, qui le reçut plus d'une fois avec cordialité et distinction à Potsdam[2]. Dans une de ces visites il réussit, quoique sans caractère officiel, à rapprocher un instant les cours de Vienne et de Berlin, divisées par l'adroite politique de Napoléon. Il rêvait une coalition sans cesse prête à éclater contre la France. « Tout ambassadeur-marron qu'il était, peut-on dire, il ne fut pas un diplomate ordinaire, tant il montra d'originalité

---

[1] *Voy.* Lettre à Madame *** (1805). *Nouveau Recueil de Lettres* déjà cité, 1re partie, p. 177.

[2] *Voy.* L'éditeur des Mémoires. *Revue nouvelle*, t. VII. p. 410.

et de franchise dans cette négociation, assurément jusqu'à ce jour ignorée[1]. » Il poussait à une étroite liaison entre la Prusse et l'Autriche, il représentait que ces pays, à eux deux, formaient l'Allemagne, qu'une même langue et de mêmes intérêts les unissaient, que, sans cela, il n'y avait point de patrie. « Sire, ajoutait le prince, en parlant au roi de Prusse, que vos deux majestés se donnent la main par écrit, pour se la prêter en cas d'attaque ou de plus d'humiliation. » On était échauffé à Berlin, mais à Vienne on tergiversa; on manqua un moment qui ne se retrouva qu'un peu plus tard. Déjà, dans une autre occasion, il avait raccommodé le cabinet de Vienne avec celui de Saint-Pétersbourg, en ménageant chez lui une entrevue entre Trauttmansdorf et M. d'Entraigues ; mais l'influence de M. de Thugut avait renversé l'échafaudage de cette négociation, de même que, cette fois, la tiédeur de l'Autriche refroidit le zèle du jeune Frédéric-Guillaume III.

Sa petite maison, couleur de rose comme ses

---

[1] *Voy.* L'éditeur des Mémoires, *Ibid.*

idées, nous dit le prince, l'unique salon ouvert dans Vienne, était le rendez-vous des nobles étrangers, qu'il trouvait seuls sociables. « Arrive qui veut et s'assied qui peut; quelquefois, lorsque les soixante personnes qui la fréquentent arrivent et s'y rencontrent en même temps, mes chaises de paille n'y suffisent pas : on s'y tient debout en flux et reflux comme au parterre, jusqu'à ce que les plus pressés s'en aillent [1]. Les visiteurs ne peuvent se remuer; « mais ils en sont souvent plus aimables, en grognant contre moi qui les y attire pour les gêner [2]. » C'est un salon tout français, planté comme une tente au milieu de Vienne. La causerie roulait sur la Pologne que le prince défendit toujours dans les conseils, sur la Russie et l'Angleterre, peu sur l'Italie, peu sur l'ancienne France, et point du tout sur la nouvelle, comme de raison.

En 1805 le prince eut désiré voir Napoléon, Tal-

---

[1] *Fragments des Mémoires de ma Vie.*

[2] Lettre à M. Le Gros en 1810. *Nouveau Recueil de Lettres* déjà cité, 1re partie, p. 102.

leyrand lui offrit d'obtenir une audience; mais il trouva que le *petit* grand homme compromettait par trop; il refusa. Néanmoins, cette envie fut satisfaite un peu plus tard. Au mois de juillet 1807 le prince s'écrie qu'*enfin il a vu l'homme qui fait et défait les rois,* mais il le regarda du milieu de la foule, sans se faire présenter au grand empereur, ne voulant rien demander et craignant d'être trop bien accueilli de celui qu'il admirait cependant *comme l'être le plus extraordinaire* que la terre eut jamais porté[1].

Aucun étranger de marque ne passait par Vienne sans solliciter l'honneur d'être introduit chez le prince de Ligne. Mme de Staël, lors de son voyage en Allemagne, fit comme eux tous, ou le prince alla au devant d'elle (1808). Deux jolis mots, échangés avec infiniment d'esprit, cimentèrent entre eux une admiration mutuelle. Interrogée sur le motif de son voyage, elle avait à peine dit, en regardant fixe-

---

[1] Voy. *Fragments des Mémoires inédits du prince de Ligne*, *Morgenblatt*, juillet 1833, p. 657-658.

ment le prince de Ligne : « Je viens mettre mon fils à l'école du génie, » que celui-ci répliquait plus gracieusement encore : « Il y était, madame, dès sa naissance. » Pendant son séjour à Vienne, l'auteur de *Corinne* vit fréquemment notre compatriote; ils jouèrent ensemble la comédie, qu'ils jouaient très-mal; s'écrivirent, tous les matins, des billets de quatre lignes ou de quatre pages, en attendant le soir pour se rencontrer. Alors se faisaient de véritables assauts d'esprit; l'un et l'autre couraient après les mots ingénieux ou brillants, et quand le prince de Ligne *avait bien excité les yeux de son interlocutrice, armés de toute pièces contre sa pointe,* il était heureux; il mettait et allongeait ses mains jointes d'une certaine façon, comme *il faisait toujours après quelque bêtise.* Ce que Mme de Staël admirait le plus, c'était l'infatigable jeunesse de son esprit; elle aurait pu ajouter de son cœur.

Charmée du prince, le seul étranger peut-être, disait-elle, qui, dans le genre français, soit devenu modèle au lieu d'être imitateur, elle voulut faire connaître ou plutôt rappeler à la France cet homme, dont les plus grands génies et les plus illustres souve-

rains avaient recherché l'entretien comme un noble délassement. Elle publia en 1809 une édition choisie des œuvres du prince, des *lettres* et des *pensées* dont elle eut le tort de vouloir corriger le style. Ainsi fut réveillée sur notre compatriote l'attention du monde littéraire, de la société parisienne, où, après un grand nombre d'années et d'événements qui avaient effacé tant d'autres renommées, les souvenirs qu'il avait laissés subsistaient encore. Cette édition obtint le plus grand succès en France et en Belgique, et fut suivie de plusieurs entreprises du même genre. Le nom de l'éditeur, quelques-unes de ses phrases firent la fortune de l'écrivain belge, que jusque-là on ne lisait guère. Le prince de Ligne remercia vivement, et chaque fois qu'il en eut l'occasion, Mme de Staël *de l'avoir ramassé.*

Il lui sut aussi une infinie reconnaissance d'avoir remarqué qu'il avait l'*esprit sérieux et rêveur.* En effet commençait à poindre dans la littérature un autre horizon, du milieu duquel se détachait la figure mélancolique du chantre d'Atala et de René. Un nouvel ordre d'idées venait d'être découvert dans le champ de la pensée, et l'homme qui

se meurt, après avoir été pleinement de son siècle, voudrait encore, s'il le pouvait et malgré des railleries, être compté parmi les premiers pionniers qui ont aplani la route à ceux qui vont suivre. La mauvaise humeur du prince de Ligne ne laissait pas toutefois d'éclater : « Je n'aime pas, dit-il en 1812, la mélancolie à la mode, ou le trop d'imagination pour le peu d'esprit qu'on a souvent. C'est faute d'en avoir qu'on se donne l'air de penser; et on est pensif, au lieu d'être penseur. Les Grecs, les Français, les Italiens en ont trop pour être mélancoliques. Cela ne va ni à leur physionomie, ni à leur langue. L'une et l'autre des Anglais sont propres à mieux et à pis que cela; c'est-à-dire, au sombre que respirent leur poésie et leurs ouvrages intéressants. Ovide était triste lorsqu'il écrivait ses *Tristes,* et était plus ou moins mélancolique. Horace, Virgile, Boileau et Voltaire n'auraient jamais pu l'être. Jean-Jacques était sombre comme vingt Anglais à la fois, et c'est pour ne pas savoir prendre un vol si haut qu'on voit tous ces petits poëtes mélancoliques et champêtres. Un gentilhomme, qui a son petit château et son verger dans un fonds entouré

de quelques petites montagnes de mauvaise végétation, dit que son site est mélancolique. Un auteur, quitté par sa maîtresse qui l'a trouvé ennuyeux, fait, dit-il, des vers mélancoliques[1]. »

Le prince de Ligne achevait sa belle vie, illuminé d'un rayon de gloire. Uni d'amitié avec les illustrations de l'Allemagne, avec Goëthe, Wieland et de Schlegel; heureux au milieu de causeurs choisis, entouré d'une famille charmante, la princesse de Clary, la comtesse Palfi et d'une troisième fille, chanoinesse, il était répandu dans la société viennoise. Toujours empressé auprès des femmes, il oubliait son âge et aimait à ce qu'on l'oubliât avec lui. Il faisait pour elles de petits vers, quelquefois ingénieux, comme ce quatrain, qu'il adressait à une jeune Hollandaise dont on avait un peu égratigné la réputation :

Églé s'en meurt, ses cris sont superflus ;
Consolez-vous, Églé, d'un tel outrage :
Vous pleurerez, hélas ! bien davantage
Lorsque de vous on ne parlera plus.

---

[1] Voy. *Nouveau Recueil de Lettres*, 2e partie, p. 110.

Mais il fallut renvoyer l'amour. Le 1er mai 1812, il traçait sur l'un des murs de son jardin cette inscription :

Adieu, fortune, honneurs, adieu, vous et les vôtres!
Je viens ici vous oublier.
Adieu, toi-même, amour, bien plus que tous les autres,
Difficile à congédier.

Pendant les dernières années de sa vie, il allait tous les soirs, chez sa belle-sœur, la princesse Charles de Lichtenstein, qui tenait l'un des rares salons où l'on continuait à parler le français. Il passait une partie de sa journée auprès d'une femme bel esprit, Mademoiselle M—y, qu'il n'indique pas autrement. Nous croyons deviner sous ces initiales le nom de Mademoiselle Caroline Murray, qui, elle aussi, comme beaucoup de Belges de cette époque, s'était réfugiée à Vienne à la suite de l'occupation de notre pays par les troupes françaises.

Lorsque Napoléon somma les Belges restés au service de l'Autriche de *rentrer en France,* plusieurs recoururent à leur célèbre compatriote; mais le prince de les renvoyer à l'archiduc Charles; et celui-ci impatienté, de lui dire un jour : « Savez-

vous Maréchal, que vous ne me laissez pas un moment de repos, voilà plus de vingt mille belges que vous me mettez sur les bras. » — « Impossible, Monseigneur, si vingt mille belges avaient été dans les rangs autrichiens, les français n'auraient pas pris Vienne. » Ce fut l'un des derniers mots que le prince de Ligne consacra au souvenir et à l'honneur de son pays.

En 1814, il présida en quelque sorte aux fêtes du Congrès de Vienne. Quand le comte de La Garde le vit alors, il avait conservé cette stature grande et forte, sa taille droite, sa démarche ferme, sa figure majestueuse, ces manières pleines d'aisance et de grâce de sa jeunesse. « De longs cheveux blancs, dit-il, lauriers de la vieillesse, et légèrement poudrés, tombaient en boucles sur ses épaules. Un sourire doux, une expression de bonté, avec un mélange de malice et de finesse, animaient sa physionomie[1]. Sa bouche était grande, mais con-

---

[1] *Fêtes et Souvenirs du Congrès de Vienne*, par le comte de La Garde, t. III, p. 61. Bruxelles, Hauman, 1843.

stamment bienveillante; sur son large front respiraient la sérénité et la franchise; son regard était vif et prompt, ses yeux semblaient lancer le feu. » Sa verte vieillesse promettait de longs jours encore, et lui-même caressait la douce espérance de revoir la Belgique et Belœil, quand un refroidissement qu'il gagna, dit-on, dans un rendez-vous galant, l'emporta du milieu de ses rêves, le 13 décembre 1814. On ajoute que, peu de temps avant sa mort, il s'écria : « Le Congrès est à bout de fêtes, quel spectacle lui donnerai-je? l'enterrement d'un maréchal. » Clore la vie en quelque sorte par un rendez-vous d'amour et par un mot enjoué, c'était finir sa carrière à peu près comme il l'avait traversée.

Il reste à examiner son volumineux héritage, en nous souvenant que l'historien, trop rapide dans sa course, lasse et se lasse lui-même, s'il ne sait s'arrêter aux points de vues qu'il rencontre sur son chemin.

VI

Coup d'œil général sur les œuvres du prince de Ligne. — Leur caractère : morale et philosophie.

Le prince de Ligne, outre les manuscrits qui ont formé ses œuvres posthumes, laissait à sa mort près de quarante volumes, qui touchaient à presque tous les genres de littérature[1]. Si quelqu'un lui eût demandé, à ce moment suprême, ce qu'il avait fait dans le cours de sa longue carrière, il aurait

[1] *Voy.* L'appendice bibliographique qui termine ce volume.

pu répondre, sans trop de vanité, qu'il avait surtout vécu éparpillant tout son esprit en causeries, en saillies et en fusées brillantes.

A moins d'être un homme de génie, l'écrivain qui s'adresse à toutes les muses risque de ne créer jamais de modèle ni de véritable chef-d'œuvre. Le prince de Ligne savait lui-même qu'il avait trop produit pour avoir rien achevé avec art. Aussi le feld-maréchal se reposait il, pour régler ses comptes avec la postérité, sur ses œuvres militaires, dont aujourd'hui, à part quelques hommes spéciaux, personne ne se souvient plus.

Il s'est trompé. Sa véritable gloire, c'est d'avoir été l'un des hommes les plus spirituels de son temps; c'est d'être pour nous un moraliste ingénieux, sagace et quelquefois profond; un *anecdotier* piquant, un agréable conteur, et, dans ses Lettres et ses Mémoires, un peintre habile à tracer le portrait historique; c'est d'être, enfin, un littérateur délié, qui sait exécuter joliment de petits cadres de fantaisie, et faire de la critique curieuse, comme dans ses réflexions sur le *Lycée* et la *Correspondance littéraire* de La Harpe.

Nous ne parlons ni du poëte, ni du romancier, non plus que de l'historien, ou de l'écrivain dramatique, quoiqu'il ait voulu être tout cela encore. Il essaya des vers libres de mesure et de pensées comme Chaulieu, des chansons de société comme Boufflers, des vers érotiques comme Parny. Il voulut tailler des comédies sur le modèle des pièces de Marivaux et de Dorat. Il fit... que sais-je? tragédies, ballets, opéras-comiques, des fables en rime et en prose, des satires, des contes en vers; il fit de l'humour à la façon de Xavier de Maistre (*Voyage dans mes poches, Voyage pittoresque à côté de ma chambre*); il a écrit sur l'histoire et sur l'art militaire; il alla jusqu'à crayonner un roman pour avoir le droit de se dire qu'il avait tenté tous les genres.

Au milieu de tant d'essais divers, on se demande quel est le trait principal de notre auteur? L'embarras semble grand, pourtant il n'en est rien; le prince de Ligne se révèle bientôt comme un esprit observateur et critique; il suffit de la lecture d'un volume pris au hasard parmi ses œuvres, pour qu'on le déclare peintre moraliste. Au bout de

quelques pages, on est au courant de sa philosophie comme de sa manière d'écrire, de la justesse comme de la fausseté de son esprit; car bien vite la vérité s'est mêlée au paradoxe, le bon goût au mauvais goût surtout dans ses vers. Si vous ajoutez à cela un tour vif et pittoresque dans la pensée, un style gai, à phrases courtes et naturellement coupées en maximes, une certaine recherche toujours dans l'idée ou dans l'expression, un véritable abus d'esprit parfois, vous connaitrez la physionomie générale de ses œuvres, immense fouillis où sont comme perdus, au milieu de paille et de grains de sable, les diamants les plus finement taillés. Le prince enfin, lorsqu'il ne s'égare pas, est de ces écrivains du monde qui savent le mieux ce qu'ils disent, mais qui, au lieu d'instruire, trop souvent s'égarent par l'envie d'amuser.

Comment et pourquoi le prince de Ligne, d'habitude si occupé de ses plaisirs, a-t-il pu amonceler tome sur tome à la fin de sa carrière? Ah! sans doute que jeté dans une inaction forcée à l'âge de cinquante-cinq ans, après avoir beaucoup expérimenté la vie, il laissait courir sa plume au gré de ses sou-

venirs; qu'ayant écrit de tout temps, il n'avait qu'à ramasser autour de lui des matériaux épars, imprimés ou encore manuscrits; qu'enfin, poussé par la nécessité (*auri sacra fames!*), après avoir vendu ses tableaux, sa vaisselle pour vivre, cet homme ruiné par les révolutions, ce prince si longtemps favorisé de la fortune, vendait au public le peu d'esprit qui lui restait[1].

Une semblable cause de stérile abondance deviendrait respectable et désarmerait la critique, si le prince de Ligne avait partout besoin d'indulgence. Pour juger ses œuvres, oublions, comme il le demande, les souvenirs que nous avons gardés de l'auteur. « Car si un traité de morale est fait par un homme gai, on dit d'avance : je parie qu'il y aura mille folies; on le lit en riant, et quelque chose de profond, de neuf paraîtra une extravagance. » Et notons provisoirement que de tous ses livres ressort ce caractère essentiel, un désir de peindre et de

---

[1] Ce sont ses propres paroles. *Voy.*, t. XI des *Mélanges militaires, littéraires*, etc., avis inséré à la dernière page.

moraliser; que de chacun d'eux il serait possible de tirer des portraits et des tableaux, tels que cette esquisse des gens de la cour, empruntée aux *Contes immoraux :*

« A la cour on ne pense qu'à soi. Les uns s'oc-
« cupent du regard du souverain; les autres de
« celui de leurs maîtresses; quelques-uns de la
« mine d'un ministre, pour voir s'il est en faveur
« et diriger là-dessus leur plus ou moins d'atten-
« tion; quelques autres, pour avoir l'air d'y être,
« mènent à une embrasure de fenêtre un ministre
« étranger; un de ceux-ci cherche à écouter ce
« que l'un dit à l'autre; plusieurs font des révé-
« rences à droite et à gauche, rient ou veulent pa-
« raître s'amuser; plusieurs, pour avoir l'air affa-
« ble, disent quelques mots en l'air, ou cherchent
« à dire un bon mot qui fasse rire Sa Majesté, ou
« à parler assez haut pour qu'elle les remarque et
« paraisse se mêler de la conversation, ce qui ar-
« rive effectivement lorsqu'embarrassés de leurs
« personnes les jours de représentation, les sou-
« verains demandent ce qu'on dit. Quelques-uns
« font les sévères, les taciturnes, pour faire croire
« qu'ils dédaignent tous les genres de courtisa-
« nerie et qu'ils pensent. Quelques généraux, assez
« humbles au coup de fusil, sont fiers et prennent un
« maintien militaire. Les voyageurs présentés cher-
« chent des yeux la femme qu'ils comptent avoir,

« persuadés qu'ils sont plus aimables que les gens « du pays. Les grandes maîtresses pensent à l'éti- « quette, qui diminue tous les jours, à ce qu'elles « disent, Sa Majesté ne les avertissant plus de « rien; les petites-maîtresses à se placer de ma- « nière qu'un lustre qu'elles évitent, ne leur donne « pas les yeux battus; les filles d'honneur à le « perdre sans qu'on le sache; toutes les femmes à « un collier, une chaîne, un schawl turc, un mé- « daillon qu'elles voient à l'une d'entr'elles et qu'el- « les envient, ou à critiquer ce qu'elles n'envient « point. Les grands officiers de la cour songent à « deviner la porte par laquelle Sa Majesté sortira. « Les chevaliers des ordres arrangent leurs ru- « bans; les jeunes gentilshommes de la chambre « font les beaux et les empressés; les vieux cham- « bellans les importants; les provinciaux les im- « portuns et des questions; les pages des espié- « gleries [1]. »

Ce n'est pas la verve ni la puissance des prosateurs du XVIIe siècle; mais il y a dans l'énergique concision de cette maxime : *A la cour on ne pense qu'à soi,* quelque chose qui rappelle Labruyère. A la vé-

---

[1] *Voy.* les *Contes immoraux*, t. XXIII des *Mélanges*, p. 86 et suiv.

rité, l'illusion dure très-peu. Bientôt apparaît toute la distance qui sépare deux époques. Au lieu de la touche vigoureuse du grand siècle, on voit l'écrivain qui s'amuse et se complaît dans le détail, dans la miniature. Au lieu de grands traits sur la toile, vous n'aurez le plus souvent, qu'un dessin réduit sur de l'ivoire; moraliste du grande monde, il peindra le galant, le joli et le gracieux d'une époque élégante par excellence. Ce sera l'une des faces de sa physionomie.

Quoi qu'il soit de ces défauts, de Ligne, reflétant ainsi son époque d'une certaine façon, doit occuper un coin dans le tableau littéraire de la fin du XVIIIe siècle ; il mérite, à nos yeux, d'entrer dans la collection des français moralistes. Nous voudrions que, grand seigneur, il fût placé à côté de deux hommes de son temps, entre *un bourgeois homme d'esprit* et un *gentilhomme austère :* on devine qu'il s'agit de Duclos et de Vauvenargues. Inférieur sans doute à ces écrivains par des imperfections calculées et par un style maniéré à dessein, il ne le cède ni à l'un ni à l'autre par l'originalité de la pensée, par la sagacité ou la finesse de ses analyses; quel-

quefois il les égale, s'il ne les surpasse, par le chatoiement imprévu d'une phrase colorée. D'ailleurs, en d'autres conditions que ceux-ci, né à l'un des sommets de l'échelle sociale, il semble qu'il ait dû rapporter de cette situation, de sa fréquentation des grands et des rois, de ses voyages même, quelque perspective nouvelle, inconnue; il semble qu'il ait été, sinon mieux, du moins autrement placé pour juger l'homme en prise avec ses passions.

« La Rochefoucault, a-t-on dit, humilie l'homme par une fausse théorie; Pascal l'afflige et l'effraye du tableau de ses misères; Labruyère l'amuse de ses propres travers; Vauvenargues le console et lui apprend à s'estimer. » Risquons d'ajouter que de Ligne cherche à lui enseigner l'art d'être heureux.

Nous touchons à sa philosophie. Il est aisé de conclure d'après sa vie ce qu'elle devait être. Elle fut épicurienne par entraînement, par nature d'esprit, je dirai par tempérament. Toutefois, avec l'âge qui survient, éclairé par les événements dont il fut le spectateur, il comprend ses étourderies de philosophe. Il devient à peu près chrétien. Mais quand

succède à la doctrine de l'*intérêt bien entendu* une espèce de philosophie religieuse, son siége était fait; ses idées étaient tellement bien formées, que les meilleures intentions ne suffirent pas pour lui faire dépouiller l'ancien homme. Il conserva ses alliances d'esprit avec les encyclopédistes; sa religion et sa philosophie ne cessèrent jamais d'être mondaines. Aussi bien lorsqu'il parle du catholicisme, il sait la force de l'habitude si puissante en lui, qu'il vous demande toujours, s'il s'écarte des vrais principes religieux, à être charitablement averti. En vérité, il en a besoin. Et ne souriez pas si, par une conséquence de sa première doctrine appliquée au salut de l'âme, il en vient à la pratique religieuse. En 1803 il avoue que par celle-ci il veut et peut être aisément heureux dans l'autre monde, après l'avoir été dans celui-ci *sans elle;* mais ces mots sont sous-entendus.

Un dialogue piquant, choisi par Mme de Staël, et où il fait, dit-elle, retourner la plaisanterie contre l'incrédulité, donnera une idée assez juste de l'état de sa croyance après cette espèce de conversion.

Il s'y agit d'un esprit fort et d'un capucin; mais

de quel capucin? De l'homme du monde le plus tolérant, qui a lu Voltaire, Rousseau, Montesquieu, et qui parierait de tirer de leurs œuvres un livre de dévotion, presque un catéchisme.

« L'ESPRIT FORT. Qui t'a porté à prendre cet état?

« LE CAPUCIN. La philosophie.

« L'ESPRIT FORT. En voilà bien d'une autre! C'est « nous autres qui sommes philosophes.

« LE CAPUCIN. Je sais bien qu'on est assez bête « pour vous en donner le titre; mais c'est par les « effets que je juge votre philosophie.

« L'ESPRIT FORT. Y en a-t-il à être dupe de tout?

« LE CAPUCIN. Y en a-t-il à n'être dupe de « rien?

« L'ESPRIT FORT. Tu ne crois donc rien toi-« même?

« LE CAPUCIN. Au contraire, je crois tout; je « prouve ce qui est clair; j'ai de la foi pour ce qui « ne l'est pas. Mettant les choses au pis ou au « mieux, comme vous l'entendez, pour l'autre « monde, je me fais heureux dans celui-ci.

« L'ESPRIT FORT. Tu n'es donc pas théologien?

« LE CAPUCIN. Je ne suis que logicien; c'est par « justesse dans l'esprit que j'arrête mon esprit, « lorsqu'il me mène dans un casse-cou dont je ne « pourrais pas le tirer.

« L'ESPRIT FORT. Tu ne veux donc pas, tu n'oses « pas assurer qu'il y a un Dieu?

« LE CAPUCIN. Je l'adore; je ris de ceux qui « disent qu'il n'y en a pas; je regarde le firma- « ment comme Cicéron; je chante avec David : « *Cœlie narrant Dei gloriam,* et je prononce avec « J.-B. Rousseau : *les cieux instruisent la terre,* etc.

« L'ESPRIT FORT. Et ton âme, capucin? l'âme « d'un capucin!

« LE CAPUCIN. Je pense. Voilà ma réponse.

« L'ESPRIT FORT. Le monde...

« LE CAPUCIN. N'est pas venu tout seul au monde « et ne va pas si mal qu'on dit.

« L'ESPRIT FORT. Les mystères...

« LE CAPUCIN. Sont des mystères comme vous « les appelez très-bien. Tout est possible à celui « qui a fait l'impossible.

« L'ESPRIT FORT. Les miracles...

« LE CAPUCIN. Ont été faits ou imaginés dans le « temps qu'il était nécessaire de faire renoncer « aux prodiges du paganisme et à la sorcellerie, « qui était bien plus absurde encore que le paga- « nisme.

« L'ESPRIT FORT. Tu as l'air de ne pas croire « toi-même aux miracles?

« LE CAPUCIN. Prouvez qu'ils surpassent la puis- « sance de celui qui a créé le soleil?

« L'ESPRIT FORT. J'ai cru que tu m'allais dire un « capucin.

« LE CAPUCIN. Pourquoi pas? j'éclaire aussi le « monde, comme vous voyez.

« L'ESPRIT FORT. Un pape... un vicaire... des

« processions... des fainéants qui y vont, au lieu « de travailler... des signes de croix... des habits « soi-disant orientaux... et ta barbe!

« LE CAPUCIN. Quand même Dieu, dans sa sa- « gesse, n'aurait pas imaginé tout cela, tout ce « que vous venez de dire mène à une obéissance « aveugle et ne ferait que séduire sans égarer; « mais vous autres, Messieurs, vous égarez sans « séduire.

« L'ESPRIT FORT. Nous cherchons le vrai.

« LE CAPUCIN. L'avez-vous trouvé? Quel sot or- « gueil de ne vouloir dépendre de personne, pas « même de Dieu! Un grand seigneur de ma con- « naissance l'appelait *le gentilhomme de là-haut,* « non par gaîté, mais par aristocratie. Je suis bien « aise d'avoir plusieurs chefs pour me conduire : « celui de l'Église, celui du diocèse, celui du cou- « vent et celui de ma conscience. Je ne me mêle de « rien, parce que je suis philosophe.

« L'ESPRIT FORT. Je me mêle de tout parce que « je suis philosophe. J'écris toujours; j'approfondis « tout; j'arrache la foudre à la Divinité, le sceptre « aux rois, l'équilibre à l'Europe et la postérité « aux ténèbres.

« LE CAPUCIN. N'en coûte-t-il la vie à personne?

« L'ESPRIT FORT. Qu'importe la génération pré- « sente, si nos enfants sont heureux?

« LE CAPUCIN. Hélas! on a tant crié contre nous, « pour sept ou huit juifs brûlés mal à propos, cer- « tains jours de galas; pour quelques Mexicains

« massacrés, à la vérité, sans nécessité; pour les « dix-huit mille victimes un peu révolutionnaires « de la Saint-Barthélemi, et les soixante mille émi- « grés de Louis XIV qui sont allés faire fortune « ailleurs; et vous me parlez du sacrifice d'une « génération tout entière! Savez-vous, mon cher « Monsieur, que vous me faites une peur terrible? « Est-ce que vous ne vous portez pas bien?

« L'ESPRIT FORT. J'ai passé la nuit à travailler.

« LE CAPUCIN. Et moi à dormir, après avoir re- « mercié Dieu de ce que je suis capucin... [1]. »

Si de Ligne malmène le philosophe, s'il traite mieux son capucin, chacun l'approuve; mais le prince n'est ni l'un ni l'autre de ces personnages. Il ne me semble pas, comme l'insinue Mme de Staël, *prêter sa propre grâce* au pauvre capucin, qui *soutient la bonne cause.* C'est un tiers plus sage que ses deux interlocuteurs, qui écoute leurs discours, rit sous cape de leurs drôleries et se raille de leurs exagérations. Si par ce dialogue notre moraliste se place dans l'Église catholique, c'est à cause des agréments ou des facilités qu'elle donne pour faire son

---

[1] *Dialogue entre un esprit fort et un capucin*, t. XXI des *Mélanges*. — *V.* l'édition de Mme de Staël, p. 305.

salut; cette religion le dispense de réfléchir sur la vérité; il peut s'en remettre à ce que d'autres ont cru et pensé avant lui. Puis c'est *la seule qui soit aristocratique.*

Le prince de Ligne appartenait pleinement à la classe de ces esprits qui acceptent une religion pour les avantages mondains qu'elle procure. Pour en être convaincu, il suffit d'ouvrir un petit livre écrit en 1807, publié après sa mort, sous le titre *Logique et Philosophie du Catholicisme*[1] :

« Le bel esprit de M. de Châteaubriant lui a fait « enfanter le génie du christianisme. N'ayant que « celui-ci sans avoir celui-là, je voudrais que son « bon esprit lui fit faire sans tant d'éloquence et de « poésie la *Logique et la Philosophie du Catholi-* « *cisme.* Par l'une, il prouverait que notre religion, « après avoir été troublée autrefois par les Arriens, « les Sociniens, les Manichéens et cent petites « sectes pareilles, en avait triomphé et qu'il est « singulier que depuis près de trois cents ans, elle « ait succombé sous l'intérêt particulier. Par l'autre, « il prouverait le bonheur des gens bornés comme « des gens d'esprit. Les premiers, sans raisonner

---

[1] Berlin, 1816. *Voy.* p. 1 et 2.

« sur les prétendus abus de la cour de Rome, en-
« tendant la messe chaque matin, mettant aux
« pieds du saint du jour ou de leur patron les con-
« trariétés ou malheurs qu'ils éprouvent, obtenant
« le pardon de leurs fautes sanctionné par un mi-
« nistre des autels, meurent dans ses bras avec la
« consolation et la conviction d'être plus heureux
« après leur mort. »

« Comment peut-on croire et s'arrêter dans sa
« croyance, et croire le plus pour ne pas croire le
« moins? Ce n'est pas la raison qui fait concevoir
« la création et l'incarnation. *Puisque c'est la foi*,
« *pourquoi n'avoir pas celle de son trisaïeul qui*
« *croyait à la présence réelle de l'Eucharistie.* »

Telles étaient les maximes religieuses du philosophe d'autrefois. »

VII

Continuation du même sujet. — Mes Écarts ou ma tête en liberté et Mélange ou Essai très-négligé de plusieurs genres de poésies.

Maintenant qu'elles sont connues, ces transformations de notre moraliste, ne vous étonnez de rien en parcourant son recueil de pensées, capricieusement intitulé : *Mes Écarts ou ma tête en liberté,* composé d'abord de trois volumes, augmenté plus tard de *suppléments* divers, livres sans dessein, sans suite et sans conclusion, où tout semble arriver à l'aventure, selon les plaisirs ou les contrariétés de la

journée, mais qui, confidents de toute sa vie, donnent l'idée la plus exacte et la plus complète de son talent et de son caractère. Commencés pendant sa première jeunesse dans les camps de l'Allemagne, poursuivis à toutes les cours de l'Europe et dans son refuge à Vienne, *Les Écarts* forment à nos yeux son œuvre principale.

Tandis que certains philosophes s'attachent tristement à présenter l'homme sous un aspect général, notre écrivain s'applique gaîment à l'analyse, sans jamais remonter à la synthèse de la nature humaine. « Les hommes, les choses, les événements ont passé devant le prince de Ligne. Il les a jugés sans projet et sans but, sans vouloir leur imposer le despotisme d'un système; ils étaient ainsi, ou du moins ils lui paraissaient ainsi ce jour-là. Et, s'il y a de l'accord et de l'ensemble dans ses idées, c'est celui que le naturel et la vérité mettent à tout[1]. » Nous ne répondons pas de cette

---

[1] Mme de Staël, *Lettres et Pensées du maréchal prince de Ligne*, préface, p. 7.

harmonie : quelquefois il se souvenait si peu de ce qu'il avait écrit ou il sentait si différemment, qu'une femme charmante, à qui il avait prêté les *Écarts,* le battit un jour par ses propres raisonnements. Sans doute il eût été préférable de se créer un système que de se soumettre à de pareilles mécomptes; mais il poursuivait un *but.* Ne disait-il pas :

« Nous autres moralistes, nous ne valons pas « mieux que ceux qui nous lisent. Nous sommes « cette classe entre la nourrice et la bonne qu'on « appelle, je crois, *garde d'enfant.* Elles sont souvent « aussi bêtes que celui qu'elles tiennent par les li- « sières. Voilà cependant toute ma prétention. Je « voudrais tenir celles du genre humain, qui n'est « qu'un grand enfant, pour l'empêcher de tomber, « de se brûler, surtout de pleurer, de crier, d'arra- « cher et de gâter tout. Je voudrais que mon livre « fût le panier d'osier qui lui apprend à mar- « cher tout seul, sans risque de se faire du « mal[1]. »

De quelle façon le prince entend-il l'art de bien

---

[1] *Supplément à mes Écarts et Portraits*, t. XX des *Mélanges*, p. 111.

vivre? Est-ce en se tenant dans les liens étroits d'une morale austère? Est-ce dans le sentiment, dans la seule satisfaction du devoir accompli? Non, sa philosophie, plus facile, est celle d'un monde qui dépérit et qu'un monde nouveau va remplacer.

« La véritable philosophie est le plaisir. Qu'on « y fasse entrer ses devoirs. *Eux* remplis, qu'on « ne respire que dissipation, joie, jeu, chasse, fêtes, « spectacles, bonne chère, bonne société, choses « extraordinaires, de la folie même et des folies : « mais *toujours du goût*[1]. »

Avec cette seule réserve, il dira :

« La vie me paraît une promenade dans un jar- « din. Cueillez les roses, les myrtes et les lauriers, « si vous pouvez. Ne laissez faner aucunes fleurs, « depuis l'humble violette jusqu'à l'orgueilleux « héliotrope. Mangez de tous les fruits, et ne négli- « gez que ceux dont l'arbre est planté sur le bord « d'une fosse dans laquelle, à force de vous pro- « mener, vous devez nécessairement tomber. L'a- « dresse est de marcher au travers des ronces et « des épines. Moquez-vous de l'ortie et du chardon;

---

[1] *Mes Écarts ou ma tête en liberté*, t. XII des *Mélanges*, p. 26.

« on est piqué, mais non pas déchiré. Ne faites « que vous méfier un peu des abeilles, et enlevez-« leur, si vous pouvez, leur butin; mais fuyez les « guêpes[1]. »

Et ailleurs :

« Pourquoi n'y a-t-il pas une école de bonheur « au lieu des écoles de latin et de droit? Qu'on y « apprenne le régime de son âme; qu'on dise, si « l'on est heureux : *Je jouis;* si on ne l'est pas : *La « vie n'est qu'un passage.* Il faut savoir manier « l'espérance, ne mettre de prix presque à rien, « tirer parti de tout; savoir s'occuper, se donner « des goûts et du goût; n'enchaîner sa liberté que « par les chaînes légères des roses de l'amour, ou « des lauriers de Bellone; faire du bien selon sa « puissance; prendre tous les plaisirs de son âge « et de sa situation; n'avoir ni méfiance, ni envie, « ni méchanceté, ni passions; garder, livrer ou « retirer son cœur suivant l'occasion; et quand il « n'est plus présentable, se retirer à la campagne, « au sein des belles-lettres et de la nature, et de là, « dire à la mort : Je ne vous crains pas[2]. »

---

[1] *Supplément à mes Écarts et Portraits*, t. XX des *Mélanges*, p. 202.

[2] *Mes Écarts ou ma tête en liberté*, t. XII des *Mélanges*, p. 154 et suiv.

Son dernier mot, sa devise sera : *Calme avec soi-même, bien vivre et bien mourir*[1].

Toute sa science de la vie consiste à ne se laisser troubler par aucun événement, à tirer lestement parti de tout pour son bonheur.

« Tout va bien, disent les Leibnitz, les Pope, « les Schaftesbury, les Bolingbrocke, tristement. « Tout va mal disent gaiement les *Candide, Mem-* « *non* et *Scarmentado*. Le vrai, c'est que tout va « ni trop bien ni trop mal. Par conséquent, chan- « tez[2]. »

« La cour vous a oublié. Chantez. Une jolie « femme vous a quitté pour un de vos amis, chan- « tez. Demain vous aurez la sienne, et il sera bien « plus à plaindre que vous, parce qu'il ne sait peut- « être pas qu'il faut chanter[3]. »

A ces paroles d'un disciple d'Épicure, hâtons-nous d'opposer quelques pensées plus chrétiennes.

---

[1] *Mes Écarts ou ma tête en liberté*, t. XIII des *Mélanges*. p. 94.

[2] *Mes Écarts ou ma tête en liberté*, t. XII, p. 270.

[3] *Ibid.*, p. 272. — Il a donné cet avertissement : « Quand je parle d'aimer, c'est souvent légitimement. Quand je dis *avoir*, c'est du cœur dont je parle, et non de la personne. »

Sceptique par tempérament, il dit, en s'adressant à ceux qui le sont par système :

« *Matière première et électrique, matière réver-* « *sible, modifiée, impérissable, ce sont des mots.* « Eh! que veulent dire ces mots. Hobbes et Spi- « nosa pensent et écrivent. Comment sont-ils ma- « tière? L'incrédulité est si bien un air, que, si on « en avait de bonne foi, je ne sais pas pourquoi on « ne se tuerait pas à la première douleur du corps « ou de l'esprit. Ce qui seul suffit pour faire croire à « l'immortalité de l'âme, c'est l'injustice du sort[1]. »

Et plus loin :

« En mettant les choses au pis, je dirais aux « raisonneurs, il est aussi difficile de ne pas croire « que de croire. Que coûte-t-il de croire? Tout est « extraordinaire, rien ne peut s'expliquer. Répa- « rons l'espèce de tort qui se rencontre dans le « monde, en faisant du bien aux malheureux; en « ne souffrant pas qu'il y en ait; en consolant les « affligés, en n'humiliant personne, en honorant la « vieillesse, en défendant les orphelins; en consa- « crant notre voix à la défense de l'innocence op- « primée sourdement. En sacrifiant notre vie pour

---

[1] Voy. *Mes Écarts ou ma tête en liberté*, t. XII, *des Mélanges*, p. 10.

« notre souverain et pour nos amis; en reconnais-
« sant les bienfaits; en oubliant les outrages; en
« éclairant sur leurs devoirs ceux qui n'y man-
« quent que faute de les connaître; en répandant
« dans la société cette sûreté et cette aménité de
« mœurs qui feraient le bonheur de cette vie, et
« seraient la suite de cette paix intérieure de l'âme,
« que l'incrédulité doit nous ôter. N'est-ce pas là
« de l'évangile tout pur? Y a-t-il une meilleure
« morale, plus philosophique et plus politique à la
« fois[1]? »

A quelque période qu'on le prenne de sa vie, le prince relève volontiers le côté consolant des choses humaines; il déteste surtout les gens qui cherchent toujours une raison d'intérêt à de belles actions.

« Qu'il est admirable, selon moi, d'admirer! Si
« je trouve quelque chose qui mérite de l'être, je
« m'empresse d'autant plus, qu'il paraît que, par
« là, je relève mon existence. Je suis glorieux de
« ce qu'un de mes semblables ait fait une grande
« chose. Si c'est un ouvrage du créateur, j'en suis
« encore plus glorieux. Je dis que c'est pour moi

---

[1] *Mes Écarts ou ma tête en liberté*, t. XII des *Mélanges*, p. 13.

« qu'il a fait ce beau point de vue, ce rocher singu-
« lier, cette cascade naturelle, cette jolie femme[1]. »

Et encore :

« Il y a des enfants sérieux; c'est la plus mau-
« vaise espèce. Il y en a qui n'ont jamais ri, qui
« n'ont aucun goût, aucun plaisir dans le monde.
« Ils blâment celui des autres, ils empêchent d'en
« prendre; ils n'admirent rien, ils rabaissent tout.
« Je sais mieux qu'eux que rien n'est parfait et que
« le bon est rare, mais je le cherche; si j'en trouve
« un peu chez un homme ou dans un livre, je suis
« content. Malheur aux moralistes misanthropes,
« ce sont des peintres qui n'étudient la nature que
« pendant la nuit[2]. »

Si tel est le caractère général de ses pensées, s'il nous présente une morale ordinairement douce, riante et insoucieuse, le prince de Ligne avait aussi ses heures de misanthropie et d'amertume. Écoutez plutôt cette apostrophe au sujet de l'exercice de la charité :

« Homme! qui que vous soyez, dévôt, libertin,

---

[1] *Mes Écarts ou ma tête en liberté*, t. XII des *Mélanges*, p. 154.

[2] *Ibid.*, t. XIII des *Mélanges*, p. 256.

« prodigue, avare, philosophe, insensé, et même « *homme juste, s'il en est,* croyez-vous avoir jamais « donné par générosité? Vous, dévôt, vous êtes ce- « lui qui y avez eu le moins de mérite. Vous avez « placé votre argent à intérêt; vous vous êtes ima- « giné qu'il vous vaudrait le pardon de quelque « méchanceté; vous avez dit : Je donnerai à cet « homme, non parce qu'il est mon frère, mais parce « qu'il est dit dans notre loi : Donnez aux pau- « vres, et vous aurez le royaume des cieux. Vous, « libertin, qui n'y croyez pas, n'était-ce pas peut- « être pour vous débarrasser de ce mendiant? Vous, « prodigue, vous lui avez donné ce que vous au- « riez jeté également à la place où il vous a de- « mandé l'aumône; c'était une occasion de plus de « vous satisfaire. Vous, avare, c'est pour qu'on le « dise, c'est parce qu'on vous regardait; c'est pour « refuser à tout le monde et vous refuser à vous- « même votre nécessaire. Vous, philosophe, c'est « par humanité, j'en conviens, mais vous êtes à « votre aise; il est aisé d'être philosophe quand on « est riche; un petit écu ne vous dérange pas. L'au- « riez-vous assisté au point de manquer de votre « superflu? Non, votre philosophie vous fait aimer « trop vos aises. Et pour vous, insensé, vous vous « êtes porté à cette bonne action par l'exemple, par « habitude, par éducation; vous n'y avez mis que « de l'indifférence. Et vous, homme juste, qui peut- « être avez vu ce malheureux à la guerre, se dis- « tinguer sous vos yeux, vous n'avez fait que votre

« devoir. Je le répète, je cherche un homme vrai-
« ment généreux et je n'en trouve point.

« Ce serait celui qui aurait plus de plaisir à
« donner qu'à jouir de ce qu'il a, et dont un mou-
« vement d'élévation dans son âme, exprimé sur sa
« figure, marquerait la satisfaction d'obliger, en
« s'en privant[1]. »

Mais ce sont là des pensées qui surgissent de loin en loin, et qui, en passant, viennent assombrir la sérénité de son front. Disons-le maintenant, le prince de Ligne n'aime pas à se tenir sur ces hauteurs d'où le moraliste scrute, avec un regard d'aigle et en planant au dessus de la terre, le mobile des actions humaines. Il préfère descendre dans les salons pour y rencontrer le sujet de ses analyses. Ce sont les gens de cour, le grand monde, l'art de plaire, l'amabilité, l'amour, les femmes qu'il a voulu particulièrement définir, puis les petites passions qui s'agitent partout, la coquetterie, l'amour-propre, la jalousie, les petites vengeances, cette foule de travers enfin qu'offre une société raffinée.

---

[1] *Mes Écarts ou ma tête en liberté*, t. XII des *Mélanges*, p. 293.

Le prince, dans ses *Écarts*, va ainsi, et sans cesse, aux sujets les plus divers. On le lui a reproché. Il l'a fait par calcul; il a jeté ses pensées à tout hasard, sans ordre aucun, comme il veut qu'on lise ces sortes d'ouvrages, pour ne pas s'ennuyer; car ici comme partout, il a le désir d'amuser ceux qui l'écoutent.

« Il n'y a, dit-il, que les bourrus qui n'aient pas « l'envie de plaire. La douceur qu'elle met dans la « société, l'envie d'obliger qu'elle donne, l'huma- « nité qu'elle fait exercer, le don de mettre à l'aise « les inférieurs, la façon de les empêcher de s'a- « percevoir qu'ils ont le malheur de l'être, le talent « de faire valoir les supérieurs, s'ils cherchent à « l'être par leurs actions, et s'ils le sont par leur « mérite, tout cela fait assez l'éloge de la coquet- « terie des hommes, telle que je l'entends[1]. »

Que faut-il donc pour plaire?

« Il faut ne pas toujours avoir raison; il y a des « torts qui sont plus faits pour réussir et des tra- « vers même fort agréables quand ils ne sont pas « joués. »

---

[1] *Mes Écarts ou ma tête en liberté*, t. XII des *Mélanges*, p. 119.

Ensuite,

« Il y a des manières d'écouter qui valent mieux « que toutes les plus jolies choses qu'on pourrait « dire. Pour faire valoir ceux avec qui l'on est, il « faut les faire parler sur ce qu'ils savent le « mieux, et tirer parti même d'un ennuyeux pour « s'amuser ou s'instruire : il y aura vraisemblable- « ment quelque chose qu'il sait ou qu'il peut ap- « prendre, ou qu'il aura vu. »

Enfin,

« Ce qui coûte le plus pour plaire, mais ce qui « l'empêche si on ne le fait pas, c'est de cacher que « l'on s'ennuie. »

Ces pensées sont d'un observateur délicat. Voici maintenant le portrait de l'*homme vraiment aimable*, qui possède tout ce qui convient, qui unit un maintien simple et distingué aux plus précieuses qualités du cœur et de l'esprit.

« Je connais des gens qui n'ont d'esprit que ce « qu'il leur faut pour être des sots. Écoutez-les, ils « parlent bien. Lisez-les, ils écrivent à merveille; « du moins celà se dit comme cela. Tout le monde « a de l'esprit à présent, mais s'il n'y en a beau- « coup dans les idées, méfiez-vous des phrases. S'il « n'y a pas du trait, du neuf, du piquant, de l'ori- « ginalité, ces gens d'esprit sont des sots, à mon

« avis. Ceux qui ont ce trait, ce neuf, ce piquant,
« peuvent encore ne pas être parfaitement aima-
« bles; mais si l'on unit à cela de l'imagination, des
« jolis détails, peut-être même des disparates *heu-*
« *reux,* des choses imprévues qui partent comme
« un éclair, de la finesse, de l'élégance, de la jus-
« tesse, un joli genre d'instruction, de la raison qui
« ne soit pas fatigante, jamais rien de vulgaire, un
« maintien simple ou distingué, un choix heureux
« d'expressions, de la gaieté, de l'à-propos, de la
« grâce, de la négligence, une manière à soi en
« écrivant ou en parlant; dites alors qu'on a réelle-
« ment, décidément de l'esprit et que l'on est ai-
« mable.

« Si, ajouté encore à cela, on a des connaissances
« agréables, de la littérature, et de la langue de plu-
« sieurs pays, si l'on a de la philosophie, si l'on a
« beaucoup vu, bien comparé, parfaitement jugé,
« eu des aventures, joué un rôle dans le monde, si
« l'on a aimé ou si on l'a été, on est encore plus ai-
« mable.

« Si, ajouté encore à cela, on inspire l'envie de
« se revoir, si l'on y fait trouver un charme conti-
« nuel, si l'on a une grande occupation des autres,
« un grand détachement de soi-même, une envie
« de plaire, d'obliger, de prendre part aux succès
« d'autrui; de faire valoir tout le monde. Si l'on sait
« écouter, si l'on a de la sensibilité, de l'élévation,
« de la bonne foi, de la sûreté et un cœur ex-
« cellent, oh! alors on porte le bonheur dans la

« société où l'on vit, et l'on est sûr d'un succès gé-
« néral[1]. »

Le prince, en cherchant le type de l'homme aimable, s'était pris involontairement pour modèle. Personne ne l'accusera de fatuité.

Que pensait-il des femmes ou de l'amour qu'il avait pratiqué avec tant de bonheur ? Des femmes, il dit du bien et du mal. A tout prendre cependant, elles ne seront pas mécontentes des incartades qu'il se permet parfois. Elles aimeront, a spirituellement remarqué M. de Feletz, le bien qu'il dit d'elles, elles lui pardonneront le mal qu'il en dit, parce qu'il sait parler toujours des femmes avec l'accent de la passion... Il n'a pas la chaleur ni la véhémence de Rousseau; mais il a un meilleur ton, un meilleur goût; il paraît mieux connaître l'objet, et de ses censures, et de ses éloges; on voit qu'il a été mieux traité par elles et qu'en général il en est plus satisfait.

---

[1] *Mes Écarts ou ma tête en liberté*, t. XII des *Mélanges* p. 28 et suiv. — *V.* ce que dit là-dessus M. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*. t. VIII, p. 198.

C'est lui qui a découvert quelques-unes de ces belles vérités :

« L'amour croît, ou décroît, et le jour qu'on « n'aime pas davantage, on aime moins; il n'y a « pas de stagnation dans les empires; c'est comme « dans les royaumes, les armées, les puissances; « dès qu'on atteint le plus haut degré de gloire et « de force, on va toujours en dégringolant[1]. »

« L'amour malheureux est une fièvre chaude « qui ne peut pas durer; mais une passion véri- « table est un charmant rêve continué.

« Quelque vertueuse que soit une femme, c'est « sur sa vertu qu'un compliment lui fait le moins « de plaisir. Quand on la loue sur sa fidélité à son « mari, elle est toujours prête à vous dire : Quelle « preuve en avez-vous? Et on a même envie de « laisser échapper une demi-confidence pour en « faire douter, quoiqu'*elle* existe véritablement[2]. »

« La jalousie dure plus longtemps que l'amour, « on est déjà bien détaché l'un de l'autre, on est « déjà attaché ailleurs. On s'imagine encore avoir « des droits. C'est que l'amour-propre est le der- « nier qui s'en va.

---

[1] *Mes Écarts ou ma tête en liberté*, t. XIII des *Mélanges*, p. 435.

[2] *Supplément à mes Écarts et Portraits*, t. XX des *Mélanges*, p. 133.

« Si l'on commençait l'amour par la jalousie, on « n'en aurait pas. On n'est pas assez bourreau « pour se chercher des inquiétudes; il n'y a donc « que les commencements qui soient charmants. « Je ne m'étonne pas qu'il y ait du plaisir à recom- « mencer souvent[1].

« Le commencement chez les femmes est tout « ce qu'il y a de plus brillant, de plus gai, de plus « charmant. Les femmes seraient trop heureuses « si cela continuait; mais aussi elles sont trop mal- « heureuses que cela finisse. Il faut que, changeant « de sexe, une femme de quarante-cinq ans songe « à devenir un homme aimable.

« En France, les femmes sont trop les mêmes. « C'est la même façon d'être jolie, d'entrer dans « une chambre, d'écrire, d'aimer et de se brouil- « ler; on a beau en changer, on croit avoir tou- « jours la même[2].

« Quand une femme dit qu'elle s'ennuye. C'est « comme si elle disait : personne n'est amoureux « de moi. »

Voilà certes des pensées d'un fond très-fin et très-vrai, où le style ne manque pas de couleur,

---

[1] *Mes Écarts ou ma tête en liberté*, t. XIII des *Mélanges*, p. 295.

[2] *Mes Écarts ou ma tête en liberté*, t. XII des *Mélanges*. p. 61.

mais dont la manière, préméditée du reste, nuit à la pureté du langage. Néanmoins, nous le repétons, c'est par ces endroits que le prince excelle; c'est dans ces aperçus sur l'esprit du monde, des salons, de la cour, sur le caractère des hommes et des femmes de son temps qu'il réussit. C'est par là qu'il devient original entre ses confrères les moralistes, qu'il se place à côté de Duclos, bel esprit, mais auteur des *Considérations sur les mœurs du XVIIIe siècle.*

Le prince écrit librement, sa morale n'a pas toujours l'air d'être décente [1]. Il n'a point le ton précieux dont il accusait Larochefoucauld, et n'est pas triste comme Vauvenargues qui *voyait trop noir pour un homme de guerre.* Mais suivant son expression est-il moins *vague* que Labruyère? « Celui-ci ne peint, dit-il, que le français et point l'homme en général. »

Parmi la longue galerie qu'il nous offre, l'écrivain

---

[1] A chaque instant on a besoin de se souvenir de l'avertissement dont il fait précéder ses définitions de l'amour et des femmes, que s'il dit *avoir* ce n'est pas de la personne, mais du cœur qu'il entend parler.

belge a-t-il réussi à nous laisser des portraits ressemblants. Le plus grand nombre, finement colorés, il est vrai, me semblent plutôt peints de fantaisie que d'après nature. Cette Iphise a-t-elle jamais existé?

« *Iphise* ne va pas à la messe; elle se croit un « esprit fort; elle n'a pas d'amant, elle se croit ver- « tueuse. Mais c'est une aristocrate de vertu; elle ne « parle qu'à des gens qui en ont, comme elle, seize « quartiers! Elle ne fait du bien à personne, elle se « croit économe. Elle ne dit du bien de personne, « elle se croit sincère et, ennemie de la flatterie. « *Iphise* ne lit pas, elle croit qu'elle réfléchit; *Iphise* « n'est ni à Dieu, ni aux hommes, ni au diable; « *Iphise* est à elle-même, et c'est tout ce qu'il y a « de pis[1]. »

Dans ce caractère, comme en beaucoup d'autres, il entre évidemment un peu de charge.

Si de Ligne use d'un ton tranchant à l'égard de ses devanciers, au moins n'a-t-il pas mis grande prétention à son œuvre. Il a écrit un recueil de pensées, « parce que rien n'est si aisé que de faire ainsi un

---

[1] *Supplément à mes Écarts et Portraits*, t. XX des *Mélanges*, p. 98.

livre; on n'est tenu à rien; on quitte et on reprend l'ouvrage quand on veut. » Et surtout il était dispensé de se choisir un plan, d'avoir de l'ordre, ce qu'il n'aimait pas et qu'il disait, en souriant, nous venir de l'enfer. Il poussa la licence jusqu'au bout, en mêlant à ses écarts un *Essai très-négligé de plusieurs genres de poésies*. Ces vers, à propos desquels il avait dit qu'avec ses amours ils étaient ses plus grands péchés, il les introduit près du lecteur par cette épigramme, qu'a ratifiée la postérité :

Oui, sans doute, mon corps sera mangé des vers;
Ce malheur est-il tant à craindre?
Ce n'est qu'après ma mort, mais alors l'univers
Désolé par les miens sera bien plus à plaindre.

Personne d'ailleurs ne songera à caractériser son œuvre plus sévèrement que ne l'a fait l'auteur dans sa préface.

« Cet ouvrage, dit-il, ne convient à personne; il est trop fou pour les gens sérieux, il est trop sérieux pour les fous; il est trop libre pour les gens décents, il est trop décent pour ceux qui ne se piquent pas de délicatesse; il est trop hardi pour les bigots, il ne l'est pas assez pour les incrédules. Il

est trop opposé aux préjugés pour être du goût de ceux qui en sont esclaves. Il prêche de ne contredire personne, ce qui contredit ceux qui aiment à contredire; il dit du bien des femmes, mais il en dit du mal; il vante l'amour, mais il vante l'indifférence; il s'échauffe sur l'accomplissement des devoirs, mais il fait valoir les charmes d'une vie paresseuse; il excite à la gloire, mais il dit qu'on en a si peu ou pour si peu de temps, et pour si peu de monde, que c'est presque une chimère. Il fait des projets, mais il dit que rien ne vaut la peine qu'on se donnerait en les exécutant. *Il est gai, il est noir. Il est léger, il est pesant; creux peut-être, plutôt que profond; neuf et commun, trivial et élevé, clair et obscur, consolant et désolant. Il assure et doute un instant après*[1]. »

Ce jugement demeure à peu près celui qu'il faut porter sur ses *Écarts*. Le trait final me semble sur tout sincère et caractéristique : il peint tout à fait

[1] *Mes Écarts ou ma tête en liberté*, t. XII des *Mélanges*, préface.

l'œuvre et la vie du prince, vie et œuvre sans cesse partagées entre le doute et la croyance : entre le doute qui étouffe en lui les idées de grandeur et la croyance qui animait le héros et le faisait voler à la victoire.

VIII

Correspondance du prince de Ligne. — Lettres à la marquise de Coigny sur la Crimée. — Lettres à Catherine.

Le prince de Ligne s'était, par ses *lettres*, créé sans le savoir l'un de ses principaux titres à la célébrité littéraire. Il les publia lui-même, de son vivant, parce que toutes elles étaient presque devenues de l'histoire. Les plus connues sont celles qu'il adressa de Crimée à la marquise de Coigny. Elles n'étaient pas tout à fait destinées au public quand le courrier les emportait pour l'Europe. Mme de

Staël a depuis voulu réparer les torts du prince, en biffant de l'édition princeps ce qui pouvait s'y mêler de souvenirs trop familiers. Elle en a enlevé ainsi l'un des charmes puissants pour le lecteur curieux d'apprendre comment un grand seigneur pouvait parler à une belle marquise en 1788.

« Savez-vous pourquoi, madame la marquise, je « vous regrette? C'est que vous n'êtes pas une « femme comme une autre, et que je ne suis pas « un homme comme un autre: car je vous ap- « précie mieux que vos entoureurs et savez-vous « pourquoi vous n'êtes pas une femme comme une « autre? C'est que vous êtes bonne, quoique bien « des gens ne le croient pas. C'est que vous êtes « simple quoique vous fassiez toujours de l'esprit, « c'est-à-dire que vous le trouvez tout fait, c'est « votre langue. On ne peut dire que l'esprit est « dans vous : mais vous êtes dans l'esprit, vous ne « courez pas après l'épigramme, c'est elle qui vient « vous chercher. Au lieu d'être une maréchale de « Luxembourg dans votre jeunesse ce qui vous « aurait plus amusé; avec plus d'indulgence, vous « en serez une dans cinquante ans: Une madame « du Deffant pour le piquant, une madame Geoffrin « pour les définitions, une maréchale de Mirepoix « pour le goût. A vingt ans vous possédez le ré- « sultat des trois siècles qui composent l'âge de

« ces dames. Vous avez la grâce de ces élégantes,
« sans en avoir pris l'état. Vous êtes supérieure,
« sans alarmer personne que les sots. Il y a déjà
« autant de grands mots et de mots bons de vous
« à citer que de bons mots. *Ne prendre point d'a-*
« *mant, parce que ce serait abdiquer,* est une des
« idées les plus profondes et la plus neuve, vous
« êtes plus embarrassée qu'embarrassante ; et,
« quand vous l'êtes, un certain petit murmure ra-
« pide, et abondant de mots entre vos dents, l'an-
« nonce le plus drôlement du monde : comme
« ceux qui ont peur des voleurs chantent dans la
« rue. Vous êtes la plus aimable femme et le plus
« joli garçon et enfin ce que je regrette le plus[1]... »

Il ajoute dans la lettre qui suit :

« Voilà donc le sort, madame la marquise. Je
« vous ai laissé au milieu d'une douzaine d'espèces
« d'amants qui ne vous entendent pas : et moi qui
« m'entends à vous entendre, je ne vous écouterai
« pas de longtemps. Me voici à douze cents lieues
« de vos charmes, mais toujours près de votre es-
« prit qui vient sans cesse se retracer à ma mé-
« moire. Je vous vois envoyer un de ces messieurs
« pour faire mettre vos chevaux, vous impatienter

---

[1] Voy. *Lettres à la marquise de Coigny*, t. XXI des *Mélanges*, p. 6.

« du compte qu'il vous rend des siens, accabler un « autre d'épigrammes, de plaisanteries, permettre « à un quatrième de vous suivre au spectacle, en- « courager un cinquième à être votre malheureux, « ne point désespérer le fougueux qui prend sa « violence pour une passion et qui compte vous sé- « duire en vous disant qu'il fait sauter des fossés « à son régiment; et faire des frais pour un ou « deux qui vous comprennent. Je vous vois mettre « votre esprit à fonds perdu avec les autres, et je « ne vois pas votre cœur en jeu au milieu de tout « cela. Deux ou trois menteurs de profession vous « font des contes, dont vous n'êtes pas dupe. Deux « ou trois faiseurs s'imaginent de vous faire pren- « dre leur parti dans les affaires qui commencent à « s'embrouiller, vous ne prenez que celui des gens « qui vous amusent: et vos opinions sur les gou- « vernements sont celles qui vous inspirent les « plus jolies choses. Vous vous moquez du *tiers* et « du quart : Car il me semble que j'ai déjà entendu « prononcer ce mot souligné à quelques-uns de « vos ennuyeux notables. Les grands hommes de « l'Amérique vous paraissent petits en Europe; je « ne les trouve pas non plus comme le vin de Bor- « deaux qui n'a, pour être bon qu'à passer la mer. « Ils vous excèdent et vous prenez la *liberté,* dont « ils parlent sans cesse, de le leur dire. Vous n'ai- « mez pas plus les *Turgotins* que les *Turgotines;* « plutôt le cabaret que les clubs, et de bonnes bê- « tises que les bureaux d'esprit...

« Je crois que cette lettre partira de Krementezuck. Le nom n'est pas lyrique, mais accoutumez-vous à tous ceux que Lulli et même Rameau n'auraient que pu psmalmodier. Nous ne traversons pas un pays de bergeries ni de vendangeuses. Mais cela vous est égal, vous n'êtes pas *champêtre*[1]. »

Dans ces lettres on ne voit point l'homme qui pose pour le public; le prince y conserve sa désinvolture ordinaire en même temps que son style plus tourmenté que naturel, précieux, quoiqu'il s'en défende.

Qui l'aurait cru? En ces temps de pastorales au goût si équivoque, le prince, un instant échappé aux grandeurs, à Joseph et à Catherine qu'il accompagne, se complaît à décrire la nature, cette terre de Tauride qui se déroule à ses pieds; il va goûter la solitude, et rencontrer les accents les plus vrais d'une douce et tendre mélancolie, mais avec un reste de la sensualité du XVIIIe siècle. Tout n'y est pas également écrit; mais on ratifiera

---

[1] *Voy.* t. XXI des *Mélanges*, p. 13.

le jugement de M. de Feletz, lorsqu'il a dit de cette lettre, qu'elle lui paraissait *un petit chef-d'œuvre :*

« Madame,

« C'est sur la rive argentée de la mer Noire; « c'est au bord du plus large des ruisseaux, où se « jettent tous les torrents du Tczetterdan; c'est à « l'ombre des deux plus gros noyers qui existent, « et qui sont aussi anciens que le monde; c'est au « pied du rocher où l'on voit encore une colonne, « triste reste du temple de Diane, si fameux par le « sacrifice d'Iphigénie; c'est à la gauche du rocher « d'où Thoas précipitait les étrangers; c'est enfin « dans le plus beau lieu et le plus intéressant du « monde entier que j'écris ceci.

« Je suis sur des carreaux et un tapis turc, en- « touré de tartares qui me donnent cet acte d'hos- « pitalité, qui me regardent écrire et lèvent les « yeux d'admiration, comme si j'étais un autre « Mahomet.

« Je découvre les bords fortunés de l'antique « Idalie et les côtes de la Natolie; les figuiers, les « palmiers, les oliviers, les cerisiers, les abrico- « tiers, les pêchers en fleurs répandent le plus « doux parfum et me dérobent les rayons du so- « leil; *les vagues de la mer roulent à mes pieds des « cailloux de diamants.* J'aperçois derrière moi, au « travers des feuillages, les habitations en am-

« phithéâtre de mes espèces de sauvages, fumant « sur leurs toits plats, qui leur servent de salon de « compagnie; j'aperçois leur cimetière, qui, par « l'emplacement que choisissent toujours les Mu- « sulmans, donne une idée des Champs-Élysées. « Celui-ci est au bord du ruisseau dont j'ai parlé; « mais, à l'endroit où les cailloux arrêtent le plus « sa course, il s'élargit un peu à mi-côte, et coule « paisiblement au milieu des arbres fruitiers qui « prêtent aux morts une ombre hospitalière. Leur « tranquille séjour est marqué par des pierres « couronnées de turbans, dont quelques-uns sont « dorés, et par des espèces d'urnes cinéraires de « marbre, mais grossièrement construites. La va- « riété de tous ces genres de spectacles qui donnent « à penser, me fait tomber le crayon des mains. « Je m'étends sur mes carreaux et je réfléchis.

« Non, tout ce qui se passe dans mon âme, ne « peut se concevoir; je me sens un nouvel être. « Échappé aux grandeurs, au tumulte des fêtes, à « la fatigue des plaisirs et aux deux majestés im- « périales de l'Occident et du Nord, que j'avais « laissées de l'autre côté des montagnes dont la « chaîne se lie à peu de chose près au mont fa- « meux par le supplice de Prométhée, *je jouis enfin* « *de moi-même*. Je me demande où je suis, et par « quel hasard je m'y trouve; cela me donne oc- « casion de rentrer en moi-même et, sans m'en « douter, je fais une récapitulation de toutes les « inconséquences de ma vie.

« Je m'aperçois que, ne pouvant être heureux « que par la tranquillité et l'indépendance, qui sont « en mon pouvoir, et porté à la paresse du corps « et de l'esprit, j'agite l'un sans cesse par plu- « sieurs guerres ou des inspections de troupes, des « voyages, et dépense l'autre pour des gens qui « souvent n'en valent pas la peine. Assez gai pour « moi, il faut que je me fatigue à l'être pour ceux « qui ne le sont pas. Si je suis un instant occupé « de cent choses qui me passent par la tête dans « une minute, ils me disent : « Vous êtes triste » « c'est de quoi le devenir. Ou bien : « Vous « vous ennuyez, » et d'ennuyé c'est de quoi me « rendre ennuyeux.

« Je me demande pourquoi, n'aimant ni la gêne, « ni les honneurs, ni l'argent, ni les faveurs, et « étant tout ce qu'il faut pour n'en faire aucun cas, « j'ai passé ma vie à la cour, dans tous les pays de « l'Europe[1]. » . . . . . .

. . . . . .

Mais ce n'est pas tout : voici un autre passage de cette lettre, qui, tel qu'il a été écrit, annonce les splendeurs de la poésie moderne. Les détails intimes en sont soigneusement retranchés.

---

[1] *Voy.* t. XXI des *Mélanges*, p. 28.

« Mes réflexions, qui me mènent au ravage du « temps, me ramènent à celui de mon cœur. Je « trouve que rien ici-bas ne demeure dans une sta- « gnation parfaite, et que dès qu'un empire, une « puissance ne croissent plus, ils diminuent, de « même que le jour qu'on n'aime pas davantage, « on aime moins. Mon cœur! quel mot ai-je pro- « noncé? Est-ce le spectacle de mon cœur ou celui « de la nature qui me transporte hors de moi. Je « fonds en larmes sans savoir pourquoi; mais « qu'elles me sont douces! C'est un attendrisse- « ment général, c'est un épanchement de sensibi- « lité, sans en pouvoir fixer l'objet. Dans ce mo- « ment, où tant d'idées se croisent à la fois, je « pleure sans être triste. Mais, hélas! me dis-je en « m'adressant à quelques personnes auxquelles je « pense souvent : *Peut-être que je le suis, peut-être « l'êtes-vous aussi d'être séparées de moi par des « mers, par des déserts, des remords, des parents, « des fâcheux et des préjugés? Ou bien est-ce pour « vous, qui m'avez aimé sans me le dire, et que j'ai « quittées, faute de vous deviner*[1]. Est-ce pour vous, « esclaves superstitieuses de tant de devoirs? L'a- « mour des vers et des champs, nos lectures, nos

---

[1] Peut-être dans la foule une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme et m'aurait répondu.
(LAMARTINE.)

« promenades, d'autres liens encore secrets nous « avaient réunis sans nous en douter . . . . .
« . . . . . .

« Mes larmes ne tarissent pas. Est-ce de pres- « sentiment de quelque perte sans cesse déchi- « rante à essuyer, d'une partie de moi-même qui « doit peut-être m'être enlevée un jour? J'éloigne « cette idée affreuse; je prie Dieu et je me dis : « *Cette mélancolie vague, telle qu'on la ressent dans « sa grande jeunesse par le besoin d'aimer, m'an- « nonce peut-être un objet céleste, digne enfin de « mon culte et qui embellira et finira ma carrière « dans l'empire des amours*[1]. »

D'autres lettres, aussi intimes et, par leur style, moins faites pour l'impression, sont réunies en un volume que nous avons souvent cité. Ce *Nouveau Recueil*, édité en 1812, forme sa correspondance générale.

Quoique vivant à une époque où l'on s'écrivait d'un bout de l'Europe à l'autre, le prince n'envoya, dit-il, que rarement des lettres hors de la ville qu'il habitait. Il ne fut pas empêché pour cela d'en écrire

---

[1] *Lettres à la marquise de Coigny*, t. XXI, p. 29 et suivantes. Les curieux peuvent comparer ce texte avec les *Lettres et Pensées* par Mme de Staël.

peut-être un millier; mais, comme il ne faisait ni brouillon ni copie, on n'en possède qu'un petit nombre dont la plupart datent de son émigration à Vienne; quelques-unes seulement remontent à sa jeunesse et à ses divers séjours à Paris. Nous sommes ainsi privés des plus curieuses, j'allais dire des plus instructives. Elles nous auraient fourni un tableau fidèle de son temps ou plutôt de cette école du grand monde dont le livre se serait comme déroulé devant nous feuillet par feuillet. Il en est de toutes sortes, dans ce *Nouveau Recueil* que nous avons sous les yeux : lettres d'admiration, de politesse, d'amitié, d'amour. Les billets galants sont de la veille. « Il ne faut pas, disait-il, faire ressouvenir d'une faiblesse. Si Saint-Preux avait été délicat, il n'aurait pas écrit le lendemain de son triomphe : Mourons, ma douce amie. » Ces lettres ne portent, bien entendu, pour suscription que des initiales toujours difficiles à remplir. Les autres, qui se rattachent à beaucoup de noms distingués, font mouvoir des grands seigneurs et des gens de lettres; elles sont adressées à des princes allemands, à ses filles, à Voltaire, à Mme Geoffrin, à

Mme de Souza, à d'Alembert, à Pezai, à La Place, à Boufflers, à Mme de Staël, etc., etc., enfin à un grand nombre de personnages appartenant tant à l'Allemagne qu'à la France.

Le genre épistolaire permet d'effleurer bien des sujets. L'écrivain, peut ici toucher à tout sans épuiser aucune matière. Un tel genre convenait donc merveilleusement à notre auteur, qui ne savait longtemps arrêter sa pensée sur un même point. Une chose lui plaît surtout à dire, ce sont les traits historiques marquant le caractère du souverain, du ministre, du général; il a, comme cela, peint tour à tour Marie-Thérèse, Joseph II, Marie-Antoinette, Potemkin, Nassau-Siégen et bien d'autres. Ce qu'il aime encore, c'est à semer ses lettres de maximes, ou bien à tracer des *Portraits de société*. En vue de la postérité, il fallait se priver de ceux-ci : « Il est fâcheux de devoir s'en passer, disait le prince à M. de Vargemont; quand nous n'existerons plus, cher vicomte, je souhaite que nos héritiers trouvent les nôtres et amusent les vivants aux dépens des morts..... Ma foi, après nous, attrape qui peut. »

Sans vouloir imiter le négligé gracieux de Mme de Sévigné, il possède une manière qui lui est propre et lui fait pardonner ses légèretés grammaticales. On l'écoute sous le charme; on ne songe pas à prendre la férule de Vaugelas; mais, en voyant son air dégagé avec Catherine-le-Grand, on se souvient de l'apprêt, de la gêne même de Voltaire, quand celui-ci s'adresse à la Sémiramis du Nord. Par moments, on désirerait, dans ses billets aux femmes, moins d'affectation, plus d'abandon et de naturel; on voudrait aussi qu'il travaillât moins dans le genre du calembour, il ne peut guère résister à ces jolis abus d'esprit, s'ils se présentent sous sa plume, et les amène d'un peu loin quand ils ne viennent pas. A part cela, quoi de plus fin et de plus vrai, que ce récit de la mort de Louis XV? C'est à Voltaire qu'il écrit de Versailles (1775) :

« Vos gentilshommes de la chambre ordinaires « et extraordinaires; vos camarades, si vous pou- « viez en avoir, sont trop occupés de l'enterre- « ment, et votre petite meute de gens d'esprit, du « confesseur que va prendre Louis XVI (pour en « obtenir quelque pension), car on sait qu'il ne

« prendra point de maîtresse. Les uns et les autres « ne vous apprendront pas les nouvelles de ce « pays-ci; vous les devinez sûrement. *Versailles* est « au pied du mont *Jura;* vous le savez par cœur. « Vous avez vu mourir Louis XIV, le régent, le « cardinal de Fleury. Vous savez qu'on n'est pas « plus regretté qu'on ne regrette, et que ce roi a « été voir de sa fenêtre l'enterrement de Mme de « Pompadour; on lui rend à usure sa noble indif- « férence; et quand je sortais d'une maison, on me « disait : Passez à l'œil de bœuf, pour nous faire « dire, si enfin tout cela est fini. On courait à la « mort du roi, comme à la mort du cerf; les dé- « votes disaient : S'il en revient, nous le tenons; « nous le marions à Mme de N., qu'elles avaient fait « venir pour cela au château dans l'appartement « de Mme de la M... Quelques bons tartuffes se « croyaient déjà ministres, et votre ami, le ma- « réchal de Richelieu, perdu. Il l'est à peu près, « car, d'une façon ou de l'autre, le roi devait rece- « voir ses sacrements et Mme du Barry son congé, « comme cela se pratique; elle est partie pour « Ruel, quelques jours avant la mort. Tout est « dans la confusion : on parle de M. de Maurepas « ou de M. de Machault pour remplacer M. d'Ai- « guillon. Je disais ce matin au grand du Barry : « Sauvez-vous, votre farce est jouée; et il m'a ré- « pondu avec son accent gascon : Qu'ils y prennent « garde; s'ils me fâchent, je mettrai le royaume « en république. Enfin, vive le roi! car les rois ne

« meurent jamais : chacun est curieux de ce qui va « se passer[1]. »

Le prince de Ligne savait aussi, sous le coup d'une douleur sentie, s'élever à une haute éloquence. De cette plume tantôt si légère, il traçait en 1790, sur la tombe d'un autre souverain, une lettre pleine d'émotion. Joseph II, à qui l'unit la plus tendre amitié, vient de succomber; le prince verse encore des larmes dans ce récit adressé à l'impératrice Catherine[2] :

« Il n'est plus, Madame; il n'est plus le prince « qui faisait honneur à l'homme, l'homme qui fai- « sait le plus d'honneur aux princes. Ce génie ac- « tif s'est éteint comme une lumière dont l'en- « veloppe était consumée; et ce corps actif est entre « quatre planches qui l'empêchent de se remuer. « Après avoir été dans le carrosse avec ce corps « précieux, j'ai été un des quatre qui l'ont porté aux « Capucins, qui se sont jetés sur lui, comme des « oiseaux de proie, pour l'enfouir dans leur caveau. « Hier je n'aurais pas été en état d'en rendre

---

[1] *Nouveau Recueil de Lettres du feld-maréchal prince de Ligne*, 1re partie, p. 10 et suivantes.

[2] V. *Quelques Lettres à l'impératrice de Russie*, t XXII, p. 110 et suivantes.

« compte à Votre Majesté Impériale. Mais mourant « avec fermeté, comme il a vécu, il en inspire; c'est « aussi avec son esprit méthodique qu'il a fini, « comme il a commencé. Il régla le cortége de son « administration. Il se leva pour savoir si tout était « comme il l'avait ordonné. Quand le coup le plus « accablant pour lui, le dernier coup du sort (la « mort de l'archiduchesse), mit le comble à ses « malheurs, il demanda : — Où mettrez-vous le « corps de cette princesse? — On lui répondit : A « la Chapelle. — Point du tout, dit Joseph II, c'est « ma place. Vous la dérangeriez; mettez-là à une « autre où elle soit exposée tranquillement.

« Je trouve que ces détails donnent de la force; « je ne croyais pas avoir celle de continuer. Le dé- « tail des prières, car il s'en était caché pour les « autres, ne pouvait lui échapper. Il choisit et « régla les heures de celles qu'on lui lisait. Tant « qu'il fut en état, il en lut aussi quelques-unes, « et, en accomplissant tous ses devoirs de chré- « tien, il avait l'air d'arranger son âme comme il « avait voulu tout arranger lui-même . . . .

. . . . . .

« Du reste, Madame, le dirai-je à la honte de l'hu- « manité? J'ai vu la mort de quatre grands souve- « rains; j'en ai beaucoup lu. Ce n'est qu'un an « après qu'on les regrette. On espère les six pre- « miers mois : et l'on fronde les six autres ainsi « que cela se passa à la mort de Marie Thérèse. On « sent bien peu la perte que nous faisons. Les cu-

« rieux, les indifférents, les ingrats, les intriguants,
« s'occupent des nouveaux règnes. Ce n'est que
« dans un an que le soldat dira : Joseph II a essuyé
« bien des coups de canon à la digue de Beschania
« et des coups de fusil dans les faubourgs de Sa-
« batsch, il a imaginé des médailles pour la valeur
« — le voyageur : quels beaux établissements pour
« les écoles, les hôpitaux, les prisons, l'éducation !
« — le manufacturier : que d'encouragement ! — le
« laboureur ; il a labouré lui-même — l'hérétique :
« il fut notre défenseur. — Les présidents de tous
« les départements, les chefs de tous les bureaux :
« il était notre premier secrétaire et commis et
« notre surveillant à la fois — les ministres : il se
« tuait pour l'État, dont il était disait-il, le pre-
« mier sujet. »

Nous ne pouvons transcrire tout entière cette très-longue lettre, d'ailleurs fort connue depuis que les historiens l'ont acceptée comme un monument historique. Il nous suffit actuellement d'en faire remarquer le caractère touchant ainsi que l'élévation de la pensée et la simplicité du style.

IX

Divers fragments de Mémoires. — Sur la Correspondance littéraire et le Lycée de M. de La harpe. — Deux tragédies, Saul et Don Carlos. — Œuvres historiques et militaires. — Mémoires sur M. le comte de Bonneval. — Comédies et romans, les Contes immoraux. — Conclusion.

« Quel triste souvenir que le passé! disait le prince de Ligne. S'il a été malheureux, il est affreux de se le rappeler; s'il a été heureux, qu'il est dur de se dire : Je l'ai été! Si l'on pense à ses beaux moments de gloire et de plaisir, à ses succès, à sa jeunesse, même à ses premières occupations et aux jeux de son enfance qui rappellent qu'on était alors

bien plus éloigné de la mort, il y a de quoi mourir tout de suite de regrets[1]. »

Notre auteur a cependant voulu se souvenir de ce passé. C'est de cela seul qu'il nous a entretenus dans quelques pages retrouvées à Paris sous le titre de *Fragments des Mémoires de ma Vie*. N'attendez pas ici du prince des réflexions sur la Révolution française, ou sur les guerres de l'Empire; ne lui demandez aucun compte de la politique sous Louis XVI, il ne vous racontera que des anecdotes, des amours, des aventures de ville ou de cour, des bals de nuit à l'Opéra; il vous peindra Marie-Antoinette, Catherine, Joseph II, quelques-uns de leurs ministres, parce qu'il aime à peindre; il vous dira pour conclure :

« J'ai vu, dans leur brillant, les pays et les cours « ou l'on s'amuse le plus : par exemple, celle du « dernier saxon, roi de Pologne, ou pour mieux « dire du comte de Brühl. J'ai vu les diverses « magnificences de ce satrape, qui, pour faire « cent pas à cheval, était accompagné de cent

---

[1] *Supplément à mes Écarts et Portraits*, t. XX, p. 100.

« palatins, starostes, castillans, cordons bleus et « de quantité de princes alliés à la maison de « Saxe.

« J'ai vu Louis XV encore avec un air de gran- « deur de Louis XIV, et madame de Pompadour « avec celui de madame de Montespan. J'ai vu trois « semaines de fêtes enchanteresses, à Chantilly, « des spectacles et des séjours de Villers-Coterets « où tout ce qu'il y avait de plus aimable était « rassemblé.

« J'ai vu des voyages magiques de L'île-Adam, « j'ai vu les délices du Petit Trianon, les prome- « nades sur la terrasse, les musiques de l'orangerie, « les magnificences de Fontainebleau, les chasses « de Saint-Hubert et de Choisy. Et j'ai vu tout di- « minuer et périr tout à fait.

« J'ai vu jusqu'aux restes des beaux jours de la « Lorraine qui ne tombait pas de bien haut, mais « qui, enfin existait encore du temps du petit Sta- « nislas qui avait hérité de l'affabilité, de la bon- « homie et des joies de l'ancienne cour des ducs « de ce pays-là.

« J'ai vu Postdam, Sans-souci, et la gloire; le « règne militaire, une cour auguste et un quartier- « général sévère à la fois.

« J'ai vu tomber avec le prince Charles de Lor- « raine les Pays-Bas et une jolie cour gaie, sûre « agréable, polissonne, buvante, déjeunante et chas- « sante. Et pour prouver seulement que je vois tout « dépérir, toutes les cours de l'empire disparaître

« jusqu'à la plus petite par le manque de considé-
« ration, même celle du dernier prince de la Tour
« qui bien que ridicule, n'en était pas moins ma-
« gnifique; Manheim, Munich, Erlangen, du temps
« du dernier margrave de Bareuth et Stuttgard qui
« ont été les séjours des fêtes, des plaisirs et de la
« plus grande représentation; je les ai vus aussi
« disparaître. Ainsi j'ai encore vu finir la petite
« cour de Bonn, et jusqu'à celle de Liége (c'est
« tout dire) brillantes sous deux princes de Ba-
« vière[1]. »

Mais il ne nous dira rien des grands faits, des grands mouvements auxquels il a assisté. Peut-être trouvera-t-on cela en d'autres mémoires dont l'existence est révélée par quelques extraits traduits et mis au jour en Allemagne[2].

Pour ne rien préjuger, il faudrait que le public

---

[1] V. *Fragments de Mémoires* déjà cités. — V. aussi *Mémoires du prince de Ligne* suivis et précédés d'une introduction par M. Albert Lacroix. Bruxelles, François Van Meenen, 1860.

[2] V. le *Morgenblatt*, de Stuttgart, année 1833, p. 649, 650, 653, 654, 657, 658. Ces *Fragments des Mémoires inédits du prince de Ligne* sont relatifs au séjour de Napoléon à Vienne et à Dresde (1805-1807).

possédât ces écrits en entier et dans l'original, mais d'avance ne peut-on présager que le ton qui règne dans les premiers reviendra dans les seconds? Ce sera léger, gai, amusant; c'est là ce que voulait l'auteur; comme dans les *Fragments* que nous connaissons, il manquera de ce fonds solide qui donne tant de valeur aux Mémoires de Saint-Simon. A prendre pour vrai ce récit de ses aventures, il reste étourdi jusqu'à vingt-cinq ans, léger même dans l'âge mûr. Ce qu'il dit de sa jeunesse est d'un mousquetaire extravagant; ce qu'il ajoute sur le milieu et la fin de sa vie ne vient guère changer cette impression. « La vie est un rondeau, » et il l'a voulu prouver par ses *Mémoires*. A ceux-ci il faut joindre quelques chapitres qui en sont comme détachés sur Rousseau, Voltaire, Frédéric-le-Grand, Catherine-le-Grand, sur Besenval, sur les deux Ségur et Casanova. Ce sont de délicieuses pages qui, en partie, se sont déja déroulées sous les yeux du lecteur. Le buste de J. J. Rousseau, du farouche Jean-Jacques, surpasse peut-être encore ces portraits.

« A peine était-il venu, après ses malheurs vrais

« et quelquefois imaginaires, chercher la liberté
« dans le pays qu'on appelle, si mal à propos, du
« despotisme ; à peine avait-il quitté ceux qu'on ap-
« pelle, si mal à propos, de la liberté, que j'allai le
« relancer dans son grenier, *rue Plâtrière*. Je ne sa-
« vais encore, en montant l'escalier, comment je m'y
« prendrais. Mais, accoutumé à me laisser aller à
« mon instinct, qui m'a toujours mieux servi que
« la réflexion, j'entrai, et parus me tromper.
« Qu'est-ce que c'est? me dit Jean-Jacques. Je lui
« dis : Monsieur, pardonnez, je cherchais M. Rous-
« seau de Toulouse. — Je ne suis, me dit-il, que
« Rousseau de Genève. — Ah! oui, lui dis-je, ce
« grand herboriseur! Je le vois bien : Ah! mon
« Dieu, que d'herbes et de gros livres! Ils valent
« mieux que tous ceux qu'on écrit. Rousseau sou-
« rit presque et me fit voir peut-être sa chère per-
« venche, que je n'ai pas l'honneur de connaître,
« et tout ce qu'il y avait entre chaque feuillet de
« ses *in-folio*. Je fis semblant d'admirer ce recueil
« très-peu intéressant et le plus commun. Il conti-
« nuait son travail important, sur lequel il avait le
« nez et les lunettes, sans me regarder. Je lui de-
« mandai pardon de mon étourderie et la demeure
« de M. Rousseau de Toulouse, et, de peur qu'il ne
« me l'apprît, je lui dis : Est-il vrai que vous soyez
« si habile pour copier la musique, comme on le
« dit? Il alla me chercher des petits livres en long
« et me dit : Voyez comme cela est propre. Et il
« se mit à me parler de la difficulté de ce travail,

« et de son talent, précisément comme Sganarelle
« de celui de faire des fagots[1]. »

C'est gravé de main de maître; chaque coup de burin relève ainsi et met en saillie un trait du caractère de Rousseau.

Puis, que de choses fines, heureuses, que d'anecdoctes, il y aurait à recueillir parmi ses remarques, sur le *Lycée* et la *Correspondance littéraire* de La Harpe! Tout le siècle y est passé en revue. Il a connu presque tous les hommes de lettres de son temps; il a lu leurs ouvrages, en annotant ses souvenirs et ses jugements particuliers. Tantôt il contredit, tantôt il approuve les arrêts du célèbre critique, et prépare ainsi des matériaux du plus grand prix pour une galerie du dix-huitième siècle. S'il reconnaît, par exemple, que La Harpe traite l'abbé Raynal avec une juste sévérité, il n'est point de son avis sur M. de Saint-Aulaire, ou Gentil-Bernard; il place au-dessus de celui-ci le chevalier de Lille et il accorde la supériorité aux épigrammes de

---

[1] *Mes Conversations avec Jean-Jacques Rousseau*, t. X des *Mélanges*, p. 268 et suivantes.

Robé sur toutes celles de Rousseau et de Boileau. De Ligne n'a pas toujours raison contre La Harpe; mais il a mille fois raison, quand il s'écrie à propos de Racine :

« Qu'on nous donne toujours des *Esther* malgré « ses défauts. Comment Louis XIV a-t-il pu faire « de la peine à celui qui lui avait fait tant de plai- « sir dans huit ou dix pièces, et si bien sa cour « dans le temps de ses amours par *Bérénice*, et « dans celui de sa dévotion par *Esther*? C'est que « Quinault et Boileau l'avaient blasé sur la flatte- « rie. Et cette femme si bien traitée, cette madame « de Maintenon, ne pas sauver à Racine une dis- « grâce qu'il ne s'attira que par sa confiance en « elle, en lui présentant son fatal mémoire sur le « malheur du peuple! Une cour sage ou libertine « est-elle donc toujours la même[1]? »

Ou encore :

« La plume s'échappe de ma main lorsque je « veux écrire sur *Athalie*, d'abord par admiration « et puis par indignation contre les mauvaises cri- « tiques de Voltaire et de Fontenelle, et contre l'in- « justice de la France. On voit bien qu'il n'y avait

---

[1] *Voy.* Sur le *Lycée ou cours de Littérature* de M. de La Harpe, t. XXVII des *Mélanges*, p. 164.

« plus de Condé, ni de Luxembourg, et qu'elle « était en décadence sur tous les points. Villars la « remonte par la victoire de Denain, et Voltaire « par *Zaïre*. Qu'on ne s'étonne pas ensuite des « succès d'*Esther*, moins parfaite, et d'*Athalie*, plus « sublime; et que La Harpe ne dise pas : ce ne sont « ni héros, ni Grecs, ni Romains. C'est la religion « dont le ressort est fait pour enflammer le Génie. « Mais que faisaient donc les vrais dévôts? il n'y « avait donc que des hypocrites[1] ? »

Il suit de la sorte, en le commentant, l'auteur du *Lycée*, dans son cours de littérature depuis l'antiquité jusqu'aux hommes de la fin du dix-huitième siècle. Toutefois, s'il a pour les noms illustres de la France de chaleureuses paroles, un reproche très-grand peut être adressé à ces deux ouvrages du prince : son défaut y est ici de montrer trop de complaisance pour ses amis, les Dorat, les Pezai et les Robé; comme ailleurs il avait eu trop d'enthousiasme pour des souverains qui tous l'avaient si bien traité. Il les juge *en bel esprit*, comme dans ses *Mémoires* il a jugé les rois et les reines de son temps

---

[1] *Voy.* Sur le *Lycée ou cours de littérature* de M. de La Harpe, t. XXIV des *Mélanges*, p. 64.

avec les souvenirs d'un homme qui a porté habit vert et parements rouges. Il dira de Fontenelle.

« Il serait bien à désirer qu'au lieu de ces pe-
« tits torts qu'on a coutume de reprocher à Fon-
« tenelle (l'afféterie), on en trouvât un second
« dans le monde comme bel esprit. Il tient, selon
« moi, la première place après Voltaire. C'est un
« beau luxe que le luxe de l'esprit; il paraît que,
« depuis que ces deux hommes sont morts, on a
« fait des lois somptuaires pour l'exclure[1]. »

Si avec La Harpe, avec tous ses contemporains, il admirait Voltaire, il avait pour Fontenelle une prédilection particulière, il en parlait comme d'un écrivain inimitable. C'est là une marque de ce faux goût qui le faisait tomber dans l'affectation, dans la recherche et *travailler dans le calembour*.

D'ailleurs la gaîté de son esprit devait peu s'accommoder de la majesté sévère de l'histoire. Supposez un instant le prince de Ligne historien ou

---

[1] Sur la *Correspondance littéraire* adressée au grand-duc Paul de Russie par M. de La Harpe, t. XXVII des *Mélanges*, p. 81.

poëte dramatique; ses qualités, transportées dans ces genres, deviennent des défauts considérables. Il n'en a pas moins composé un chapitre sur la *manière de lire et d'écrire l'histoire,* traduit et imité des tragédies d'Alfieri et de Schiller, *Saül* et *Don Carlos,* que nous éviterons d'analyser.

Parlerons-nous de ses divers livres historiques? Nous n'avons pas qualité pour faire saillir le mérite de ses *journaux de guerre* des *Mémoires* sur la guerre des Turcs, sur les grands généraux de la guerre de Trente-Ans, sur les campagnes du prince Louis de Bade ou du comte de Bussy-Rabutin en Hongrie. Nous ne pouvons non plus nous arrêter à des œuvres dont le duc de Wellington faisait le plus grand cas, aux *Préjugés et Fantaisies militaires,* quoiqu'on en pût tirer plus d'un chapitre piquant, celui-ci, tout d'abord, *du plus ou moins de mépris de la vie*[1]. L'écrivain belge y déploie cette désinvolture, ce décousu qui allaient si bien à Montaigne, et qui vous entraînent à travers le sujet le plus aride et le

---

1. *Préjugés militaires,* t. I des *Mélanges,* p. 231.

moins familier. Le prince a encore laissé des mémoires historiques, non pas à l'adresse des académies, mais pour les gens du monde; mémoires de diverses espèces, sur les *Juifs*, les *Égyptiens*, les *Crétins*, pour les *Grecs*, pour l'*ancienne armée française*, pour la *nouvelle*, pour la *Pologne;* ils sont tous remplis d'un intérêt réel, soit qu'il plaide pour rendre l'indépendance à la Grèce ou la conserver aux Polonais, soit qu'il parle au profit des disgraciés du Seigneur, de la nature ou de la société. Parmi les travaux plus ou moins historiques de notre auteur, notez encore un livre ingénieux, un *Petit Plutarque de toutes les nations*, des *Fragments sur Casanova* et des *Mémoires sur M. le comte de Bonneval.* On a dit avec raison qu'il avait écrit de passion cette dernière œuvre, en s'identifiant avec son héros. Aussi qu'elle devait lui plaire, cette vie toute d'aventure du gentilhomme limousin qui, après un jour de mariage, quitte sa femme, débute par des merveilles sous les ordres de Vendôme, passe dans l'armée du prince Eugène, et abandonne ensuite les drapeaux de l'Autriche pour devenir chez le Grand-Turc le pacha Bonneval! Ce récit

n'était plus que de la biographie romanesque, et, en s'éloignant des hauteurs qu'occupe la muse historique, le prince de Ligne se sentait plus à l'aise.

La fantaisie était sa reine. Elle lui inspira ses opuscules les plus agréables : *le Lapin de La Fontaine, l'État le plus heureux, le Mémoire pour mon cœur accusé, les Mouches du Coche,* et plusieurs dialogues d'une grâce sémillante.

Le prince possédait-il ce qu'il fallait pour briller dans le conte et le roman, dans la comédie et le proverbe? Du trait, un grand fonds d'observation et beaucoup d'esprit, voilà ses qualités. Ces genres littéraires demandent une perfection de style qu'il n'enviait pas, une entente de l'art qu'il n'a pas cherché à atteindre. Quoiqu'il ait glissé dans ses *Mélanges* un volume entier de pièces comiques, trois d'entre elles méritent tout au plus d'être signalées : *Alcibiade, la Noce interrompue, les Enlèvements ou la Vie de Château en* 1788. Elles offrent de l'agrément, des détails pleins de gaîté, des aperçus très-fins, rien au-delà, à part peut-être la dernière, où se rencontrent quelques vibrations du cœur et de la voix, préludes lointains du drame moderne.

Ses essais de romans étaient, comme ses pièces de théâtre, des jeux de société, d'agréables bagatelles d'un homme du monde. Un matin, il imaginait *une Suite au roman de Valérie*, pour consoler la charmante princesse Serge de Gallitzin de la mort du héros *Gustave de Linar;* ou bien, il décrivait pour l'une de ses filles *un voyage pittoresque à côté de sa chambre.* Peu dignes de voir le jour, ces œuvres eussent dû mourir avec les circonstances qui les avaient fait naître. *Les Contes immoraux* ont pu avoir en leur temps un charme que nous ne goûtons plus; il faudrait, pour cela, retrouver la clef qui nous introduirait dans les salons où se lisaient ces œuvres. Composant sur un cadre fort commun au dix-huitième siècle, le prince, sous prétexte de roman, s'y donnait carrière pour représenter des caractères réels, des personnes du monde. Il s'assurait par là une vogue presqu'aussi certaine que forcément passagère. Les rôles ici sont dévolus à des diables. Bélial, le bon diable, pouvait être quelquefois l'auteur lui-même; l'histoire du talisman ou de Jonathas pouvait être la sienne; Mammon, Moloch, Lucifer, Asmodée étaient

des personnages; Fatmé, Camilla, Sara étaient des femmes du monde que les habiles savaient reconnaître et nommer. Ces conversations de Bélial manquent d'intérêt, mais l'auteur se tire d'affaire par des tableaux et des portraits. Il entr'ouvre la porte des antichambres de cour, de quelques sociétés de Paris, visite les villes d'eaux et peint plus d'un original.

Cette réalité, mêlée de fantaisie, a aujourd'hui beaucoup perdu de son prix. Qu'on nous permette cependant une dernière citation sur Spa :

« J'arrive, dit Bélial, qui avait pris la forme d'un « jeune baron allemand, dans une grande salle où « je vois des manchots faire les beaux bras, des « boiteux faire la belle jambe; des noms, des titres « et des visages ridicules; des animaux amphibies « de l'Église et du monde, sauter ou courir une « colonne anglaise; des mylords hypocondres se « promener tristement; des filles de Paris entrer « avec de grands éclats de rire, pour qu'on les croie « aimables et à leur aise, mais espérant par là le « devenir; des jeunes gens de tous les pays se « croyant et faisant les anglais, parlant les dents « serrées et mis en palefreniers, cheveux ronds, « noirs et crasseux, et deux barbes de juif qui en- « ferment de sales oreilles; des évêques français

« avec leurs nièces; un accoucheur avec l'Ordre de
« Saint-Michel; un dentiste avec celui de l'Éperon;
« des maîtres à danser ou à chanter avec l'uniforme
« de major russe; des italiens avec celui de colo-
« nel au service de Pologne, promener des jeunes
« ours de ce pays-là; des hollandais, cherchant
« dans les gazettes le cours du change; trente soi-
« disant chevaliers de Malte; des cordons de toutes
« les couleurs, de droite et de gauche, et à la bou-
« tonnière; des plaques de toutes les formes, gran-
« deurs et des deux côtés; cinquante chevaliers de
« Saint-Louis; de vieilles duchesses, revenant de
« la promenade avec un grand bâton à la Vendôme
« et trois doigts de blanc et de rouge; quelques
« marquises, faisant des parolis de campagne; des
« visages atroces et soupçonneux au milieu d'une
« montagne de ducats, dévorant tous ceux qu'on
« mettait en tremblant sur un grand tapis vert; un
« ou deux électeurs habillés en chasseurs, petit
« galon d'or et couteau de chasse; quelques princes
« incognito qui ne feraient pas plus d'effet sous
« leur vrai nom; quelques vieux généraux et offi-
« ciers retirés pour des blessures qu'ils n'ont ja-
« mais eues; quelques princesses russes avec leur
« médecin; et Palatines ou Castillanes, avec leur
« jeune aumônier; des Américains, des bourg-
« mestres de tous les environs, des échappés de
« toutes les prisons de l'Europe; des charlatans de
« tous les genres; des aventuriers de toutes les
« espèces; des abbés de tous les pays; quelques

« pauvres prêtres hibernois, précepteurs de jeunes « Liégeois; quelques archevêques anglais avec « leurs femmes; vingt malades qui dansent comme « des perdus pour leur santé; quarante amants, « ou qui font semblant de l'être, suant et s'agitant, « et soixante valseuses avec plus ou moins de « beauté et d'innocence, d'adresse et de coquet- « terie, de modestie et de volupté. »

Vous n'avez là qu'une partie du tableau; Bélial va vous promener au dehors, sur *la Sauveniére :*

« Tout cela s'appelait un déjeûner dansant. Le « bruit, le bourdonnement des conversations, le « tapage de la musique, la monotonie enivrante de « la valse, le passage et le repassage des oisifs, les « blasphèmes des joueurs, les sanglots des joueuses « et la lassitude de cette lanterne magique me « firent sortir de la salle. Dans l'instant, je suis « culbuté par une course anglaise sur un mauvais « pavé; je me ramasse; j'évite de l'être par une « vingtaine de polissons, grands et petits seigneurs « au galop sur des petits chevaux qu'on appelle « des escalins. Je m'assieds, et je vois quelques bu- « veurs d'eau compter religieusement leurs verres « et leurs pas, et s'applaudir, cependant un peu « tristement, des progrès de leur estomac. Quel- « ques femmes viennent les joindre : « Les eaux « vous passent-elles, madame? dit un vieux pré-

« sident. — Oui, monsieur, depuis hier, répond « celle-là. — Votre Excellence commence-t-elle à « digérer? dit-elle à un ministre d'une cour ecclé- « siastique. — J'aurai l'honneur de répondre à « Votre Excellence, dit celui-ci, que je transpire « depuis huit heures du soir jusqu'à dix, et que « je sue tout à fait depuis dix jusqu'à minuit; et « si je n'avais pas tant d'affaires pour Monsei- « gneur, je me trouverais bien tout à fait de ma « cure[1]. »

Ces tableaux, ces suites de conversations, assurément ingénieuses, pouvaient plaire à des contemporains, parce qu'ils avaient vu tout cela sans y penser, et qu'ils croyaient peut-être l'avoir remarqué eux-mêmes. Mais, pour la postérité, il faut dans les œuvres d'imagination plus qu'un reflet d'une époque : il faut une fable et des passions qui remuent le cœur, des personnages dans lesquels s'agitent des sentiments humains. Un écrivain a beau observer la nature, la rendre, même avec *humour;* son œuvre ne survivra pas, si les physionomies, qu'il interprète malicieusement, ne

---

[1] V. *Les Contes immoraux*, t. XXIII des *Mélanges*, p. 92 et suivantes.

nous attachent du côté de l'âme. Il n'appartenait pas au prince de Ligne de créer de ces types éternels qui sont le lot précieux du génie. Il ne savait que prendre de la société un calque fidèle. Ne lui demandez que ce qu'il peut vous donner.

Le lecteur qui a bien voulu me suivre dira peut-être, arrivé au bout de cette course, qu'à la guerre comme dans les lettres, notre compatriote ne se montra grand nulle part. Sans doute, l'on ne voit pas éclater en lui le génie littéraire ni des vertus de héros qu'il n'eut point l'occasion de déployer; mais avec les dispositions générales du siècle, en ces jours de scepticisme, de galanterie et de débauche, était-il possible de devenir l'un ou l'autre? Le génie, comme le chêne robuste qui s'élève au grand air des forêts, ne se développe que sous le soleil de la liberté. Le prince de Ligne a été, me semble-t-il, tout ce qu'on pouvait espérer d'une personne de sa naissance et de son temps, un homme doué de courage, d'infiniment d'esprit, éclairé par une haute raison, un moraliste aimable, gracieux et fin, de cette école d'observateurs qui, à toutes les époques, a fleuri dans les salons français.

Les livres sont la peinture de la vie humaine. Il en faut de solides et de nobles; acceptons aussi, comme une aubaine heureuse, ceux qui ne sont qu'agréables ou amusants.

FIN.

APPENDICE BIBLIOGRAPHIQUE.

Le prince de Ligne, à la fin de sa carrière, rassembla à peu près tout ce qu'il avait écrit ou imprimé pendant sa vie. Cette collection, commencée vers 1794, achevée en réalité seulement en 1811, a pour titre :

MÉLANGES MILITAIRES, LITTÉRAIRES ET SENTIMENTAIRES [1].

A MON REFUGE SUR LE LÉOPOLBERG, PRÈS DE VIENNE.

Et se vend à Dresde, chez les frères Walter.

---

[1] « Je sais très-bien, dit-il, qu'on pourra critiquer mon titre de *Mélanges sentimentaires*. Je sais très-bien que cela ne se dit pas. Mais j'ai voulu exprimer *sentiment* de sensibilité et sentiment d'opinion. C'est un composé que j'ai fait, et qu'on peut me pardonner. Je ne pouvais dire ni *sentimental*, ni *sentimentaux*, ni *sensibles*. *Sentimentaires* me paraît plus sensé. » (V. t. XIII, p. 411.)

Elle comprend trente-quatre volumes in-12 dont voici le contenu :

I. Préjugés militaires.

II. Fantaisies militaires.

III. Mémoires sur les campagnes du prince Louis de Bade en Hongrie et sur le Rhin, avec des notes, t. I.

IV. Mémoires sur les campagnes du prince Louis de Bade en Hongrie et sur le Rhin, avec des notes, t. II.

V. Mémoires sur les campagnes faites en Hongrie, au service de l'empereur, par le comte de Bussy-Rabutin, conseiller-d'État de Sa Majesté, chambellan-maréchal de ses armées, général commandant en Transylvanie et colonel d'un régiment de dragons, avec des notes.

VI. Mémoires sur la guerre des Turcs depuis 1736 jusqu'en 1739. — Et sur les deux maréchaux de Lacy. — Et Mémoires sur le roi de Prusse Frédérick II.

VII. Instruction de Sa Majesté le roi de Prusse, contenant les ordres secrets, en 1778, expédiés aux officiers de son armée, et particulièrement à ceux de la cavalerie, pour se conduire dans la circonstance présente, traduite de l'original allemand par l'éditeur et auteur des notes et de la préface. — Et Lettres sur la dernière guerre des Turcs, à M. de Ségur.

VIII. Coup d'œil sur Belœil et sur une grande partie des jardins de l'Europe, t. I.

IX. Coup d'œil sur Belœil et sur une grande partie des jardins de l'Europe, t. II.

X. Discours sur la profession des armes. — Dialogue des morts. — Oraison funèbre. — Fable : le Lapin de La Fontaine. — Sermon aux soldats d'un régiment wallon. — Lettres à M. de La Harpe (sur César). — Lettres à M. Schoepfflin (sur César en Belgique). — De moi pen-

dant le jour. — De moi pendant la nuit. — Lettre à MM***, tous deux frères et mes amis, avec qui je parlais souvent de *Jean-Jacques*, dont nous venions de lire ensemble les Lettres sur l'héroïsme. — Mémoire pour mon cœur accusé. — Lettre. — Mémoire sur Vienne. — Mémoire sur Paris. — Mes conversations avec M. de Voltaire. — Mes conversations avec *Jean-Jacques*. — Lettre et portrait en monosyllabes.

XI. Lettres à Eulalie (sur les spectacles).

XII. Mes Écarts ou ma tête en liberté *et* Mélange (1) ou essai très-négligé de plusieurs genres de poésies, t. I.

XIII. Mes Écarts ou ma tête en liberté *et* Mélange ou essai très-négligé de plusieurs genres de poésies, t, II, 1re partie.

XIII bis. Mes Écarts ou ma tête en liberté *et* Mélange ou essai très-négligé de plusieurs genres de poésies, t. II, 2e partie.

XIV. Mon Journal de la guerre de sept ans. — Campagne de 1757 et de 1758.

XV. Mon Journal de la guerre de sept ans. — Campagne de 1759 et de 1760.

XVI. Mon Journal de la guerre de sept ans. — Campagne de 1760, 1761 et 1762.

XVII. Mon Journal de la guerre de sept mois ou de *Barière* en 1778, et de celle de sept jours aux *Pays-Bas* en 1784.

XVIII. Pièces de théâtre : la Reine de Majorque, en trois actes et en prose. — Céphalide, ou les autres Ma-

---

(1) Ces *Mélanges ou Essai de plusieurs genres de poésies* sont en grande partie la reproduction des recueils de vers imprimés en 1782 et 1783 à Bruxelles et à Paris. (*V.* p. 165 de ce volume.)

riages samnites, opéra-comique en trois actes; la musique par Witzthumb et Cefolelli. — Diane et Endimion, opéra-comique en trois actes. — Le Désenchantement des Compagnons d'Ulysse, en un acte. — La Noce interrompue, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes. — Alcibiade, comédie en un acte. — Le Sultan du Congo ou Mangogul, en trois actes et en prose.

XIX. Mémoire sur les grands généraux de la guerre de trente ans. — de la guerre de quarante ans.

XX. Supplément à mes Écarts et portraits. — Portrait de Sa Majesté impériale de toutes les Russies (Catherine-le-Grand).

XXI. Lettres à la marquise de Coigny. — Mon refuge, ou satire sur les abus des jardins modernes. — Supplément à tout ce que j'ai dit en vers et en prose. — Voyage pittoresque à côté de ma chambre. — Voyage pittoresque : à MM. les poëtes et dessinateurs de Vienne. — Les deux amis. — Dialogue entre un esprit fort et un capucin. — Mémoire sur les Juifs. — Poésie. — Mémoire sur les Égyptiens. — Poésie. — Mémoire sur les Crétins. — Les Baisers, poésie. — Mémoire pour les Grecs. — Poésie. — Mémoire pour l'ancienne armée française. — Mémoire sur la nouvelle armée française. — Poésie. — Mémoire sur la Pologne, que je remis au prince Czerwertinský et à quelques autres grands seigneurs polonais qui sont venus à Élisabeth-Gorod en 1788 et dont j'envoyai une copie au prince de Wilna.

XXII. Poésie. — Discours à la nation Belgique, supposé dit ou lu par moi aux États rassemblés, si j'étais envoyé pour leur faire entendre raison. — Quelques lettres à l'impératrice de Russie, que j'ai laissé copier à ceux qui me les voyaient écrire, car je lui en ai écrit plus de cent qui ne le sont pas. — Poésie et portrait. —

L'Enlèvement, comédie en trois actes et en prose (imitée de l'allemand).

XXIII. Règne du grand Selrahcengil. — Pensées et poésies. — Contes immoraux, conversations de Bélial ou le bon diable, avec préface.

XXIV. Relation de ma campagne de 1788 contre les Tures et campagne de 1789 contre les Tures. (Lettres à Joseph II.)

XXV. Poésie. — Portrait. — Lettres. — Pensées. — L'enfant trouvé, comédie en trois actes et en prose dont le sujet est tiré d'un conte allemand du professeur Meissner. — Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée, proverbe en un acte fait en trois heures, imprimé dans le théâtre de l'Hermitage. — Poésies et pensées.

XXVI. Mémoires sur M. le comte de Bonneval, ci-devant général feld-zeugmeister des empereurs Joseph et Charles VI, et puis d'Achmet-Bacha. — Simple histoire à placer dans mes confessions, ou pour les augmenter par de nouveaux péchés, si elle devient plus intéressante, ou pour me châtier de la fatuité des autres. — Poésies. — Proverbe Vertubleu, en cinq scènes. — Pensées et portraits. — Le parfait égoïste.

XXVII. Sur la correspondance littéraire adressée au grand-duc Paul de Russie par M. de La Harpe. — Sur le *Lycée ou Cours de littérature* de M. de la Harpe. — Principes de santé. — Poésies.

XXVIII. Catalogue raisonné des livres militaires de la bibliothèque de S. A. le prince de Ligne.

XXIX. Encore sur le *Lycée* de M. de la Harpe. — Fragment sur Casanova. — Écarts. — Les Enlèvements, pièce en trois actes et en prose. — Poésie. — Suite du roman : Valérie, ou lettres de Gustave de Linar à Ernest de G. — Sur les mémoires de M. le baron de Besenval.

XXX. Mémoire sur l'Ordre de la Toison d'Or et l'Ordre de Marie-Thérèse.

XXXI. L'Art de voyager, poëme en trois chants. — Réflexions sur les deux Condé. — Écarts et poésies. — Les Délices de Vienne et de ses environs, ou les quatre saisons.

XXXII. Pièces de théâtre : Don Carlos, tragédie en cinq actes. — Saül, tragédie en cinq actes. — L'Heureux mauvais conseil, comédie en deux actes et en vers.

XXXIII. Petit Plutarque de toutes les nations, t. I.

XXXIV. Petit Plutarque de toutes les nations, t. II.

Le prince de Ligne fit encore paraître en 1812 :

NOUVEAU RECUEIL DE LETTRES DU FELD-MARÉCHAL PRINCE DE LIGNE.

EN RÉPONSE A CELLES QU'ON LUI A ÉCRITES.

Weimar au bureau de l'industrie, 1812, *en deux parties*, *in*-8°.

On a publié après sa mort :

PHILOSOPHIE DU CATHOLICISME PAR LE PRINCE DE L... ,

AVEC LA RÉPONSE PAR Mme LA COMTESSE M..... DE B..... ET UNE PRÉFACE PAR PH. MARHEINECKE.

Berlin, aux dépens de la Realschulbuchhandlung, 1816, *in*-8°.

D'autres œuvres posthumes se compo-

sent, suivant *Quérard*, de six petits volumes in-8°, que ce savant bibliographe se contente d'indiquer ainsi :

OEUVRES POSTHUMES.

Vienne et Dresde, 1817, 6 *vol. petit in*-8°.

D'après un avis inséré par le prince lui-même à la fin du tome XVII des *Mélanges*, elles doivent comprendre :

1° Les journaux des trois campagnes de 1788, 1789 et 1790. — 2° Parthenizza, ouvrage philosophique et historique. — 3° Fragments de l'histoire de ma vie. — 4° Contes qui n'en sont pas, ou Confidences de mes amis. — 5° Mes écarts posthumes. — 6° Lettres intéressantes qu'on m'a écrites, avec très-peu de réponses de ma part, qu'on a copiées sans que je le sache, car je n'ai jamais fait de brouillon ni de copie.

Enfin, la *Revue nouvelle* (t. VI, p. 659 et suiv. ; t. VII, p. 95 et suiv., 216 et suiv., 396 et suiv.), a imprimé à Paris en 1845 et 1846 sous le titre de :

FRAGMENTS INÉDITS DES MÉMOIRES DU MARÉCHAL PRINCE DE LIGNE.

un manuscrit composé de douze cahiers

d'environ huit pages, portant le titre : *Fragments des Mémoires de ma vie.*

M. Albert Lacroix vient de publier en un volume, une édition complète de ces *Fragments* sous le titre de : *Mémoires du prince de Ligne suivis de pensées et précédés d'une introduction.* Bruxelles, Fr. Van Meenen, 1860. — Ces Mémoires font suite au choix très-agréable que cet écrivain distingué avait fait naguère des *Œuvres du prince de Ligne*, 4 vol. Bruxelles, Fr. Van Meenen, 1860.

TABLE DES MATIÈRES.

I. Naissance, éducation et jeunesse du prince de Ligne. — Guerre de sept Ans. — Voyage à la cour de France. — Visite à Voltaire. — Mort du maréchal de Ligne 1

II. Le prince de Ligne à Paris. — A Neustadt. — A la cour de Louis XVI. 35

III. La cour de Bruxelles et le prince de Ligne. — Belœil et Baudour. — Le ministre plénipotentiaire de Cobenzl. — Salons, Académie et littérature. 69

IV. Le prince de Ligne gouverneur civil et militaire du Hainaut, lieutenant-général commandant les troupes aux Pays-Bas. — Catherine II et voyage de Tauride. — Guerre des Turcs. — Révolution brabançonne et ses suites 105

V. Émigration du prince de Ligne à Vienne. Il devient homme de lettres. — Capitaine des gardes en 1805. — Feld-Maréchal en 1808. — Son salon à Vienne. — Mme de Staël. — Mort du prince de Ligne . . 129

VI. Coup d'œil général sur les œuvres du prince de Ligne.—Leur caractère : morale et philosophie 149
VII. Continuation du même sujet. — *Mes Écarts ou ma tête en liberté*, et *Mélange ou Essai très-négligé de plusieurs genres de poésies*. 165
VIII. Correspondance du prince de Ligne. — Lettres à la marquise de Coigny sur la Crimée. — Lettres à Catherine 187
IX. Divers fragments de Mémoires. — Sur la *Correspondance littéraire* et le *Lycée* de M. de La Harpe. — Deux tragédies : *Saül* et *Don Carlos*. — OEuvres historiques et militaires. — Mémoires sur M. le comte de de Bonneval. — Comédies et romans, *les Contes immoraux*. — Conclusion . . . 205
Appendice bibliographique 225

FIN DE LA TABLE.

408 4 1314
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

MAR 13 1997

MAR 06 1997

a39003 003333670b

D 285.8 .L5P4 1861

PEETERMANS, NICOLAS JO

PRINCE DE LIGNE.